

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1942

THÈSE

N° 168

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Gilberte GAULTIER

née le 4 octobre 1909, à Boulogne-Billancourt

Ancien Interne des Hôpitaux Psychiâtriques de la Seine

Présentée et soutenue publiquement le 30 JUIN 1942

ADOLESCENCE
ET
DÉMENCE PRÉCOCE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND & JEAN BERTRAND, ÉDITEURS

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1942



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551805_0055

ANNÉE 1942

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Gilberte GAULTIER

née le 4 octobre 1909, à Boulogne-Billancourt

Ancien-Interne des Hôpitaux Psychiâtriques de la Seine

Présentée et soutenue publiquement le *19*

ADOLESCENCE
ET
DÉMENCE PRÉCOCE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND & JEAN BERTRAND, ÉDITEURS

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1942

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	GASTINEL
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	N...
Pathologie chirurgicale	QUENU
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	AUBERTIN.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	DUVOIR
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LEVY-VALENSI.
Pathologie expérimentale et comparée	Henri BENARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique médicale	ABRAMI.
	FIESSINGER.
	HARVIER.
	P. VALLERY-RADOT.
Hygiène et clinique de la première enfance	CATHALA
Clinique des maladies des enfants	Robert DEBRE.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	LAIGNEL-LAVASTINE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CADENAT.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	LENORMANT.
	MONDOR.
Clinique ophtalmologique	VELTER.
Clinique urologique	CHEVASSU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	LEVY-SOLAL.
	PORTES
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	LEVEUF
Clinique thérapeutique médicale	LOEPER.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	BROCC
Clinique propédeutique	M. VILLARET.
Clinique de la tuberculose	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique	MATHIEU.
Clinique de cardiologie	DONZELOT.
Clinique de neuro-chirurgie	Clovis VINCENT.
Assistance médico-sociale	N...
	DOGNON.
	GIROUD.
	HAZARD.
Professeurs sans chaire	JAYLE.
	JOANNON.
	OLIVIER.
	VERNE.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

AMELINE Pathologie chirurgicale.
 BARIETY Pathologie médicale.
 BERNARD Etienne. Pathologie médicale.
 BESANCON (Justin). Hydrologie.
 BONNET Bactériologie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BROUET Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CACHERA Pathologie médicale.
 CORDIER Anatomie.
 COSTE Pathologie médicale.
 COUVELAIRE (Roger). Urologie.
 DELARUE Anatomie pathologique.
 DELAY Pathologie médicale.
 DEGRETZ (H.) .. Physique.
 DESOILLE Médecine légale.
 DIGONNET Obstétrique.
 DOGNON Physique.
 FEVRE Pathologie chirurgicale.
 FUNCK-BRENTANO. Pathologie chirurgi-
 cale.
 GALLIARD Parasitologie.
 GARCIN Pathologie médicale.
 M^{lle} GAUTHIER-VILLARS. Anatomie pa-
 thologique.
 DE GENNES ... Pathologie médicale.

MM.

HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOL.. Obstétrique.
 LAVIER Parasitologie.
 LELONG Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimen-
 tale.
 LENEGRE Pathologie médicale.
 M^{lle} J. LEVY... Pharmacologie.
 MARCHAL Pathologie médicale.
 MENEGAUX ... Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET Pathologie médicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 PATEL Pathologie chirurgicale.
 PETIT-DUTAILLIS. Pathologie chirur-
 gicale.
 RENARD Ophtalmologie.
 RICHEL Physiologie.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale.
 SICARD Pathologie chirurgicale.
 SOULIE Pathologie médicale.
 SUREAU Obstétrique.
 TURPIN Pathologie médicale.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 CHAILLEY-BERT. Physiologie.
 GUENIOT Obstétrique.
 HEITZ-BOYER.. Pathologie chirurgicale.
 HUGUENIN .. Anat. Pathol.

MM.

LE LORIER ... Obstétrique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 PIEDELIEVRE. Méd. lég.
 VAUDESCAL .. Obstétrique.

IV. -- AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.

ALAJOUANINE .	} Clinique médicale.
BRULE	
CHABROL	
CHEVALLIER ..	
LAROCHE (G.)..	
LIAN	
MOREAU	
SFZARY	

MM.

BASSET	} Clinique chirurgicale.
GATELLIER ...	
de GAUDART	
d'ALLAINES..	
MOULONGUET..	
MOURE	

MM.

ECALLE	} Clinique obstétricale.
VIGNES	

V. -- CHARGES DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique
DECHAUME	Stomatologie.
N.	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans des dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE
MON ARRIERE-GRAND-PERE
le Médecin-Colonel MOURLON

MON GRAND-PERE
le Général A. BOUCHER

MES GRANDS-PARENTS MATERNELS

A

MA GRAND'MERE

MES PARENTS

MON BEAU-PERE
le Docteur René GAULTIER

Ancien chef de clinique à la Faculté de Médecine de Paris

A MON MARI ET A MES ENFANTS

AUX MIENS

A MES AMIS

A

Monsieur le Professeur M. LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur de clinique des maladies mentales

Membre de l'Académie de Médecine

*Qui a bien voulu être président de
notre thèse, en témoignage de notre
profonde reconnaissance pour son
précieux enseignement, tant au labo-
ratoire qu'au lit du malade.*

Docteur COURBON

Ancien médecin chef
de l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne

*Qui nous apprit à observer et à
comprendre le malade, en témoignage
de notre affectueux et respectueux dé-
vouement.*

Docteur BEAUDOUIN

Médecin chef de l'hôpital psychiatrique de Maison-Blanche

*Qui nous a montré toute l'import-
ance de la méthode en psychiatrie,
en témoignage de nos sentiments res-
pectueusement reconnaissants.*

Docteur Y. POR'CHER

Médecin chef de l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne

*Qui nous a fait profiter de sa vaste
culture biologique et de sa longue ex-
périence des délinquants; qu'il veuille
bien accepter nos sentiments très res-
pectueusement amicaux.*

A NOS MAITRES DE L'INFIRMERIE SPECIALE
DE LA PREFECTURE DE POLICE. (1938 à 1940)

Monsieur le Docteur Georges HEUYER

Médecin des hôpitaux

Médecin chef de l'Infirmérie spéciale

*Qui a été l'instigateur de ce travail,
qui nous a enseignée, guidée et tou-
jours témoigné sa bienveillance, en
signe de profonde reconnaissance.*

Monsieur le Docteur J. LOGRE

Ex-Médecin chef de l'Infirmérie spéciale

*Auprès de qui nous avons toujours
trouvé le plus parfait accueil. En té-
moignage de nos respectueux senti-
ments.*

Monsieur le Docteur B. BROUSSEAU

Médecin chef de l'hôpital psychiatrique de Villejuif

Médecin chef adjoint de l'Infirmérie spéciale

*Pour la bienveillance qu'il nous a
toujours témoignée, en signe de nos
sentiments très reconnaissants.*

Monsieur le Docteur MIGNOT

Ex-Médecin Chef des Hôpitaux psychiatriques de la Seine

*En témoignage de nos respectueux
sentiments.*

Monsieur le Docteur BRISSOT

Médecin chef de l'Hôpital Psychiatrique Perret-Vaucluse

*En témoignage de nos sentiments
très reconnaissants.*

Monsieur le Docteur MARCHAND

*Dont nous fûmes trop peu de temps
l'interne, en témoignage de nos respec-
tueux sentiments.*

A NOS MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX

Professeur CARNOT.

Professeur GOSSET.

Professeur AUBERTIN.

Docteur CADENAT.

Docteur DEVRAIGNE.

A Monsieur le Docteur GODLEVSKI

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

*Qui nous guida dès nos premières
études médicales et qui eût pour nous
tant de sollicitude, en témoignage de
notre affection et de notre profonde
reconnaissance.*

A Messieurs les Docteurs VANONY et PELLISSIER

INTRODUCTION

RIBOT, le premier, montra la précieuse contribution que la psychiatrie peut fournir à la psychologie. Depuis, de nombreux psychologues se sont servi des anomalies du caractère et même des idées délirantes pour l'étude du caractère; car la maladie, entraînant la prédominance monstrueuse ou l'absence complète d'un sentiment ou d'une fonction, réalise une véritable expérimentation psychologique.

Inversement, l'étude de la mentalité antérieure à l'atteinte morbide peut donner d'utiles explications sur la forme du délire. En effet, il est admis par tous que le délire est plus ou moins riche selon les possibilités du sujet et que les idées délirantes sont similaires aux tendances antérieures.

DE CLÉRAMBAULT, allant plus loin dans cette voie, considère que la forme de délire est fonction de l'âge du sujet lors de la première atteinte morbide. C'est ce qu'il a appelé *la loi de l'âge* (1).

DE CLÉRAMBAULT réunissait les encéphalites de l'enfance, la démence précoce et la psychose hallucinatoire chronique, et pensait que ces entités psychiatriques relèvent

(1) Cette loi nous a été enseignée par tradition orale par ses élèves G. Heuyer et Brousseau, à l'Infirmierie spéciale de la Préfecture de Police, puisque de Clérambault n'a rien publié sur ce sujet.

d'une étiologie commune, mais que, la maladie survenant sur des cerveaux différemment organisés, détermine des délires très différents. Il mettait toutefois à part la paralysie générale et la cyclothymie.

La psychiatrie infantile fournit de nombreux faits à l'appui de cette hypothèse. Les encéphalites infectieuses de l'enfance, particulièrement bien étudiées depuis quelques années, tant en France qu'en Belgique, par VAN GEHRUCHTEN, confirment cette hypothèse; en effet, l'agent pathogène, quel qu'il soit, connu ou inconnu (rougeole, scarlatine(diphtérie, etc..). réalise des tableaux cliniques identiques; les encéphalites ne donnent point de délire, mais laissent comme séquelles des troubles du caractère et une arriération plus ou moins grande selon l'âge auquel elles sont survenues; plus jeune est l'enfant atteint d'encéphalite, plus le retard intellectuel sera grand; si l'enfant est atteint d'une forme sévère avant trois ans il demeurera idiot; de trois ans à six ans, imbécile; au delà, arriéré.

En psychiatrie infantile, un délire même peu organisé s'observe exceptionnellement, pour ne pas dire jamais; mais il est remplacé par des troubles du caractère, c'est-à-dire des perturbations des tendances antérieures. Après la puberté, époque où le sujet a fini d'acquérir ses processus mentaux, le délire devient possible.

La cyclothymie mise à part, la démence précoce, d'ailleurs appelée hétérophrénie, est la grande affection psychiatrique de l'adolescence. Les délires de la démence précoce se caractérisent par leur manque de cohésion, d'organisation, leur fugacité et par l'affaiblissement intellectuel qui les accompagne.

Par contre, les délires de l'adulte décrits sous le nom de psychose hallucinatoire chronique et paranoïa sont caractérisés par leur organisation et leur persistance; ils sur-

viennent après vingt-cinq ans, âge auquel la mylinisation des fibres d'association est terminée et âge auquel la personnalité est définitivement formée.

Nous croyons donc apporter une contribution utile à la conception de DE CLÉRAMBAULT en comparant la mentalité de l'adolescent normal avec les délires de la démence précoce. Parmi ceux-ci, nous avons fait un choix et avons écarté les délires d'influence qui permettent moins bien l'étude du facteur psychologique et qui posent le problème des hallucinations.

Par contre, nous avons étudié les délires imaginatifs et les délires de rationalisme morbide, qui ne surviennent jamais après vingt-cinq ans et qui, à l'état pur, constituent une déviation des tendances normales de l'adolescent.

HÉBÉLOGIE

Les théories et méthodes d'investigation concernant l'adolescent sont nombreuses, mais on peut distinguer plusieurs écoles; l'école américaine avec STANLEY HALL, l'école française et l'école allemande, réunissent à elles trois les travaux les plus importants de l'hébélogie, mais la Grande-Bretagne, la Pologne et les pays latins apportent aussi leurs contributions.

THÉORIES

L'école américaine a été fondée par STANLEY HALL (1816-1922), et c'est elle qui a fourni le plus grand nombre de travaux. STANLEY HALL, dans ses nombreuses publications de l'*American Journal of Psychology*, dans le *Pedagogical Seminary* et dans les deux gros volumes de son œuvre, *Adolescence*, étudie l'adolescence du point de vue philosophique, génétique et affectif. Il considère l'adolescence comme une période de croissance continue qui obéit à la loi de récapitulation : l'être parcourt et condense, aux divers moments de la vie, des étapes franchies par la race au cours des âges. Mais STANLEY HALL étend l'adolescence de la puberté à la moitié de la vie, la seconde étant une période de régression : la sénescence. Lui et son école considèrent la puberté comme une seconde naissance, et ils séparent nettement la psychologie de l'enfant de celle de

l'adolescent; conception qui n'est plus admise maintenant même par les hébélogistes américains. Pour lui, l'adolescence est l'âge « dramatique », c'est une époque tourmentée où dominent l'instabilité, la fougue, l'enthousiasme; c'est l'époque du règne des contraires, du courage et de la lâcheté, de l'orgueil et de l'humilité, de l'égoïsme et de l'altruisme.

Il a eu recours surtout aux enquêtes et a établi des statistiques, mais il n'a pas écarté les renseignements provenant des biographies et des œuvres littéraires.

Son œuvre, bien que critiquable et alourdie par des digressions historiques ou politiques, demeure une œuvre capitale à consulter pour connaître la psychologie de l'adolescent.

L'école française, qui comprend les travaux des psychologues français, suisses et belges, apporte aussi de belles études. C'est LÉON BOURGEOIS qui, en 1890, dans *Instructions, programmes et règlements*, invita le premier « à contribuer à cette science qui n'existe pas encore : la psychologie du jeune homme ».

Depuis, COMPAYRÉ et surtout MENDOUSSE a donné des analyses pénétrantes dans ses deux livres concernant l'adolescent. Son œuvre est inspirée en partie par STANLEY HALL, mais sa méthode de travail est différente; il a moins recours aux enquêtes et aux statistiques qu'à l'observation directe et attache une grande importance aux journaux intimes. DUPRAT et la doctoresse FRANCILLON, et plus récemment, dans un autre domaine, WALLON et la doctoresse LECONTE-LORSIGNOL ont apporté à l'hébélogie française des études tout à fait intéressantes.

En Suisse, LEMATRE publie *la Vie mentale de l'adoles-*

cent et ses anomalies. EVARD et PROCZEK font des études purement psychologiques.

En Belgique, DE VERMEYLEN fait une belle mise au point dans son livre *La psychologie de l'enfant et de l'adolescent*.

L'école française, bien que disparate au premier abord dans sa production, a pourtant une certaine unité, et elle a le mérite d'être plus éclectique et plus sûre dans sa méthode que les auteurs américains, et surtout sait mieux hiérarchiser les faits et créer des perspectives.

L'école allemande, pour tardive qu'elle fut, n'en est pas devenue la moins importante, surtout après 1922. La période trouble de l'après-guerre, l'inquiétude de la jeunesse d'alors incitèrent de nombreux psychologues à étudier l'adolescence.

SPRANGER, dans la *Psychologie des Jugendalters*, a le souci de considérer l'être dans son ensemble, grâce à la connaissance plus intime des rapports qui lient les phénomènes mentaux : c'est ce qu'il appelle la « psychologie compréhensive ».

La totalité de l'être est différente de ses parties. Il accorde aux phénomènes de conscience la prépondérance sur le phénomène pubéral. Il se sert de toutes les sources d'informations et même d'œuvre littéraire. Mais les préoccupations morales, sociales et même métaphysiques sont très visibles dans son œuvre.

D'ailleurs, presque toutes les études psychologiques de l'école allemande tendent à s'intégrer dans un système philosophique (DEBESSE). Charlotte BÜHLER, à Vienne, et son école font exception. Charlotte BÜHLER, dans son livre *Kindheit und Jugend*, fait une étude extrêmement complète, claire et très facile à consulter, même pour ceux qui ne possèdent qu'incomplètement la connaissance de

l'allemand; de nombreuses statistiques disposées en tableaux concernent les goûts, les tendances et les possibilités intellectuelles de l'adolescent des deux sexes. Son œuvre est basée sur l'observation de 80 journaux intimes recueillis dans des collèges.

L'école allemande n'emploie pas seulement les enquêtes, mais un de ses mérites est d'avoir préconisé l'emploi de toutes les autres sources d'information.

LES MÉTHODES D'INVESTIGATION
DE LA PSYCHOLOGIE DE L'ADOLESCENT
ONT TOUTES RECOURS A L'INTROSPECTION

Celle-ci peut être spontanée ou provoquée.

1. Les confidences spontanées peuvent avoir lieu au cours d'une *confession*, mais c'est un des plus rares moyens d'étude, car il nécessite des circonstances particulières.

Les journaux intimes sont un excellent moyen d'étude, car ils permettent de suivre l'évolution mentale du sujet; c'est celui qu'a employé Charlotte BÜHLER, — les confidences ont le mérite d'être tout à fait spontanées, l'auteur n'écrivant son journal que selon son bon plaisir, — mais il ne permet d'étudier qu'une catégorie d'adolescents, car tous n'écrivent pas de journaux.

Les correspondances sont rarement très utiles, car il est exceptionnel qu'une correspondance soit complète et publiée.

Les œuvres littéraires de jeunesse et les autobiographies peuvent également donner d'utiles observations. Mais il faut toujours suspecter les autobiographies, car elles sont

modifiées par l'insincérité, la vanité et l'illusion rétrospective.

2. Les confidences provoquées tendent à être presque exclusivement employées par les psychologues modernes. Elles se font au moyen d'enquêtes et permettent des statistiques.

Mais certaines correspondances réunissent les avantages des confidences provoquées et des confidences spontanées plus sincères; car les lettres demandent une réponse et l'auteur y pose des questions, sollicite des avis qui constituent en somme de petites enquêtes.

3. Une troisième source d'information est donnée par la psychiatrie. L'étude des anomalies, des bizarreries de caractère et même des délires peut donner de très utiles renseignements; ces traits pathologiques diffèrent de la norme par exagération, affaiblissement ou renversement des valeurs, mais permettent de mieux retrouver les processus mentaux. C'est RIBOT qui, le premier, montra l'analogie de la psychiatrie et de la psychologie, et plus tard BINET, dans son livre *La maladie de la personnalité*. Depuis, WILLIAM JAMES et F. D. BROOKS aux Etats-Unis, LEMAITRE en Suisse, CYRIL BURT, STANTFORD et READ en Grande-Bretagne, HOFFMAN, ADLER et KÜNKEL en Allemagne, se sont servi des délinquants et des malades pour connaître la psychologie de l'adolescent.

DÉFINITION DE L'ADOLESCENCE

L'adolescence est la période qui s'étend de la puberté à la maturité. Cette période, au point de vue physique, est terminée quand le sujet a atteint sa stature définitive.

Mentalement, il en est de même, l'adolescence est finie lorsque le sujet a pris conscience de lui-même, quand il a réussi *son unité psychique* qui n'est autre que sa personnalité.

Il n'existe pas de parallélisme rigoureux entre l'évolution physique et l'évolution mentale; mais, en général, la période de croissance staturale coïncide avec une curiosité extrêmement grande; la seconde période, caractérisée par un développement pondéral, coïncide avec une plus grande tendance à la réflexion.

DÉBUT DE L'ADOLESCENCE

C'est uniquement par commodité que l'on fait débiter l'adolescence à la puberté, car, tout comme la puberté physique, la puberté mentale s'annonce progressivement.

La puberté n'est pas une « seconde naissance », comme s'est plu à le dire J.-J. ROUSSEAU et comme s'est attachée à le démontrer l'école de STANLEY HALL. Il n'y a *aucune révolution mentale* à cette période : l'adolescence s'annonce, puis s'affirme, tout comme la maturité.

La puberté mentale a lieu quand la faculté de dégager le général du particulier devient possible. Si l'on compare la mentalité du grand enfant et du jeune adolescent, on constate que l'intelligence ou la faculté de compréhension n'est pas plus grande qu'auparavant, mais la pensée est singulièrement enrichie par le pouvoir de critiquer, d'organiser, de juger, de dégager un sens d'un ensemble de faits.

D'autre part, le sujet découvre un domaine intérieur et tend à s'affirmer. Ce pouvoir de généralisation et de réflexion lui permet de s'intéresser aux valeurs spirituelles.

De nombreux auteurs se sont attachés à distinguer des périodes dans l'adolescence. Quelques physiologistes et médecins distinguent trois périodes : la première, prépubertaire, allant de 11 à 13 ans pour les filles et de 13 à 15 pour les garçons; la seconde, la puberté, de 13 à 16 ans pour les filles et de 15 à 18 ans pour les garçons; la troisième, « la jeunesse », qui est essentiellement une révolution spirituelle. PARBRIDGE, de Clark Université, donne une classification analogue.

CAHOT distingue sept périodes, dont quatre dans l'adolescence : l'âge paradoxal de 12 à 14 ans, l'âge de la bande de 11 à 16 ans, l'âge romanesque de 15 à 18 ans, l'âge des problèmes de 16 à 21 ans.

Charlotte BÜHLER, dans son livre *Kindheit und Jugend* (*Enfance et jeunesse*), étudie quatre phases dont les deux dernières s'étendent de 9 à 13 ans et de 14 à 19 ans. Aux environs de 12 ans et demi, elle place *l'affirmation du moi*; celle-ci se prépare par des désirs impérieux de connaissances qui sont souvent en contradiction avec l'amour du jeu; à cet âge (12 ans et demi) commence le conflit entre le moi et le monde; extérieurement, ce conflit se manifeste par une modification du désir de savoir : les connaissances ne sont plus seulement reçues, elles sont critiquées; ce penchant pour la critique est si vif, souvent si excessif, que Charlotte BÜHLER a nommé cette phase : la phase négative.

La quatrième phase de la jeunesse — de 14 à 19 ans — peut porter le titre *Conflit entre le moi et le monde*, qui aboutira à la constitution de la personnalité. C'est la « phase affirmative » où se préciseront les « signes formels » de la personnalité.

Ce combat, pour Charlotte BÜHLER, se livre dans trois

domaines qui seront ceux de la sexualité, de l'activité, des idées philosophiques ou religieuses.

Selon l'âge, les manifestations de ces trois tendances directrices seront différentes. Pour la commodité de l'exposition, elle distingue deux instincts : l'instinct endogène, l'instinct exogène, dans lesquels on retrouve les trois rubriques : sexualité, activité, tendances réalistes.

L'instinct endogène se manifestera par la sensualité, par le besoin de plaisir,

— par le plaisir d'agir,

— par le souci de pallier aux inconvénients de l'existence.

L'instinct exogène se manifeste

— par la recherche d'un ami ou d'un partenaire,

— par le désir d'être loué pour ses actions.

Sexualité et activité doivent se concilier avec le besoin d'idéal et entraîneront l'amour, le dévouement à son pays ou à la société et chez certains des essais de synthèse créatrice.

Le besoin de philosopher se transformera en *conception du devoir*.

En France, certains auteurs ont, eux aussi, décrit des périodes au cours de l'adolescence, mais montrent un esprit moins systématique.

MENDOUSSE a basé son étude sur l'adolescence sur la distinction de l'âge de disgrâce, l'âge des vaines tendresses et enfin l'âge de grâce.

DEBESSE, dans sa thèse (de lettres) *La crise d'originalité*, rapporte qu'à la suite d'enquête ayant porté sur 500 élèves instituteurs, il a été amené à considérer :

1^o Une période d'affirmation extérieure, de 14 à 16 ans,

qui se caractérise par un besoin de se singulariser, d'étonner les autres et soi-même par le costume, les idées, le langage; à cet âge, tout ce qui est étrange, bizarre, inattendu, paradoxal plaît et enchante;

2° Une période qui s'étend de 16 à 17 ans et qui est celle du culte du moi : c'est l'âge du recueillement, de la solitude intérieure. Vers 18 ans, cette exaltation diminue, la crise est dénouée, le sujet a trouvé sa forme mentale définitive.

Les distinctions en périodes sont un peu artificielles. Certaines sont même fort critiquables, comme celle de STANLEY HALL, qui pensait que l'évolution de l'homme obéissait à la loi de récapitulation, retraçant ainsi les étapes parcourues par la race.

Pourtant les théories de CAHOT, comme celle de Charlotte BÜHLER et celle de DEBESSE, ont de nombreux points communs; tous s'accordent à placer en fin d'évolution les préoccupations d'ordre spirituel.

Il nous semble que ces classifications sont seulement de bons moyens d'étude quand on n'oublie pas leur valeur relative et que l'on s'abstient de toute rigueur; car la psychologie, science de l'exception, pourrait-on dire, se prête bien mal à de telles classifications; chaque sujet a un développement différent qui est commandé par des facteurs internes et externes.

Après un court aperçu sur les théories et les méthodes d'investigation concernant l'adolescence, nous avons adopté comme définition de l'adolescence : *la période qui s'étend de la puberté à la maturité et au cours de laquelle se forme l'unité psychique*. La puberté mentale, conséquence d'une longue évolution, est caractérisée par les idées générales

et l'intérêt nouveau pour les valeurs spirituelles; son apparition est variable suivant les individus.

Bien que de nombreux travaux comportent des distinctions de périodes, il semble que les formes de développement soient trop variées pour qu'on puisse, d'une façon générale, en limiter les étapes.

GÉNÉRALITÉS SUR LA PSYCHOLOGIE DE L'ADOLESCENT

INTELLIGENCE

Curiosité de l'adolescent.

Sa curiosité est extrême, il veut tout savoir, tout entendre, tout lire, tout comprendre. Un rien suscite son attention, il est un spectateur attentif de tout ce qui l'entoure; tout l'intéresse et éveille en lui quantité de réflexions; son esprit est toujours en éveil et se maintient, par rapport à ce qu'il sera après 25 ans, dans un certain état d'exaltation intellectuelle.

H. DELACROIX, dans son livre *Les grandes formes de la vie mentale*, écrit à ce propos : « La nouveauté des besoins, l'élargissement du champ intellectuel, la naissance du jugement personnel, d'une part, et les inquiétudes, le conflit avec le milieu, d'autre part..., sont autant d'éléments d'activité accrue » (p. 5).

L'activité intellectuelle s'exercera en vue de la connaissance du monde, mais aussi de la connaissance de sa propre personne.

Il n'est pas de domaine que l'adolescent consente à ne pas explorer; il recherche tous les spectacles, lit tout ce qui tombe sous sa main, fait autant « d'expérience » qu'il le peut.

Mais cette avidité de la connaissance du monde est au moins égalée par le constant souci de se connaître. L'exaltation intellectuelle de l'adolescent provient aussi du vif plaisir qu'il éprouve à s'analyser; avec la puberté lui est devenu sensible son domaine intérieur; il se découvre avec ravissement, et cherche à mieux se connaître encore; chaque spectacle, chaque lecture, chaque expérience lui fait découvrir en lui-même des possibilités encore insoupçonnées; aussi va-t-il multiplier les occasions qui lui permettront de préciser sa personnalité.

Au début, comme l'enfant, il fait sien tout ce qu'il rencontre, son esprit est aussi impressionnable que l'est une plaque photographique.

Mais bientôt il s'aperçoit que pour mieux embrasser il est préférable d'adopter un ordre. Il sent qu'il est grand temps de « choisir ». GIDE a écrit dans *les Nourritures terrestres* : « Vivre, c'est choisir. » Or, si tout adolescent sent la nécessité de ce choix, c'est que sa curiosité a un but : l'action. Tout comme la plante qui s'incline à droite et à gauche, cherche ainsi la place la plus favorable pour sa croissance et sa floraison, l'adolescent cherche le domaine dans lequel il pourra réussir.

Cette curiosité est bien un signe de croissance, car elle disparaît ou s'atténue grandement après 25 ans. Après cet âge, « l'avidité de connaissances multiples » est exceptionnelle. Ce qui subsiste, c'est l'intérêt, parfois même la passion pour un seul ou un nombre restreint de sujets. L'attention n'est plus guère suscitée, dans la majorité des cas, que par ce qui concerne le métier. Même les gens dits cultivés cessent pour la plupart de lire inconsidérément à 25 ans. L'on pourrait presque par boutade dire que leurs connaissances littéraires peuvent aussi bien que leur visage indiquer leur âge. Ce manque de curiosité et de com-

préhension de l'homme fait, est à peu près ce que le Jerphanion de Jules ROMAIN appelle « la sclérose du cristallin » et qui débute, dit-il, à 25 ans.

L'adolescent accepte toutes les excitations intellectuelles avec une incroyable facilité; et ce domaine intérieur qui l'enchanté et dont il est si jaloux prend les aspects les plus divers.

Plasticité.

A l'adolescence, les directions de la pensée sont extrêmement diverses. Diverses, car elles sont imprévues : la fantaisie, l'humeur du moment, un rien aiguille le raisonnement ou l'imagination.

Le plus souvent il n'y a pas de but au départ. L'esprit s'essaie, l'esprit se dégourdit, l'esprit vagabonde.

Mais la fantaisie n'est pas constante et tous n'en montrent point; *aussi les jeux de la pensée sont-ils souvent influencés seulement par l'entourage et les lectures.*

S'agit-il de rêverie? Une rencontre, la lecture d'un roman d'aventure, un film, une pièce de théâtre travestiront immédiatement le héros intérieur.

S'agit-il d'un esprit plus intéressé par les problèmes de la vie ou de la société? Là encore, une rencontre, une lecture modifieront la théorie professée la veille.

Ces tendances peuvent s'observer tour à tour chez le même individu, car les tendances sont multiples et continuellement brassées par le milieu ambiant.

Nous voudrions insister sur le fait que l'adolescent approuve, approuve entièrement, souvent avec fougue, des idées exposées devant lui. Ces idées, il les fait réellement siennes; il lui semble que *tout son être s'oriente autour de cette vie*, qu'il l'attendait et que tout prendra un sens do-

rénavant; cette idée proposée devient l'idée directrice (du moment), la poutre maîtresse de l'architecture du monde. Une idée proposée! et il l'étend à l'infini, elle éveille en lui des résonances à la façon d'une pierre jetée dans l'eau : tout s'anime, tout s'ordonne selon le principe directeur, puis tout se calme, s'efface sans laisser beaucoup de traces et un nouveau stimulant, une nouvelle vie trouvera la même adhésion.

Cette faculté d'adhésion totale, nous l'avons appelée : *plasticité*.

Ce terme est d'ailleurs emprunté à Jacques RIVIÈRE, qui écrit à l'âge de 18 ans : « Je ris de moi quand je considère mon effroyable plasticité dès que je trouve une pensée qui ressemble à la mienne, je m'abandonne à elle, je prends tous les contours qu'elle m'impose. Je suis délicieusement inerte. Et quand je me regarde, *je me demande pourtant avec effroi si j'ai quelque chose d'original, tant je deviens avec facilité*. Je crois que ma pensée passera par toutes les formes que peut prendre une pensée » (p. 154, t. I). Alain FOURNIER lui répond : « C'est le propre des gens intelligents que cette « plasticité » que tu constates chez toi. » (Cf. Cam. MAUCLAIR, p. 158, t. I.)

Mais il ne s'agit pas là seulement d'intelligence, car il n'y a pas seulement un fait de compréhension, mais un fait d'adhésion. Plus tard, l'homme peut suivre aussi docilement que l'adolescent la pensée d'un autre, mais il adhèrera plus rarement au raisonnement; l'homme porte en lui des notions qu'il a déjà choisies et qui ne supportent pas l'intrusion d'éléments dissemblables.

Cette adhésion à une idée proposée n'est possible que parce que l'adolescent cherche passionnément *un guide*, un ordre qui lui facilitera l'action.

La joie de la « toute-puissance de la pensée ».

Alors que l'adolescent est étroitement maintenu par ses tâches, par ses proches ou simplement par son manque de moyens, il rêve d'accomplir mille et un hauts faits ou se complait à développer mille et une théories.

N'ayant que très peu de liberté d'action, aucune initiative à prendre, c'est mentalement que l'adolescent donne libre cours à son désir d'action. Ces vagabondages sont d'autant plus fous, plus variés que la réalité n'y joue aucun rôle pondérateur.

Loin d'être une entrave à ces rêveries, la réalité donne au contraire les points de départ, les stimulants. Ces constructions imaginatives reposent sur un fait observé, une émotion, une lecture ou un désir. Selon ses tendances, les rêveries prennent une forme ou une autre. Toutes procurent un vif plaisir.

Dans ces rêveries, l'adolescent vit comme il le désire, il réussit, il est conforme à son idéal. Ces rêveries sont agréables, elles le sont peut-être à cause de l'aisance du jeu de la pensée. Cette aisance et ce plaisir ne viennent pas seulement de tendances satisfaites.

L'adolescent éprouve autant de joie, autant de *bien-être* à manier les idées qu'il en éprouve à exercer avec facilité ses muscles.

Aucune longue étude ne saurait mieux rendre sensible l'enthousiasme que donne le jeu libre de la pensée que ce paragraphe qu'Alain FOURNIER écrivait à Jacques RIVIÈRE dans sa dix-huitième année : « ...Sur des trottoirs, ma pensée débordait, bondissait, et le monde n'était plus rien auprès d'elle. Je me jouais du monde avec la moindre de mes pensées » (p. 207, t. I).

Les êtres les plus frustes, plus attachés aux biens maté-

riels, ont des rêveries plus simples. Le désir de posséder et le désir de paraître les animent presque toutes. Le fils d'un concierge rêve d'émouvoir par le son de son violon tout le voisinage, le fils d'un petit métayer rêve d'avoir un cheval, la sotte jouvencelle rêve d'être actrice de cinéma. Tous vivent intensément leur rêverie et ses variantes; elles sont différentes de l'espérance, car l'espérance implique des difficultés à vaincre et un choix. Mais le choix, dans les rêveries, est passager et n'engage pas l'avenir. Le cheval, le violon, le cinéma ne sont que des accessoires nécessaires, et permettraient à eux *seuls*, leur semble-t-il, de triompher de leurs congénères, des éléments ou d'obtenir l'amour; mais ces fictions sont passagères et peu différentes du jeu.

L'essentiel dans la rêverie est le degré d'« importance » et de « puissance » accordé par la fable au héros principal, ce rôle étant naturellement tenu par l'adolescent lui-même.

Si les adolescents cultivés prennent surtout plaisir à des aperçus philosophiques, artistiques, c'est que leur principale arme dans leur vie sera leur personnalité. Mais pour ceux qui se distinguent peu des autres, des outils sont nécessaires.

Chez les uns, comme chez les autres, la joie engendrée par la « toute-puissance de la pensée » tient à ce que ces rêveries aboutissent toujours à persuader l'individu de sa valeur personnelle : cette valeur étant la garantie des honneurs, de la puissance, de la fortune et de l'amour.

Ces mêmes thèmes se retrouvent dans le délire de rêverie, mais alors le malade a adopté une seule et même fable, qu'il ressasse pendant des années, et qui s'extériorisera peu à peu.

L'adolescent normal, comme le malade ayant un délire

de rêverie, supportent mal les contraintes, et leur vie sans gloire; aussi, chez les uns comme chez les autres, ces rêveries peuvent-elles être impliquées *au besoin de compensation*.

Gôût pour les idées générales.

L'adolescent n'accepte plus simplement le tout-venant des impressions comme il l'acceptait encore quelques années auparavant.

Il ne l'accepte plus, car il cherche à dégager un sens à ce qu'il constate. *Avec la puberté vient le sens du général*. Il est admis que l'idée générale est le don capital de la puberté.

L'enfance a été une longue acquisition de faits, juxtaposés par l'éducation, sans doute, mais surtout par le hasard, et juxtaposés sur un plan horizontal.

A la puberté, l'adolescent éprouve le besoin de considérer son expérience d'un peu plus haut, afin d'en dégager un sens, un ordre, qui lui permettra d'agir. Il éprouve une grande satisfaction à s'élever du particulier au général. L'enfant d'une douzaine d'années a la notion « du général » et n'est pas dépourvu d'idées générales; mais ces idées n'ont pas été élaborées par lui, il les a empruntées; il ne sait pas appliquer, dégager une idée générale directrice d'un ensemble de faits, il n'a pas de vie intérieure.

Manier les idées générales est un très vif plaisir pour l'adolescent.

Il en retire un véritable « bien-être ». Le monde lui semble organisé selon un ordre un peu caché, mais qu'il est plaisant de définir. Ce plaisir est certes intellectuel, mais aussi un peu physique, car il fait partie au fond de

la prodigieuse expansion vitale, de la croissance accélérée de tout l'être vers une forme définitive et utile.

Ce goût pour les idées générales entraînera le goût pour les théories et les systèmes dont nous parlerons au prochain chapitre. Et comme tous les jeux, pour CLAPARÈDE, ont le but caché de permettre l'action de l'adulte, celui-ci a sans doute comme les autres celui de préparer l'action utile.

L'idée générale permet l'action.

L'action nécessite une évaluation des faits existants et des faits possibles. Ceci implique d'abord un jugement et ensuite un choix pour un but donné qui est l'action.

Le choix se fait au moyen de données générales issues des expériences passées; ainsi l'action peut-elle être rapidement envisagée et menée à bien.

On voit ainsi comment au besoin d'action coïncide heureusement le sens du général.

Dans le domaine moral, l'aptitude nouvelle aux idées générales se traduit par le choix d'*idéal*, par des *préoccupations morales*, par la recherche de l'absolu et par le sens nouveau de l'esthétique.

L'idéal est conçu à l'aide d'idées générales; cette image proposée à chaque instant de la vie peut s'adapter aux faits les plus divers et les plus anodins, car n'est utilisé que l'essentiel, que le sens du symbole.

Avec la conscience plus large s'accroît aussi le sentiment de sa dignité et ses *préoccupations morales* augmentent d'autant. C'est en généralisant un fait qu'il s'aperçoit mieux de sa valeur et peut mieux sentir s'il est conforme à son idéal ou à ses convictions.

LES VALEURS MORALES

Alors que, dans le domaine de la connaissance, l'adolescent montre un élargissement des préoccupations intellectuelles, dans le domaine de la raison, qui se manifeste par les jugements, il montre des aptitudes et des préoccupations nouvelles. La conscience plus aiguë se traduit par un état de tension, d'excitabilité du sens du jugement, et c'est pourquoi nous pourrions donner à ce chapitre le titre d'exaltation morale.

Découverte des valeurs spirituelles.

Les notions morales reçues dès l'enfance prennent à l'adolescence importance et signification, car elles trouvent désormais dans le domaine intérieur une résonance. C'est grâce à la découverte du domaine intérieur et à la nouvelle aptitude à généraliser et à abstraire qu'il peut porter un jugement personnel. Comme de tout jouet nouveau, il en use et abuse; la même activité qui le pousse à tout comprendre le pousse aussi à tout juger; il le fait avec excès et ARISTOTE déjà se moquait du tout jeune homme qui aime à trancher de tout; par cet excès, il pense secouer la tutelle qui pèse encore sur lui et tient à manifester qu'il est un être doué de raison.

Mais les jugements désordonnés, expéditifs et superficiels ne doivent pas faire négliger les jugements plus mûrement réfléchis et qui correspondent à une conviction intime. Ces jugements personnels et réfléchis ne sont possibles que lorsque l'adolescent a découvert son domaine intérieur et les valeurs spirituelles. Par la réflexion, le re-

cueillement, en généralisant les notions pratiques et livresques, il arrive à avoir une notion personnelle de ce qui est souhaitable et de ce qui ne l'est pas.

Besoin d'idéal.

En ce qui le concerne, il souhaite de se surpasser. Selon ses tendances intérieures, selon les exemples aussi, il a choisi une direction, un but vers lequel tendent tous ses efforts. Selon ses possibilités intellectuelles et spirituelles, son but est plus ou moins élevé. Souvent une image, un exemple concrétisent le but spirituel à atteindre; c'est ce qu'on nomme *idéal*. Il faut distinguer idéal et ambition, l'idéal étant surtout ce que l'adolescent veut paraître être, non seulement aux yeux des autres, mais surtout à ses propres yeux. L'idéal tient peu compte des contingences humaines, alors que l'ambition s'en sert. Mais idéal et ambition se mêlent souvent, et souvent aussi se succèdent.

Quoi qu'il en soit, vers la quinzième année, l'adolescent est séduit par un ensemble de traits dessinant une personne morale et veut se conformer à cette image. Cette image stylise ses tendances intérieures, s'élève au-dessus des mesquineries quotidiennes et lui *sert de guide* chaque fois qu'il est perplexe.

Cette image qu'il porte en lui concrétise ses aspirations, constitue en quelque sorte un double de sa personnalité; on saisit ici la parenté que peut avoir l'idéal avec la personnalité délirante que se prête le dément précoce présentant un délire de rêverie ou un rationalisme morbide. Mais l'idéal suppose une adaptation permanente à la réalité.

L'idéal diffère beaucoup selon les possibilités intellectuelles et spirituelles; il peut être conçu par la recherche du bien ou simplement par des désirs matériels; l'idéal de

bien-être est peu intéressant au point de vue psychologique et nous n'en parlerons pas. Mais *tout idéal exprime le désir de se surpasser ou d'aller un peu plus outre dans la recherche du meilleur.*

Cette recherche peut conduire à la foi et aux vocations religieuses, l'idéal choisi étant parmi ceux que la religion propose. Les préoccupations, les réflexions religieuses sont plus fréquentes à l'adolescence qu'à aucun autre âge. Charlotte BÜHLER, en feuilletant des journaux intimes, écrits de l'âge de 7 à 22 ans, note 7 réflexions sur la religion dans les feuillets écrits de 16 à 18 ans, alors qu'elle n'en a trouvées que 3 entre 14 et 16 ans et 3 autres de 18 à 20 ans.

L'idéal choisi peut être celui d'une doctrine philosophique, l'ascétisme, l'épicurisme ou celle de Nietzsche. La théorie du surhomme plaît particulièrement à l'adolescent, car elle ne mutile pas sa personnalité comme le fait la doctrine chrétienne, mais lui permet au contraire de s'affirmer brutalement comme il a envie de le faire.

Mais l'idéal choisi peut être d'ordre beaucoup moins général et se rapprocher de la *conception du héros*. L'idéal peut être un personnage historique, littéraire ou contemporain. Charlotte BÜHLER, dans ses statistiques, montre que jusqu'à l'âge de 14 ans et demi l'enfant choisit pour modèle ses parents et dans une proportion bien moindre une personne du voisinage; mais, de 15 à 19 ans, six adolescents sur dix ont pour idéal un personnage historique et quatre une célébrité contemporaine. Cette statistique, faite d'après les réponses obtenues par questionnaires, est bien critiquable, mais elle est utile si on n'en retient que l'essentiel. L'enfant aussi peut choisir un personnage historique qu'il admire et qu'il voudrait être, mais il ne sait pas dégager de sa vie un enseignement pratique. Ce héros

qui l'accompagne par moments, comme plus tard pourra l'accompagner une autre image, ne lui sert qu'à embellir ses jeux; il peut rêver de Jean-Bart, Surcouf, Guynemer, de Louise de Bétignies, mais il ne sait pas dégager de ces images leur enseignement : le courage, même dans les petits ennuis de la vie quotidienne, la ténacité dans l'effort quel que soit le but, et enfin l'abnégation (pour les deux derniers). Tandis que l'adolescent, lui, choisit entre beaucoup d'autres un héros pour une *facette de sa personne morale* et non pour les accessoires qui l'ont entouré; cette facette correspond à une de ses tendances dominantes. A chaque instant il adapte l'exemple général donné par son héros à son usage personnel, par une série de jugements et d'abstractions, ce que ne peut faire l'enfant et ce que fait mal le dément précoce.

Bien souvent aucun personnage célèbre ne peut concrétiser l'idéal que l'adolescent porte en lui; c'est alors qu'il choisit une *maxime*; et celle-ci a beaucoup plus de chance de présider à la vie morale d'une façon durable que le héros ou les doctrines philosophiques: parce qu'elle est le fruit d'un jugement plus mûr et plus personnel; elle est plus abstraite, donc plus pratique; elle est aussi plus souple et peut se modifier plus facilement.

Ils ont découvert les valeurs spirituelles, en ont distingué quelques-unes comme particulièrement désirables et utiles et les cultivent. Mais ces efforts d'adaptation vers le bien ne vont pas sans une introspection très active; aussi sentent-ils la nécessité d'être *sincères avec eux-mêmes*.

MENDOUSSE signale combien on blesse l'adolescent en l'accusant de mensonge ou d'hypocrisie; le fait de mentir lui apparaît comme une sorte de trahison de soi-même et comme un acte de lâcheté. DEBESSE considère comme ca-

ractéristique de cet âge l'amour de la vérité, un besoin de sincérité absolue. Ce désir est lié intimement au désir de connaissance et peut-être à la nécessité d'acquérir de l'expérience.

Ce besoin est nouveau, car il provient du désir nouveau d'unité intérieure. L'enfant ignorait les aspects changeants de son âme, l'adolescent les découvre, s'en étonne, puis s'effraie et essaie d'y remédier; c'est ainsi que l'introspection conduit certains au choix d'un idéal ou d'une maxime. Il lui est fort difficile d'être sincère avec lui-même, car des tendances multiples l'entraînent et il ne sait pas bien démêler ce qu'il est réellement; sa plasticité est si grande qu'elle peut lui faire oublier ses tendances intimes s'il se laisse trop entraîner par l'ambiance. Aussi se contraint-il souvent à une certaine réserve envers le monde, réserve qui n'est pas éloignée de l'attitude schizoïde. Au point de vue sexuel, cette réserve s'allie à l'amour de la vérité, à la recherche des sentiments sans mélange, et ainsi se conçoit l'*idéal de pureté*.

Sincérité et vérité font partie de l'*idéal de pureté* qu'ont tant d'adolescents. Ils veulent se connaître, s'étudient avec attention, sentent peut-être leur fragilité et veulent se préserver de toute souillure afin de mieux devenir, de permettre une réalisation plus complète de leur personnalité. *La Robe prétexte* de MAURIAC, *la Porte étroite* de GIDE confirment cette notion. Cet idéal de pureté s'apparente au culte de la personne, au souci de se garder disponible pour toute éventualité, mais aussi à la recherche des sentiments sans mélange. Cette pureté fait partie du sentiment d'exaltation morale du moi qui redoute de souiller sa candeur au contact des réalités qu'il entrevoit.

Recherche de l'absolu.

Les autres préoccupations morales que l'adolescent éprouve comme l'adulte se différencient pourtant de celles de ce dernier par la *recherche de l'absolu*. Cette soif d'absolu développe souvent un goût très vif du scrupule, de la délicatesse, de l'honneur; il se tourmente pour des actes insignifiants, hésite à agir par abus de l'examen de conscience; la moindre faute paraît grave, sinon irréparable : la meilleure preuve en est la rigueur dont font preuve les tribunaux secrets d'adolescents, quand ils se réunissent pour juger leurs pairs. Toute compromission est considérée comme une flétrissure. Ils aspirent à la perfection, ou y renoncent bruyamment. Cette soif d'absolu se montre aussi dans le choix des doctrines philosophiques et religieuses particulièrement étroites; la philosophie de Nietzsche, le stoïcisme, et d'une façon générale l'esprit sectaire, flattent par certains côtés ce goût de l'absolu.

Mais si l'adolescent recherche l'absolu, la perfection, c'est aussi l'âge des antithèses et *du tout ou rien*.

Aussi cette recherche de l'idéal, ces préoccupations morales sont-elles souvent abandonnées brusquement.

STANLEY HALL a fait remarquer l'alternance qu'on observe entre les moments d'exaltation morale, où le désir de pureté, par exemple, détermine un véritable ascétisme, suivis de moments où les vices les plus ignobles sont côtoyés; il l'attribue au goût de l'inédit. Mais il ne faut pas oublier que l'adolescent ayant une idée fort inexacte du monde et souvent de ses propres possibilités, bâtit un idéal démesuré, étant donné les êtres et les choses qui l'entourent. La même ignorance lui fait croire, après le premier échec, que tout est perdu. Alors les instincts parlent d'autant plus que le silence leur avait été plus imposé.

En dépit de ces chutes, l'idéalisme juvénile demeure un des faits capitaux de la psychologie des adolescents.

Il est étroitement lié au sentiment esthétique. L'enfant est souvent capable d'avoir un goût déjà sûr. Mais c'est après la puberté, alors qu'il sait dégager, unifier, généraliser, qu'il aura véritablement le *sens de l'esthétique*. Dans le choix d'un idéal moral il y a le même goût de la ligne que dans l'art. C'est la même recherche de la grandeur, le même souci d'élaguer tout ce qui n'est pas en harmonie avec le sens choisi. C'est cette même union de forces qui convergent vers quelque chose de grand, de général et d'universel et qui laissent loin derrière elles la mesquinerie, le médiocre et l'à-peu-près.

AFFECTIVITE

Après les tendances intellectuelles et morales, il convient d'indiquer les caractéristiques de l'affectivité de l'adolescence. Son affectivité est commandée par son égoïsme; l'adolescent vient de se découvrir, continue à s'analyser, cherche à se compléter de jour en jour : toute sa vie affective est commandée par *le culte de lui-même*. Ce culte de soi détermine une attitude d'opposition envers la famille et la société, nécessite le refuge vers un ami ou un journal intime. D'une façon générale, les réactions affectives de l'adolescent sont plus vives que celles de l'adulte, et l'on a pu même les traiter de passions. Nous retrouvons dans ces réactions extrêmes le même goût « du tout ou rien », cette recherche de l'absolu que nous avons signalée.

La curiosité, son esprit protéiforme et son goût des idées générales donnent à l'adolescent une exaltation intellectuelle qui lui est particulièrement agréable. Les joies qu'il tire de lui-même lui font penser qu'il a une véritable *originalité* et l'inclinent à un véritable culte de sa personne. Il se juge différent des autres et craint d'être confondu avec autrui. Il redoute de ressembler aux gens qu'il connaît; il se refuse souvent à reconnaître qu'il subit une influence quelconque; il se croit souverain de son monde intérieur, veut pétrir le monde extérieur et imagine souvent un destin hors série. Ce désir d'originalité s'étend même à toute sa génération, il méprise volontiers celles qui l'ont précédé. Ceci est la conséquence de *la prise de conscience de soi*; dès lors, tous les actes, toutes les pensées n'ont qu'un but : *s'affirmer*, se trouver.

Réaction d'opposition.

Il se sent pourtant bien vulnérable, peu consistant et peu considéré. Aussi une *réaction d'opposition* est-elle la réaction affective caractéristique de l'adolescent. Il sent plus ou moins confusément la nécessité de se faire une place dans ce monde qui ne semble pas compter sur lui, et dans lequel, au contraire, on lui fait sentir qu'il est encore « trop jeune ». DEBESSE, au cours d'une enquête qui a porté sur 500 jeunes gens et jeunes filles élèves d'une école normale d'instituteurs, a précisé les modalités de cette révolte juvénile dans son étude *La Crise d'Originalité*.

La révolte contre la famille est la face sociale de ce désir d'originalité. Elle est presque constante, tous les adolescents réclament plus ou moins bruyamment, avec plus ou moins de diplomatie, le droit de faire ce qui leur plaît et plus encore de s'abstenir de ce qui ne leur plaît pas.

Ainsi se glisse dans la vie familiale une certaine gêne; la sollicitude des parents devient odieuse. MICHELET écrit dans *Ma Jeunesse* : « Vers la quinzième année, la voix des parents devient odieuse en raison du ton d'autorité qui offense le sentiment de la personnalité propre, lequel va en augmentant » (p. 58). P. MENDOUSSE a publié des confidences juvéniles analogues : « Mes parents sont très sévères. J'éprouve pour mon père une crainte instinctive et je n'ose l'aborder. Maman est très bonne mais ne me comprend pas... Elle me traite encore comme un enfant » (*l'Ame de l'adolescente*, p. 100). Souvent une agressivité rend plus manifeste encore la distance entre les parents et les enfants; les garçons surtout se rebellent plus violemment et peuvent devenir facilement arrogants. Mais si l'atmosphère est souvent orageuse elle est exceptionnellenent tragique.

Cette réaction d'opposition se manifeste dans la vie quotidienne comme à l'occasion de grandes décisions.

Dans la vie quotidienne, un ordre, un conseil et même une remarque détermine une *attitude protestataire*. JANET parle, dans l'évolution psychique de la personnalité, p. 195, de « la manie si fréquente chez certains jeunes gens qui ne peuvent entendre un mot prononcé devant eux sans le contredire, sans dire que c'est faux, sans y faire une correction, le plus souvent futile et puérile ».

La toilette est souvent le prétexte à manifester ce souci de non-conformisme; le col de la chemise, la cravate, la façon de mettre le pardessus, simplement jeté sur les épaules, ou enfilé d'une seule manche, ou même le refus absolu d'en porter, sont des exemples de ces pauvres moyens que l'adolescent emploie pour afficher son mépris des convenances; chez les jeunes filles, le maquillage, la coiffure et les colifichets fournissent aussi de nombreuses occasions de prouver leur indépendance.

C'est dans le choix du métier que peut se manifester le plus dangereusement cette réaction d'opposition. LEMAÎTRE, dans la vie mentale de l'adolescence, rapporte les résultats d'une enquête personnelle : 21 % des jeunes gens veulent choisir le même métier que leur père, tandis que 79 % désirent faire autre chose (p. 8). Le choix d'un métier n'est pas d'ailleurs toujours commandé par une réaction d'opposition, mais souvent par les modèles que l'adolescent s'est choisis. Ch. BÜHLER étudie les variations avec l'âge, des modèles choisis, de 11 à 14 ans 1/2 le père et la mère sont les modèles indiscutés des trois quarts des sujets, un seul quart considérant comme modèle une autre personne de leur voisinage immédiat. Au contraire, après 15 ans, d'après les résultats de l'enquête, aucun adolescent n'indique comme modèles les parents, mais tous, une personnalité historique ou contemporaine. Mais même lorsque le choix d'une carrière ou d'un métier ne se fait pas contre l'avis familial, l'adolescent, extrêmement ombrageux, réclame ou exige une entière liberté.

Cette opposition peut dégénérer en conflit et c'est alors que l'on voit les fugues, les engagements volontaires et les tentatives de suicide.

A l'école aussi l'adolescent peut être protestataire; en pratique, il ne l'est point; c'est rarement qu'il se rebelle contre la discipline, la contrainte imposée parce qu'il en tire profit. Mais pourtant il soupire souvent et se plaint qu'on atente à son indépendance et qu'on ne le comprend pas.

La religion par la contrainte qu'elle impose, et surtout par le fait qu'elle est indiscutée dans les familles pratiquantes, provoque des rébellions. Les adolescents deviennent souvent indifférents ou hostiles, alors qu'ils étaient fervents. Issus de familles libres penseuses, certains adoles-

cents, au contraire, recherchent un enseignement religieux. Le choix même de la religion peut être commandé par la réaction d'opposition au milieu familial. J'ai entendu trois jeunes filles de 16 ans qui refusaient d'accepter comme leur, la religion de leurs pères mais voulaient, après un examen minutieux des grandes confessions professées dans le monde, choisir librement et en connaissance de cause; ce ne fut que velléité, car toutes trois devinrent libres penseuses.

Le changement d'attitude à cet âge, à l'égard de la religion, est dû aussi aux contraintes morales imposées par la religion; celles-ci gênent les désirs et les besoins de cet âge.

Gout de l'exceptionnel.

La réaction d'opposition due au besoin de s'affirmer ne se manifeste pas seulement au sein de la famille, mais en dehors. C'est alors que la jeunesse montre *son goût de l'exceptionnel* et croit ainsi faire preuve d'originalité et mieux s'affirmer.

Nous avons déjà signalé les originalités du costume; mais elles peuvent être recherchées sans que la famille en soit cause, mais par simple désir de faire scandale. Théophile Gauthier et son gilet rouge sont restés célèbres, il avait alors 19 ans; avec ses amis Jehan du Seigneur, Philotée O'Neddy et Gérard de Nerval il fonde le groupe « Jeune France »; ils s'habillent de façon à se faire remarquer, vivent à leur manière : couchent sur des peaux de bêtes, boivent dans un crâne et mènent une croisade pour faire aimer le beau et haïr le laid.

Les moyens sont souvent plus simples; les adolescents cherchent à se distinguer des autres par une attitude, des

poses, un langage ou une écriture particulière. D'autres, moins délicats, se contentent de bruits saugrenus. DEBESSE, dans son étude sur la crise d'originalité, a donné de nombreux exemples de ce goût de l'exceptionnel.

Le goût de l'exceptionnel leur fait tenter « des expériences » ; lycéens, ils manqueront la classe uniquement pour le fait de jouir d'une heure de liberté défendue, ils iront fumer dans des endroits secrets, ou sur les toits ; s'ils ont plus d'imagination : des aventures plus corsées ou plus dangereuses peuvent être tentées.

Intellectuellement, ils recherchent aussi l'exceptionnel. Les idées saugrenues, ou simplement discutées par leur milieu où leur époque, rencontrent parmi eux de chauds partisans. Plus une idée se rapproche du paradoxe, plus elle leur plaît.

Et ce désir de l'inédit et du singulier tend à se développer selon les deux grandes tendances de l'adolescence : le raisonnement systématique et la rêverie.

Sentiment altruiste.

Le besoin de s'affirmer entraîne aussi le *sentiment altruiste*. L'adolescent a une haute opinion de lui-même et méprise un peu les autres qui ne paraissent pas avoir découvert, comme lui, des trésors de sagesse ; mais ce sentiment n'exclue pas la pitié ni l'ambition. Il est égoïste à sa façon, mais il a aussi le sens de ses responsabilités, sens lui aussi tout nouveau et qu'il méconnaît étant enfant. Ces sentiments, joints au désir de jouer un rôle, de diriger enfin ses semblables alors qu'il a été jusqu'ici gouverné, déterminent le sentiment altruiste et le pousse à avoir des opinions politiques. Les tendances sociales ne surviennent qu'après la puberté, car elles nécessitent la faculté de s'étendre du

particulier au général; les tendances sociales sont bien mêlées au goût de jouer un rôle et la politique est souvent un moyen de diffuser très loin ses opinions; aussi peut-on rattacher au besoin de s'affirmer les tendances sociales que présente l'adolescent. Les idées sociales peuvent, elles aussi, être choisies en vertu d'une réaction d'opposition envers le milieu; souvent aussi les idées extrémistes sont recherchées par les adolescents.

Rôle de l'ami.

Cette lutte contre la famille et en quelque sorte contre la société nécessite un havre. L'ami, le journal intime, permettent à l'adolescent de confier ses idées et de discuter.

A cet âge, l'amitié n'est jamais plus vive; l'adolescent n'a souvent qu'un seul ami à qui il fait ses confidences; cette amitié est souvent fort jalouse et fort différente du sentiment de bienveillance qui caractérise l'amitié de l'adulte.

Cette amitié ressemble à une union, les deux amis font bloc contre le milieu social; au partenaire est réservé le meilleur de soi-même; un plaisir est souvent incomplet s'il n'est partagé par l'autre ou s'il ne lui est pas conté; pour l'ami il n'est point de secret. Attitude, qui contraste singulièrement avec l'attitude protestataire et un peu méfiante à l'égard des autres personnes. Ces amitiés sont le plus souvent peu durables; mais la légende avec Oreste et Pilade, l'histoire littéraire avec René et Lucile de Chateaubriand, Montaigne et La Boétie, montrent de nombreux exemples de ces amitiés exclusives de l'adolescent.

La ferveur de ces amitiés s'explique par l'intensité des sentiments de l'adolescent par la nécessité de se réfugier auprès de quelqu'un, mais surtout parce que *l'amitié permet d'extérioriser et de parer l'être intime.* Avec l'ami, cette

attention passionnée de soi-même, cet égocentrisme, paraît moins choquant; avec l'ami il pourra mieux discuter, mieux démêler ses mobiles secrets, et ainsi mieux se connaître et mieux se trouver. L'ami joue le rôle de témoin, et en quelque sorte celui de miroir. L'ami permet d'extérioriser les rêveries intérieures et leur donne ainsi un peu plus de réalité.

Mais les aventures, tout comme les rêves intérieurs, ne sont complètes que lorsqu'elles ont été contées à l'ami; le récit est souvent un peu différent de la réalité et permet ainsi à l'acteur de modifier ou d'expliquer avantageusement son attitude qui ne fut souvent guère brillante; au moyen de ces récits, l'adolescent se rassure sur lui-même, se console des heurts de l'expérience.

A ce rôle affectif et à ce rôle de témoin, l'ami ajoute aussi le rôle de partenaire dans les jeux du corps et de l'esprit. C'est avec l'ami qu'il se livrera à la joie de manier sa pensée, de dégager un sens des choses inertes et dissemblables en apparence. Avec lui tantôt il se laissera aller à exprimer toutes les associations d'idée et aboutira ainsi à des conclusions imprévues qui le raviront car elles lui paraîtront la preuve de son originalité, tantôt il cherchera à démontrer un fait arbitrairement choisi. Ces discussions constituent une véritable gymnastique de la pensée, elles sont souvent faites en plein air: en reconduisant l'ami au logis; tout comme les péripatéticiens qui étaient des adolescents pour la plupart, les jeunes gens de maintenant discutent de sujets philosophiques, politiques ou religieux. Mais les sujets moins cultivés ont aussi cette même joie à discuter, à mettre au point les idées qui leur sont chères, la politique, le sport, l'hygiène et enfin des méthodes de travail fournissent de nombreux thèmes. J'ai assisté, entre autres, à la conversation de deux jeunes paysans qui longuement discutèrent

de la meilleure façon de bouchonner un cheval. C'était le même souci de perfection, d'esthétique ou simplement de commodité que celui que montre le grand lycéen quand il discute art ou politique.

La présence d'un ami est donc nécessitée en quelque sorte par un besoin intellectuel et sentimental. Lorsqu'il est loin, les discussions, les confidences ont lieu par lettre. Les correspondances juvéniles publiées sont assez nombreuses, mais peu ont été retouchées et peu sont complètes. Nous nous sommes beaucoup servie, dans ce travail, de correspondances échangées entre Jacques Rivière et Alain Fournier, puis celles de Jacques Rivière avec Paul Claudel.

Les journaux intimes.

Souvent l'ami ne suffit pas aux besoins d'expansion de l'adolescent. Souvent aussi, par pudeur, il n'ose l'ennuyer trop souvent de ses inquiétudes, de ses doutes et de ses espoirs. Il a tantôt peur d'être méprisé, tantôt tant d'orgueil et de si grands projets qu'il préfère les confier, s'il le faut, à un cahier.

Les inquiétudes et les espoirs ne sont pas les seuls sentiments qui poussent certains adolescents à écrire, mais aussi le besoin d'une *mise au point d'eux-mêmes*. Ils constatent leurs émotions souvent si grandes et si troubles, sentent leur plasticité mentale, leur évolution journalière, ils cherchent leur forme définitive : ils ont besoin de se comparer, de se juger — et cela, ils le peuvent seulement en se relisant. Cette lecture leur permet de critiquer leurs pensées si changeantes et souvent d'adopter une ligne de conduite, parfois une maxime qui limitera les errements dans leur pensée.

Le journal intime est écrit plus fréquemment par des

enfants solitaires ou des enfants élevés dans des milieux peu croyants. L'adolescent ayant des frères et sœurs d'âges voisins pourra plus facilement se confier et aura aussi moins d'occasions de réfléchir sur lui-même.

L'adolescent qui est élevé selon les principes religieux bien définis a un guide, un idéal proposé et a moins tendance à se chercher; la confession dans une certaine mesure rend inutile pour beaucoup la rédaction d'un journal.

La proportion d'adolescents écrivant un journal est pourtant assez importante. D'après les statistiques de Latka, publiées par Charlotte BÜHLER, portant sur des collèves entiers, 26 % de filles et 20 % de garçons en écrivaient. Ces nombres ne concernent que les journaux ayant été rédigés pendant au moins six mois.

La rédaction de ces journaux s'observe dès l'âge de six ans et est extrêmement rare après vingt et un ans.

Début. — L'âge auquel est commencé le plus grand nombre de journaux est 14 ans pour les filles, 15 ans pour les garçons.

16 % de tous les journaux écrits entre 6 ans et 21 ans sont commencés entre 14 et 15 ans.

Fin. — L'âge auquel s'observe le plus grand nombre d'abandons de journaux intimes est 18 ans pour les filles, 19 ans pour les garçons.

Durée. — Les journaux ayant été rédigés pendant plus de trois ans ne constituent que les 12 % du total.

On compte 28 % de journaux ayant duré de 6 mois à 1 an

13 %	—	—	—	18 mois
------	---	---	---	---------

16 %	—	—	—	3 ans
------	---	---	---	-------

La période pendant laquelle on compte le plus de journaux intimes est celle comprise entre 16 et 18 ans.

C'est la période la plus importante pour la précision de

la personnalité. Dans cette période où commence l'expérience personnelle, le sujet confronte ses connaissances livresques ou inculquées, avec la réalité. Il en résulte beaucoup de sentiments troubles, fugitifs, parfois pénibles et qui sont apaisés par la réflexion et la transcription.

Ces sentiments sont parfois très malaisés à formuler. Il s'agit d'une telle complexité de désirs, de peurs, de regrets, d'espoir que la seule impression nette est celle de l'angoisse et de l'insatisfaction. Plus l'adolescent est sensible, intelligent, plus ses sentiments peuvent être compliqués et difficiles à définir. GIDE fait écrire à André WALTER :

« ...Ce qui m'empêche d'écrire, fût-ce des notes très hâtives, c'est la complexité inextricable des émotions plus encore que leur multiplicité; car si j'avais *des choses fixes à dire*, je saurais bien les formuler, mais les moindres perceptions du dehors ébranlent en moi des systèmes compliqués à l'infini de vibrations qui se répondent au physique comme dans l'âme — qui réveillent des conceptions dormantes, latentes, et dont l'écho longtemps résonne au travers des émotions nouvelles. »

La complexité des sentiments et leur clarification entraînent parfois à l'amour de soi-même et poussent l'adolescent à trop s'étudier et même à agir uniquement pour pouvoir se narrer.

Ce souci de préciser ses pensées, de contrôler ses émotions se rapproche beaucoup du *narcissisme* de certains déments précoces et de l'*égocentrisme de tous les déments précoces en général*.

On peut donc reprocher, à juste titre, que dans ce chapitre de généralités consacrées à la psychologie de l'adolescent et intitulé exaltation intellectuelle, nous n'ayons pas parlé des amours de l'adolescent.

Mais si nous n'avons pas à parler de l'attrait brutal que

L'amour exerce sur certains, nous avons préféré étudier le sentiment amoureux de l'adolescent au chapitre consacré à la rêverie; car, le plus souvent, *c'est à la rêverie que se bornent les manifestations érotiques de l'adolescent.*

Rare est l'adolescent qui ne s'est pas livré au moins pendant un temps, entre 15 et 20 ans, au petit jeu qui consiste à imaginer des conversations, des promenades ou des étreintes. Certains le font chaque soir et même au cours de la journée dans les moments d'inaction. Mais comme ces rêveries sont plus fréquentes chez les imaginatifs, nous traiterons de ses modalités au chapitre consacré à l'Imaginatif.

Recherche de la solitude.

Certains adolescents ont un goût assez marqué pour la solitude qui leur permet de mieux s'étudier, de mieux connaître et ils la recherchent dès qu'ils sont en âge de méditer. Mais pour la plupart, « à l'âge de la bande » qui se situe de 15 à 17 ans, succède une période où l'adolescent préfère, aux plaisirs collectifs, les méditations solitaires. Ceci a même amené DEBESSE à distinguer deux périodes dans l'adolescence : une première période d'affirmation de 14 à 17 ans, et une seconde caractérisée par la fréquence du recueillement et le sentiment de solitude intérieure, période qui se situe aux environs de 16, 17 ans.

Sans adopter cette distinction en période, il nous a paru intéressant de rapprocher ce goût de la solitude et du recueillement du tempérament schizoïde.

La recherche de la solitude chez l'enfant est considérée comme la marque d'un tempérament schizoïde et comme un signe déjà pathologique. Il n'en est pas de même à l'âge

où l'être est capable de méditer. Mais le goût de la solitude est loin d'être général. LANCASTER signale que sur 471 réponses à un questionnaire sur ce sujet, 307 étaient affirmatives et 190 négatives. (*Psych. and pedag. of adolescence*, p. 38). DEBESSE trouve des résultats analogues : sur une promotion de 30 élèves-maîtresses âgées de 17 à 18 ans, 13 préfèrent les plaisirs de la solitude (écouter le vent dans les arbres, jouir de son existence, etc.). Elles n'aiment pas la solitude et goûtent les agréments de la vie collective; mais 6 n'ont pas voulu répondre et, parmi elles, 4 au moins sont parmi les plus réservées et jugent ces questions indiscrettes (p. 142).

La solitude est recherchée car elle permet à l'adolescent de s'affirmer davantage. Chez les adolescents normaux, l'âge de la bande, qui dure jusque vers 16 ans, permet de goûter les plaisirs de la nature en compagnie de quelques amis de choix. Mais, plus tard, le désir de solitude se développe et surtout devient plus fréquent chez un même sujet. A ce moment, l'adolescent est sollicité par des problèmes qui prennent fréquemment un aspect philosophique ou moral; il a pris conscience des ressources de sa pensée et c'est en lui-même qu'il veut en trouver la solution; il n'hésite plus à s'isoler, ayant moins besoin de la présence d'un ami pour se stimuler. A ce moment alors le goût de la solitude, chez ces adolescents, n'a plus besoin de la nature pour se satisfaire, ils cherchent à méditer et à se recueillir; leur âme est devenue un domaine qu'ils parcourent avec orgueil et dont ils cueillent les fruits.

L'adolescent prend plaisir à sa propre pensée; une adolescente citée par DEBESSE parle de « sa solitude rayonnante », une autre de notre connaissance « d'un chant intérieur »; l'une comme l'autre jouissent, semble-t-il, d'un domaine intérieur harmonieux; leur joie vient de ce qu'elles *se sentent elles-mêmes*, qu'elles sentent leur réalité inté-

rieure; fortes de ce sentiment, elles peuvent mieux affronter les difficultés quotidiennes.

Mais si le doute, un sentiment d'incomplétude, d'insatisfaction vient remplacer ce chant intérieur, alors la solitude devient pénible et peut faciliter le doute et l'anxiété.

La solitude est aussi recherchée parce que la réalité est pénible, l'entourage hostile ou simplement incompréhensif. Seuls, ils ne sont pas heurtés, ils agissent à leur guise et peuvent se créer un monde bienveillant; c'est le monde créé par la rêverie intérieure et toujours destinée à masquer une réalité pénible.

Quel que soit le motif qui pousse l'adolescent à rechercher la solitude (le recueillement, la méditation ou la rêverie), elle lui permet *de se persuader qu'il est différent des autres et de prendre conscience de lui-même. Plus il s'affirme, plus sa personnalité se précise*, mieux il peut juger ses semblables, plus il sent grandir le fossé qui le sépare des autres êtres. Si l'action ne vient bientôt l'obliger à se colleter avec ses semblables, il restera dans sa tour d'ivoire et croira définitivement qu'il est un être différent des autres. Le tempérament schizoïde n'est que la persistance, au-delà de l'adolescence, de cette tendance misanthrope.

A la fin de l'adolescence, cette recherche de la solitude est plus fréquente, car c'est le moment du *choix des valeurs définitives, nécessaires pour l'achèvement de l'unité personnelle*. Ce choix se fait souvent insensiblement et les tendances définitives s'extériorisent d'elles-mêmes? Il n'en est pas toujours ainsi et la fin de l'adolescence est marquée par une véritable crise morale dont nous donnons deux exemples dans le chapitre suivant.

Au point de vue intellectuel, l'adolescent se fait remarquer par une curiosité très vive et qui s'exerce dans les domaines les plus inattendus. Elle s'accompagne d'une très grande souplesse d'esprit que nous avons appelée plasticité et qui permet à l'adolescent d'adopter les idées les plus divergentes. Avec la puberté lui est venu le sens de l'abstrait et il se plaît à manier les idées générales.

Au point de vue moral, l'adolescence est la période de la découverte des valeurs spirituelles. Les préoccupations morales deviennent plus impérieuses et l'adolescent se forme volontiers un idéal; cet idéal peut être donné soit par la religion ou une école philosophique, mais peut aussi être représenté par une célébrité historique ou contemporaine. Les préoccupations morales révèlent toutes l'intransigeance et le besoin d'absolu de l'adolescent.

L'affectivité est caractérisée par l'attitude d'opposition de l'adolescent : la réaction d'opposition envers sa famille et la société; par contre, jamais l'amitié n'est plus complète et plus vive à aucun autre âge, car c'est l'ami qui permet ou qui écoute les remarques sur le moi intérieur que l'adolescent vient de découvrir; parfois l'ami ne lui suffit plus et il écrit un journal intime.

Il recherche volontiers la solitude qui lui permet de mieux se connaître, de mieux satisfaire sa tendance à l'introspection.

La psychologie de l'adolescent est caractérisée par le besoin de s'affirmer et s'explique par l'élaboration de l'unité intérieure.

ACCES A LA MATURITE ET INQUIETUDE DE L'ADOLESCENT

C'est à la fin de l'adolescence, aux approches de la vingtaine, que souvent se déclare la démence précoce; c'est également à ces âges que l'on observe les premiers délires; de 15 à 18 ans, la démence précoce se manifeste surtout par des troubles de comportement et de l'humeur.

Aussi n'est-il pas inutile pour notre travail de donner des observations psychologiques d'adolescents approchant la vingtième année. Nous avons relevé dans la correspondance de Jacques RIVIÈRE et dans les livres d'E. PSICHARI et ceux qui lui sont consacrés, les notes permettant une description de leur état d'âme. Ces deux exemples nous ont paru particulièrement bons, car ils nous aident à montrer la transition insensible du normal au pathologique. En effet, l'inquiétude de Jacques RIVIÈRE pourrait être considérée comme une manifestation psychasthénique; Ernest PSICHARI s'écarte à bien des égards de la norme quand ce ne serait que par ses réactions violentes et une tentative de suicide.

Ces deux exemples joints à des observations littéraires et personnelles nous ont incité à consacrer un chapitre à l'inquiétude de l'adolescent.

Cette inquiétude peut dominer toute la vie psychique comme dans le cas de J. RIVIÈRE, d'E. PSICHARI, et donner lieu à une véritable crise morale.

Nous entendons, par crise morale, l'incertitude et le désabusement dont souffrent beaucoup de jeunes gens à la fin de l'adolescence.

Certains ont seulement des accès de tristesse, ils appellent cela : cafard; ils le chassent en lisant un roman policier, en allant au cinéma, par l'exercice physique ou encore par une boisson forte. Ils envisagent plus ou moins sérieusement le suicide. Ces accès de tristesse, de découragement, surgissent comme les enthousiasmes et comme eux ne durent pas. Mais si les enthousiasmes sont surtout très fréquents entre 17 et 19 ans, les accès de dépression sont plus nombreux à l'âge qui nous occupe : 19 à 21 ans. Les uns et les autres ne sont pas les manifestations d'une constitution cyclo-thymique. On les observe chez des sujets qui ont été des enfants normaux et qui seront des adultes pondérés. L'adolescence permet moins que tout âge un caractère égal. La fluctuation des humeurs est plus accusée. L'équilibre ne se crée que par deux forces contraires et égales. La recherche de l'équilibre individuel ou la personnalité exige ces essais contraires. La stabilité n'est qu'à ce prix.

Le romantisme a permis à ces inquiétudes de s'extérioriser sans pudeur et les exemples ne manquent point dans la littérature : *René*, *Werther*, *Adolphe*... Il ne s'agit pas là seulement d'une époque, notre siècle en donne des exemples. DUHAMEL analyse et explique cette tristesse dans : *Possession du monde* :

La volonté du bonheur atteint sa perfection dans l'homme mûr. Elle traverse, avec l'adolescence, une crise redoutable. NIETZSCHE dit : « Il y a moins de tristesse dans l'homme mûr que dans les jeunes gens. » C'est vrai.

Les tout jeunes gens cultivent la tristesse comme une noblesse. Ils ne se pardonnent pas volontiers de n'être pas toujours tristes. Ils ont découvert l'île mystérieuse de la mélancolie et n'en veulent plus s'échapper. Ils aiment tout de cette noire magicienne, et ses attitudes, et ses larmes, et sa nostalgique et romantique beauté. Ils ont un fier dédain des jouissances grossières et se réfugient dans la tristesse parce qu'ils ne connaissent pas encore la splendeur et la majesté de la joie. (Page 38, 1^{re} édition.)

André WALTER (GIDE), est un adolescent tourmenté et bien peu attiré par les joies faciles et terrestres.

Certaines natures qui ne se contentent pas des facilités et toujours éprises de logique ont une crise plus longue, plus aiguë, plus douloureuse. Jacques RIVIÈRE et PSICHARI ont enduré un véritable tourment. L'un et l'autre, souffrant, se sont tournés vers l'Eglise, mais ce n'est que plus tard : RIVIÈRE, en captivité, et PSICHARI au Congo, qu'ils se sont convertis.

Age auquel survient cette crise. — Elle survient autour de la vingtième année. Parfois la précède : 19 ans; parfois est plus aiguë à 21 ans. C'est cette crise morale qui a poussé Jacques RIVIÈRE à écrire à Paul CLAUDEL, il avait alors 20 ans. C'est encore à 20 ans, après une tentative de suicide, que PSICHARI choisit la carrière des armes. Chez les sujets normaux, cette inquiétude disparaît à 22 ans. A cet âge, les questions si douloureuses que l'adolescent se posait ont perdu leur intérêt.

Comment survient cette crise morale et comment se termine-t-elle? — C'est ce que nous allons essayer de montrer en prenant comme exemple Jacques RIVIÈRE et PSICHARI. L'un et l'autre ont laissé des documents sincères qui permettent de suivre leur évolution.

Nous avons eu déjà l'occasion de citer Jacques RIVIÈRE dans le chapitre consacré à l'exaltation imaginative du néo-pubère. Nous avons montré comment il prenait plaisir au simple jeu de sa pensée, comment il pouvait écrire à 19 ans : « La vraie réalité pour moi est le général » ; il cherchait toujours à classer, à mettre en ordre, par conséquent à abstraire, afin de se donner les vues d'ensembles qui lui sont les plus délicieuses » (p. 221). Mais cette joie est déjà

un peu usée, et quelques lignes plus loin il nous confie que depuis longtemps, depuis sa rhétorique, il goûte ce plaisir; mais il a acquis depuis un peu plus d'expérience et écrit encore : « Mais en même temps que ce goût du général et cette aptitude à le sentir comme une réalité concrète, j'ai la conscience très nette de son inanité... Car je sens avec une vivacité extrême combien toute pensée dont je me délecte a de contradictoires, combien d'assertion opposées sont possibles. Je n'insiste pas là-dessus puisque je crois t'avoir déjà fait comprendre ma clairvoyance qui est en somme le sentiment de la totalité des possibles à un moment donné. » (P. 225.) Ayant plus d'expérience, il commence à sentir les difficultés qui empêchent d'ajuster la théorie à la pratique, il ne cherche plus une vue d'ensemble, car il sent « l'insuffisance des formules », il n'y en a qu'une qu'il cherche, celle qui exprimera « sa conscience secrète de l'incertitude universelle ».

Il souffre de l'incertitude universelle, mais surtout de sa propre incertitude, il s'analyse, se scrute, se cherche enfin.

Il écrit : « L'analyse perpétuelle dont je me dévore l'âme atteint le plus souvent à la débilité. » (P. 228.) Il épie la naissance de ses propres émotions et réfléchit longuement sur celles-ci : « Mon cœur ne sert en somme qu'à me fabriquer des notions. Ma seule vraie joie est d'avoir un catalogue bien fait. » (P. 227) « Pour qu'un désir m'émeuve fortement, il faut qu'il vienne de mon inconscient, que je puisse l'expliquer et qu'il soit plus fort que moi. Alors je m'incline avec délices devant toute sa puissance... Je me comprends trop pour ne pas toujours m'affaiblir... Toutes mes tentations ont été, vont et iront à *réaliser enfin cette unité de tout mon moi autour d'un fort désir*. Naturellement, je ne sais de quelle espèce il sera : Amour, ou... (je te dis tout) gloire?... Ce que je sais, c'est que la musique,

cette grande remueuse de l'inconscient, me sert pour l'instant à m'émouvoir par des ébauches de grandes désirs. » (P. 229.)

A 20 ans, il n'a pas encore trouvé son unité *psychique* et il s'observe toujours : « Je me suis habitué à regarder ma vie au lieu de la vivre, à jouer du hasard, de mes émotions, sans vouloir les commander, à séparer mes actes de ma pensée, et à les abandonner comme choses viles. » (Correspondance avec Paul CLAUDEL (p. 35.) Il avoue ne pas savoir goûter les plaisirs qui s'offrent. Ceci confirme le jugement de DUHAMEL que nous avons cité plus haut. Voici le portrait qu'il trace pour P. CLAUDEL dans sa première lettre, en 1907 :

Me voici : vingt ans, comme tout le monde, sans bonheur ni malheur spécial, mais une inquiétude, une inquiétude terrible, qui veille en moi dès ma vie et me soulève sans cesse, et sans cesse m'empêche de me satisfaire; une inquiétude infatigable. J'ai cherché dans les livres, certains m'ont ravi, je les ai aimés comme des frères plus âgés et qui savaient mieux, je les ai crus. Mais aussitôt chaque fois mon inquiétude m'avertissait de ne pas m'arrêter, de ne me pas satisfaire, de déchirer mon amour, et de souffrir et de chercher et de haïr encore. J'ai cru, comme tout jeune homme, que je pourrais me complaire au moins dans mon incertitude, de me suspendre en un exquis désenchantement. Délicieusement, avec BARRÈS, je me suis amusé, mais ce que j'aimais le plus en BARRÈS, c'était encore son culte du désir, qui, au fond, n'est autre chose que l'inquiétude. J'ai désiré, j'ai rêvé, j'ai désiré de grand désir; un soir, l'esprit las de tant se divertir, j'ai senti à nouveau le sursaut de mon anxiété; le cri intérieur, l'appel, la révolte, ma passion. Alors André GIDE m'a enseigné : je suis parti, je suis parti à la recherche des choses et du bonheur qu'elles ne renferment pas; devant moi, les mains tendues de désir, j'ai cherché des satisfactions, des possessions; ma déception perpétuelle ne m'a pas découragé : « A travers uniformément toutes choses, j'ai éperdûment adoré. » (P. 7, *Correspondance de P. Claudel et de J. Rivière.*)

Le catholicisme qui donne une explication du monde et

un but à la vie de l'homme, l'attire. Il souffre de l'absence de guide, de formule, de règles de vie. Il admire la sérénité de Paul CLAUDEL, et c'est pourquoi il lui écrit. La lecture des premières lettres est bouleversante. Il souffre. Toutes les questions sont posées à la fois. Il s'analyse et s'offre à Paul CLAUDEL comme un malade s'offre au médecin, il est prêt à tout avouer tant il souffre. Tout serait à citer. Puis, au fur et à mesure que les mois passent, le ton devient moins véhément. En avril 1908, il se fiance avec la sœur d'Alain FOURNIER. RIVIÈRE transformerait alors volontiers cette correspondance en joute philosophique si CLAUDEL ne s'y refusait. Peu à peu, RIVIÈRE est apaisé, il ne souffre plus. Pendant l'été 1909, la teneur et le ton des lettres se modifient encore, il a 22 ans; et P. CLAUDEL, malgré l'amitié qu'il a pour RIVIÈRE, espace les lettres qui ne se justifient plus. RIVIÈRE, bien que plus près de Dieu maintenant, ne le cherche pas; il a d'autres préoccupations : il va se marier.

La période d'incertitude, d'insatisfaction est passée; l'est-elle parce que la religion le soutient? Non pas, il est, certes, plus religieux qu'auparavant, mais pas assez pour pratiquer. Cette inquiétude était bien celle de la fin de l'adolescence, elle a disparu *avec l'amour et une vie plus active*. Isolé et malheureux, en captivité, il se tournera de nouveau vers Dieu, mais la guerre terminée, il ne pratique pas plus qu'auparavant et remet toujours à plus tard les livres religieux qu'il voulait écrire. Il se laisse solliciter de tous côtés et préfère être chef d'une école littéraire qui n'a rien de religieux : la connaissance de l'esprit l'occupe tout entier.

E. PSICHARI eut aussi une crise morale à la fin de son adolescence, à 20 ans. Les livres qui lui sont consacrés, son œuvre, en témoignent.

Henriette PSICHARI écrit, en parlant de la vingtième année

de son frère : « C'est l'époque de sa vie où le grand jeune homme est le plus malheureux, le plus inquiet. Il a déjà senti les atteintes des catastrophes sentimentales, les lois morales qui ont régi son enfance ne le soutiennent plus, il va tomber peut-être... » (P. 80, *Ernest Psichari mon frère.*)

Lui-même écrit, dans : *Le voyage du Centurion*, qui est une autobiographie : « Les premiers troubles de la jeunesse le trouvèrent démuni, sans défense contre le mal, sans protection contre les sophismes et les friperies du monde. » (P. 5.)

É. PSICHARI fut un enfant éveillé, qui montra de bonne heure des dons remarquables. Il était curieux et passait des journées entières dans la bibliothèque de son grand-père. Il prit de bonne heure une part active dans les conversations familiales, au cours desquelles maints sujets littéraires, philosophiques, politiques et moraux étaient effleurés. Il acquit ainsi une solide culture humaniste. A 15 ans, il était plein d'ardeur pour un socialisme vague et généreux. Son amour du paradoxe le poussait à soutenir des thèses fantastiques, dépassant de beaucoup les opinions les plus à gauche qu'il pouvait entendre exprimer autour de lui. Il fut un ardent défenseur de Dreyfus et milita pour lui. Bachelier, il prépara une licence de philosophie. A 19 ans, sa famille l'incitait à poursuivre ses études et à écrire une thèse; il envisagea un travail sur le quiétisme, mais trop malheureux pour pouvoir poursuivre et mener à bien un travail : il abandonna. Pendant près de deux ans, il va essayer de retrouver un équilibre, et ce n'est qu'en agissant, comme soldat, qu'il sera heureux et qu'il trouvera la libre expression de son être intime.

A 19 ans, il s'éprit d'une jeune fille intelligente et cultivée, de sept ans plus âgée; celle-ci ne l'envisageait pas comme mari possible mais prenait grand plaisir à sa con-

versation. Elle se maria, mais E. PSICHARI ne pouvait renoncer à elle. Elle fut, semble-t-il, le seul amour de sa vie. Quand, plus tard, elle fut libre et consentante, il hésita à l'épouser et préféra un amour platonique.

H. PSICHARI emploie, en parlant de son frère âgé de 19 ans, le terme : « Vertige de malheur. » Il faut entendre par là cette attirance du malheur, cette complaisance dans la mélancolie dont DUHAMEL a parlé. Cet idéaliste, cette âme si éprise de beauté et de pureté, se complaît un moment dans ce qu'il a appelé plus tard « tous les vices ». J'ignore ce qu'il faut entendre par là, mais il est certain qu'il a vécu à ce moment-là dans un chaos moral et non pas selon la belle ordonnance spirituelle qui convenait à sa nature.

A 20 ans, il fit une tentative de suicide en absorbant un poison et en se tirant un coup de revolver; il put être sauvé et regretta rapidement son geste. Il essaya alors un autre genre d'évasion : il partit de chez lui avec une petite somme et alla habiter un quartier populeux, il cherchait un travail manuel; n'en trouvant pas à Paris et dégoûté par la sordidité et la promiscuité des lieux, il devint apprenti menuisier dans un village. Cela n'était pas une solution et ne pouvait convenir à sa nature, il était encore insatisfait, inquiet.

Sa mère obtint de lui qu'il fit un séjour à la campagne, seul et sans lettre. C'est là qu'il fit une mise au point de lui-même et qu'il retrouva son calme. En octobre 1903, il entra à la caserne de Beauvais et commençait son service militaire.

Dans : *L'appel des armes*, Vincent, qui est le portrait de E. PSICHARI à 20 ans, dit aimer l'armée à cause de la règle, trouver là le moyen d'assouvir son désir de dévouement et d'héroïsme. Le métier militaire permet à Vincent l'épa-

nuissement de son être tout entier, car c'est une « vie où le rêve et l'action se mêlent ».

C'est bien l'armée, le métier, et non le sentiment religieux qui permit à PSICHARI de trouver son équilibre, la libre expression de sa personnalité. Car, bien qu'ami de PÉGRY depuis l'âge de 15 ans, il n'était pas croyant. Il ignorait Dieu et le catholicisme ou ne le comprenait pas. Ce ne fut qu'au Sahara, puis au Congo, qu'il sentit l'existence de Dieu. Et ce n'est qu'en février 1913, alors qu'il avait 30 ans, qu'il fit sa première communion.

PSICHARI précise lui-même le motif de la crise morale de sa vingtième année : ce ne fut pas un amour malheureux, mais « la fatalité des principes de son adolescence ». La seule règle de son éducation fut l'effort; par ailleurs, l'intelligence sous toutes les formes était seule admirée dans sa famille, et la connaissance était pour celle-ci une fin suffisante. Mais pour une nature aussi idéaliste que celle de PSICHARI, c'était insuffisant. L'étude des systèmes philosophiques ne sert à rien, et il voulait que chacun de ses actes et que chacune de ses pensées fussent ordonnés et dirigés vers un but. L'armée, puis la grandeur de la France lui permettaient de justifier son existence. Celui qui lit les livres de PSICHARI et ensuite ceux que des témoins ont écrits sur lui, est très surpris d'apprendre que cet homme si courageux ait fait une tentative de suicide. Celle-ci est-elle vraiment pathologique et a-t-elle été faite au cours d'un accès dépressif? Rien ne nous permet de l'affirmer.

Nous n'avons trouvé nul souvenir d'idées délirantes, de culpabilité, d'indignité; le lendemain même de son suicide, PSICHARI le regrettait et employait en parlant de celui-ci le terme « tragi-comédie »; enfin jamais personne n'a remarqué chez PSICHARI des phénomènes pouvant indiquer une constitution cyclothymique. La dépression de sa ving-

tième année a consisté surtout en une indécision douloureuse. Ses parents et amis ont tous été d'accord pour reconnaître que dans les premiers mois de métier militaire il redevint calme et joyeux, et E. PSICHARI affirme lui-même qu'il a trouvé la libre expression de sa personnalité à la faveur de la carrière des armes.

Il semble donc bien que E. PSICHARI eût, à la fin de son adolescence, une crise morale particulièrement accusée, et que celle-ci prit fin avec le choix d'une carrière.

Nous avons choisi ces deux exemples car l'amour et le choix judicieux d'un métier sont les dénouements les plus fréquents de la crise de l'adolescence.

La grande cause de cette crise morale est la revision des valeurs. — Au contact de la réalité, le grand adolescent est obligé de modifier sa conception du monde et ses propres projets. Les discussions lui semblent vaines, il a besoin de certitude et de règle. A 21 ans, l'adolescent a presque sa taille définitive; pour la personnalité il en est de même. Son champ d'expérience est choisi ou va l'être, sa ligne de conduite va être précisée, mais ceci nécessite des choix successifs et définitifs et cela s'accompagne souvent de doute et d'anxiété.

Pour accéder à la maturité une revision des valeurs morales est nécessaire. — A la fin de l'adolescence, l'expérience est déjà suffisamment grande pour mesurer l'écart qui existe entre la théorie et la pratique, les intentions et la réalisation, le rêve et la réalité. Ces constatations ne sont pas sans amertumes ou même sans désespoir. Tous souffrent au moins un temps de leurs désillusions.

Cette crise morale précède immédiatement le moment des adhésions définitives. — C'est le moment où la cristallisation de la personnalité est imminente? Dans une eau

trouble et trop chargée vont apparaître les cristaux brillants et nets.

Le cas de E. PSICHARI est parfaitement net, c'est après le choix de son métier qu'il a retrouvé la quiétude morale. J. RIVIÈRE n'a plus eu besoin du secours de CLAUDEL dès qu'il se fût accordé avec Isabelle FOURNIER.

On peut se demander si cette mélancolie du grand adolescent n'est pas ce que certains psychologues ont appelée maladie de la volonté.

Le grand adolescent ne sait pas toujours vouloir. — Il ne sait pas toujours trouver de suite ce qui le satisfait longtemps et toujours; sa personnalité est encore incomplète et il ne fait qu'entrevoir ce qui lui conviendrait.

Lorsque l'adolescent sait ce qu'il veut, c'est-à-dire lorsqu'il a une vocation ou simplement une nécessité impérieuse, la crise morale est peu marquée. — Ces accès de tristesse ne sont-ils pas plus fréquents et plus marqués chez les jeunes gens ayant reçu une éducation générale? Cette petite maladie de la volonté résulte peut-être de la magnifique éducation qu'ils ont reçue, de leur intelligence si hâtive à généraliser et si en désaccord avec la faible volonté, lente à se développer. L'éducation lycéenne et celle des facultés permettent des perspectives variées, mais ne développe pas la volonté.

Nous croyons plutôt que *cette crise morale est liée à la personnalité*. Ceux qui n'ont rien d'original en eux se contentent facilement de ce que leur entourage ou le hasard offrent à leur portée. Comme ils n'ont jamais beaucoup imaginé et réfléchi sur le monde, ils n'ont pas beaucoup de conception à reviser et à ajuster à la réalité. Ils sont prêts à accepter le tout-venant des joies et des souffrances et ne cherchent pas anxieusement leur voie.

Mais lorsqu'il s'agit de personnalités aussi fortes, d'êtres

aussi sensibles, imaginatifs et cultivés que PSICHARI et J. RIVIÈRE, la crise morale de l'adolescence est douloureusement marquée.

TROUBLES DE LA PERSONNALITE AU DEBUT DE LA DEMENCE PRECOCE

OBSERVATION

Colette est une belle fille de vingt ans, soignée depuis un an dans une maison de santé pour démence précoce. Sa famille a dû se séparer d'elle car elle était anxieuse et ne s'adaptait plus à la vie sociale.

Son enfance fut normale, elle vivait à la campagne avec ses frères et sœurs, et comme eux fut toujours bien portante. On ne relève aucun antécédent familial. L'examen physique ne révèle aucun signe pathologique.

A 18 ans, elle vint habiter avec sa sœur un foyer d'étudiants à Paris, elle suivait divers cours pour compléter son instruction et non pour obtenir des diplômes; elle paraissait, à cette époque, normale, était volontiers gaie, enjouée, et avait beaucoup d'amies. Mais, quelques mois après son arrivée à Paris, elle devint peu à peu plus soucieuse, plus taciturne et plus lointaine et un peu apathique. Ses parents la firent soigner pour anémie par un homéopathe. Elle nous a confié depuis que, dès cette période, elle ne se sentait pas semblable à son entourage et elle était surprise des idées qui lui venaient. Par propre méfiance et par goût aussi elle se repliait sur elle-même.

Alors qu'elle allait avoir 19 ans, un jour, en traversant le pont des Arts, elle eut subitement envie de jeter sa sœur à l'eau, mais n'en fit rien; aucune irritation ou colère n'excusait cette impulsion; il n'y avait là rien d'un jeu et elle avait senti au contraire la possibilité de la réalisation. Elle fut scandalisée, elle n'arrivait pas à concevoir comment elle avait pu avoir pareil désir. Elle qui avait et a encore tant d'affection pour sa jeune sœur. Cet incident l'incita à se surveiller, à s'épier, mais plus elle s'observait, plus elle doutait d'elle-même. Elle devint, dès lors, de plus en plus inactive et solitaire.

A 19 ans, elle entra dans une maison de santé car les parents craignaient avec raisons le suicide. On porta dès lors le diagnostic de démence précoce et on constata un certain affaiblissement intellectuel, portant surtout sur l'attention. Les tests de comparaison, de généralisation, d'abstraction la fatiguaient, elle arrivait pourtant à y répondre correctement. Son affection pour les siens était toujours aussi vive. Il semble qu'il n'y avait, à cette époque, aucune idée délirante et aucune hallucination, mais simplement des troubles de la personnalité. Elle souffrait : rien ne lui semblait sûr, elle ne pouvait obtenir le repos, tout lui était sujet à inquiétude, mais elle n'avait aucune idée de persécution. Elle ne pouvait plus rien décider, elle avait peur d'elle-même, elle avait peur des conséquences des actes qu'elle pourrait accomplir. Sans raison, sans avoir jamais eu aucune preuve, elle craignait en agissant de nuire à sa famille. Peu à peu elle faisait connaissance avec le monde si douloureusement arbitraire des schizophrènes. Malgré son anxiété, jamais elle ne fit aucune tentative de suicide.

Un traitement insulinique fut commencée; elle subit une vingtaine de chocs insuliniques avec coma; au cours des

comas, elle eut de nombreuses myoclonies qui rendirent difficile le traitement par le cardiazol intraveineux; on parvint pourtant à obtenir au cours des comas six crises épileptiques. Le traitement la laissa plus calme et les paroxysmes anxieux disparurent, mais l'inquiétude sur elle-même persista.

Une seconde série de comas fut commencée et c'est un an après son entrée en maison de santé alors qu'elle venait d'avoir vingt ans que nous eûmes l'occasion de l'observer.

Lorsqu'on entre dans sa chambre, on la trouve couchée, joliment coiffée par ses soins, la tête enfouie dans son oreiller et un regard vague. Des fleurs, plusieurs livres neufs, un joli ouvrage de tricot sont à côté d'elle. Elle nous accueille aimablement, mais elle a fait effort pour nous voir, pour nous entendre, certains jours elle a les yeux rouges. Elle répond correctement aux questions banales, mais éprouve de grandes difficultés à décrire ses souffrances. Elle se plaint de rester longtemps éveillée, mais elle avoue distinguer mal la veille du sommeil. « Tout se confond d'ailleurs, dit-elle, je *me* sèns mal... je ne sais plus comme je suis... tout est possible... je deviens perpétuellement autre... je ne sais plus qui je suis. » Cet état indécis est rarement agréable, mais bien plus souvent il détermine une anxiété si forte qu'elle, pourtant si réservée dans sa douleur, se plaint à haute voix, elle gémit même et me demande sur un ton déchirant si elle va bientôt *se retrouver* et guérir. Elle se saisit le bras, se précipite vers la glace pour retrouver son image et reste longtemps étonnée à se contempler. Elle dit « être perpétuellement jouée par son propre cerveau », elle ne peut fixer son attention. Des images successives l'importunent, les unes sont des souvenirs, les autres des déformations de ces mêmes souvenirs et elle voudrait retrouver

les souvenirs véritables, et elle ne le peut pas. Ces souvenirs se modifient souvent d'une façon désagréable et il lui arrive de pleurer alors qu'elle sait que tout cela est fictif.

A ce douloureux état indécis se mêlent maintenant des hallucinations cénesthésiques qui contribuent à la faire douter de sa morphologie. *Elle perd la notion de la disposition des parties de son corps.* Elle déclare : « Je suis comme un écheveau », et si on lui demande de préciser, elle croise et décroise ses bras, fait un mouvement de brassage et nous dit que ses bras, ses jambes et sa tête ont des positions respectives très diverses. Parfois, elle croit avoir la tête plantée à l'envers : les yeux directement tournés vers ce qui se trouve dans son dos, ou bien il lui semble avoir le crâne ouvert en gouttière. Tantôt, elle se sent devenir géante, tantôt minuscule. Elle se tâte et peut ainsi corriger ses impressions.

Elle a perdu la notion de son moi. Non seulement il lui semble que son corps se transforme, mais son être intime, lui aussi, peut se transformer. Elle emploie aussi le terme d'écheveau quand elle veut parler de ses pensées. Une fois, alors que je lui parlais, son regard devint vague et distrait; interrogée, elle me répondit qu'elle ne savait plus si c'était elle ou moi qui parlait, si c'était elle ou moi le médecin. Il suffit qu'elle pense à quelqu'un ou à quelque chose pour qu'elle *devienne* ce quelqu'un ou cette chose.

Un jour, en présence de son père, elle se prit à le regarder en femme et eut un orgasme, elle le dissimula de son mieux, mais en fut révoltée et anxieuse pendant plusieurs jours. Elle souffrait de la monstruosité de ses pensées et se sentait incapable de les diriger.

Ce n'est qu'avec effort qu'elle distingue la rêverie de la réalité, mais cette rêverie a tellement d'intensité, est si

présente, qu'elle doute. Toutes ses impressions sont fugaces, se succèdent et s'entremêlent. Elle sait qu'il s'agit là de phénomènes en contradiction avec la réalité, mais elle a beau se tâter, se raisonner, elle ne peut les empêcher de se produire. Elle lutte contre elle-même mais, souvent épuisée, elle sanglote et pense au suicide.

Sa *mémoire*, bien qu'assez fidèle, est déformée. Lorsqu'elle évoque les années précédentes, ses jeux avec ses frères et sœurs, ses souvenirs ne se présentent pas docilement à son esprit, l'ordre chronologique n'est pas respecté, ils sont formés d'éléments hétéroclites, elle ne peut reconstituer la scène. Elle rassemble en vain tous ses souvenirs épars et fuyants et constate qu'elle ne possède rien. La mémoire est diminuée comme ses autres facultés.

Son *imagination* est extrêmement vive, hypertrophiée. Elle vit ce qu'elle imagine, elle le subit aussi, elle imagine les situations les plus diverses, mais les scènes sont incoordonnées et disparates. Elle aimerait beaucoup mieux pouvoir se laisser distraire docilement par un livre. Mais elle ne peut pas lire, elle ne peut poursuivre, à chaque page, à chaque paragraphe, son imagination lui suggère bien d'autres images. Mais, par contre, elle est incapable de composer comme autrefois un modèle de chandail, elle n'a plus aucune activité créatrice, mais elle peut encore exécuter de jolis modèles.

Au fur et à mesure que les mois s'écoulaient, les scènes purement imaginatives étaient remplacées ou enrichies par les hallucinations qui devenaient plus nombreuses.

Elle faisait très bien la différence entre le fictif et le réel, et elle considère ses hallucinations cénesthésiques comme morbides et sans relations avec la réalité. *Elle a une conscience extrêmement nette de son état morbide.* Elle lutte, et critique sans cesse ses pensées, ses sensations.

Son anxiété est due à la conscience de son état morbide; elle constate, sans les nommer, les éléments de l'automatisme mental et ses premières hallucinations; elle doute de tout ce qu'elle pense et se méfie du moindre de ses actes. C'est grâce à cette conscience de l'état morbide que nous avons pu pénétrer la pensée de notre malade. Nous avons pu lui parler chaque jour pendant six mois et gagner son amitié. Peu à peu, les phénomènes morbides devenaient de plus en plus nombreux, mais entraînaient avec eux l'affaiblissement de la critique, notre malade distinguait moins bien le fictif et le réel.

Nous l'avons revue dernièrement, alors qu'elle approche de ses 22 ans, et entre dans sa quatrième année de maladie, elle subit plus docilement l'incohérence de ses associations d'idées, les éléments hallucinatoires deviennent plus importants et plus nombreux. Ce n'est guère qu'au réveil d'un coma insulinaire qu'elle éprouve maintenant une grande angoisse. Malgré le traitement toutes ses facultés intellectuelles se désagrègent lentement.

Nous avons essayé de montrer dans le chapitre consacré à la « crise morale » de l'adolescence que celle-ci précédait immédiatement le moment des adhésions définitives, l'accès de la maturité.

Chez notre malade, on constate une anxiété due à la dissociation de l'être intime. Non seulement Colette n'a pas sa personnalité, mais elle sent mal ce qu'elle est, « elle ne sait plus *comment* elle est », elle ne sait plus *qui* elle est, elle voudrait se retrouver, elle souffre du fait que « *tout* soit possible ». Ceci est bien proche de l'état d'âme de l'adolescent qui se cherche et qui se sent si influençable qu'il se reproche comme J. RIVIÈRE, de *devenir*, sans cesse, alors qu'il voudrait être lui-même. Colette ne se sent aucune cohésion intime, mais elle ne sait pas non plus quel aspect elle a et se regarde dans la glace, elle se tâte

et s'interroge afin de connaître son aspect physique. Avant d'avoir des hallucinations, elle cherchait déjà à se voir et à se sentir, car elle perdait la notion de la forme de son corps. Le sentiment de sa personnalité est si inconsistant, qu'en parlant à quelqu'un, elle *s'oublie*, au point de ne plus savoir qui a parlé.

Enfin, il est facile de comparer les images successives qui l'importunent aux rêveries de l'adolescent. Les siennes n'ont aucune cohésion mais l'imagination brode selon les moyens qui lui restent.

Troubles de la Personnalité au début de la Démence précoce.

D'une façon plus générale, on peut comparer les troubles de la personnalité chez les schizophrènes aux crises morales de la fin de l'adolescence.

La perte de l'élan vital, l'indifférence chez les schizophrènes est comparable au désabusement du grand adolescent. L'un et l'autre s'éloignent volontiers de leurs proches et n'aiment point à se confier. Tous deux pratiquent une introspection active.

Cette perte de l'élan vital peut être rapprochée, comme l'a fait BALVET dans sa thèse, des thèmes délirants schizophréniques.

Le sentiment du déjà vécu est bien proche du désabusement. A un degré plus marqué, il peut devenir un thème de fabuleuse vieillesse, le malade se sent figé dans un temps sans durée. Il lui semble être éternel.

La perte de l'élan vital peut conduire à l'idée de transformation d'une partie du corps en un objet inanimé, et l'on saisit ici le passage de la dissociation mentale au délire d'influence.

L'absence complète d'élan vital est justiciable des idées de négation et de mort.

La perte de substances corporelles est comparable à l'inquiétude sur sa propre personne du grand adolescent. Alors que le jeune adolescent est content de sa force, quelques années plus tard il est souvent plus timide et moins content de lui, il a besoin d'être rassuré sur lui-même. La fatuité que certains affichent implique un besoin de proclamer l'élégance de leurs formes, s'ils éprouvent ce besoin de le proclamer, c'est donc qu'elle est douteuse. Certains malades ont perdu la notion de leur existence corporelle, ils se disent des fantômes, des ombres, de purs esprits, ils se disent transparents et voient à travers leur corps.

Le thème de variation de dimensions du corps et de dislocation sont de même ordre. Plus intéressant encore sont à rapprocher les prémices de la personnalité définitive, les thèmes de confusion du corps et de l'ambiance.

Le corps semble diffuser dans l'ambiance et venir s'identifier avec quelques objets extérieurs. Ne pense-t-on pas, en présence de ces malades, à la plasticité de l'adolescent, à son influençabilité.

Notre malade Colette ne savait plus si elle était elle-même ou la personne avec qui elle parlait. Une malade de BALVET écrivait : « Quand je suis dans ma chambre, j'ai la notion de me confondre avec toute la maison, d'être la maison... ma pensée s'en va avec les gens qui passent... maintenant ce n'est plus moi, parce que quelqu'un vient de passer; je le suis, je marche avec lui. » Un malade de MINKOSKI, dans *le temps vécu* (p. 325), écrit : « Je rentre avec tous les individus qui passent et eux rentrent en moi. »

L'adolescent se cherche et voudrait se sentir sûr de lui-même en toute circonstance. Il voudrait sentir *son unité*

psychique; il choisit des règles de vie, des maximes pour l'aider à acquérir cette unité psychique qui n'est que le sentiment de sa propre personnalité.

N'est-ce pas cet instinct qui est troublé chez les malades ayant un dédoublement de la personnalité. « Ils se sentent plusieurs, ou au moins deux. » Chez tous les schizophrènes, quel que soit leur délire, on retrouve cette *dualité*, il sont tous soumis à deux influences, l'une favorable, et l'autre hostile. Ils sentent en eux le combat de ces deux influences.

On peut trouver des thèmes de séparation de l'esprit et du corps, ou des thèmes de fragmentation du corps, ou des thèmes « d'inconnu » en soi.

Les vols de la personnalité sont souvent invoqués par les schizophrènes pour expliquer leur désarroi intime.

Peu à peu, au cours de l'évolution, les sentiments de *dépersonnalisation* se transforment; au fur et à mesure que les troubles hallucinatoires se produisent, les malades expliquent tous leurs troubles par une influence étrangère.

LA PERSONNALITÉ

Qu'il nous soit permis, pour la commodité de notre exposé, de donner au préalable quelques éclaircissements sur les termes que nous aurons l'occasion d'employer.

On peut considérer la personnalité constituée par deux éléments principaux :

- l'un intérieur, reçu à la naissance ou *contenu psychique*;
- l'autre, extérieur conditionné par les influences ou *personnalité élaborée*.

CONTENU PSYCHIQUE

Pour reprendre la comparaison de BLONDEL, le contenu psychique peut être comparé à un liquide. Dans la composition de ce liquide entrent des substances très différentes; la densité, la couleur peuvent en être très variées; il est agité par des courants permanents et internes et par d'autres, dus à des influences extérieures.

De cette masse dépendent nos facultés. C'est de là qu'émergent, à la façon des plantes aquatiques, tous les dons, tous les talents, mais aussi tous les « outils » qui nous permettent d'accomplir les tâches que l'existence propose. JASPERS nomme ces « outils » : intelligence. Nous avons écarté ce terme qui implique plus « une adaptation

des facultés » que les facultés elles-mêmes; nous avons préféré le terme « contenu psychique » qui exprime bien l'idée d'un réservoir d'où partent de nombreuses conduites.

Selon la *richesse* du contenu psychique, les facultés de l'individu seront plus ou moins grandes et ceci, indépendamment de l'ambiance extérieure; les possibilités seront également plus ou moins nombreuses.

Le contenu psychique reste toujours ignoré et du sujet lui-même et de l'observateur le plus attentif. Ce sont les éléments psychiques eux-mêmes, pour lesquels nous n'avons pas d'« yeux appropriés » ou une vue assez dégagée de ce que nous croyons être. C'est encore ce que l'on nomme inconscient.

Ce sont ces données qui constituent la personnalité innée.

Personnalité élaborée ou acquise.

Ce qui émerge du contenu psychique est extrêmement flexible et est soumis à l'influence du milieu extérieur, en l'occurrence : l'entourage, l'éducation et, d'une façon plus large, le milieu et la nation.

Les facultés intellectuelles, les tendances, les goûts sont corrigés ou amplifiés par le milieu et l'éducation et constituent en définitive la *personnalité acquise* ou simplement *personnalité*.

L'étude de la personnalité acquise ou « conscient » pourra donner quelques éclaircissements sur la composition de la personnalité reçue ou inconscient; mais elle est en somme la seule étude possible.

Dans le terme de « *personnalité* », nous comprenons deux éléments, l'un qui implique une notion de qualité et de quantité, et l'autre une notion de direction.

JASPERS et KLAGES distinguent aussi deux ensembles :

- les qualités de la personnalité,
- les « signes formels » ou structure du caractère (notion de direction de la personnalité).

Les qualités de la personnalité.

La personnalité qualitative et quantitative comprend les qualités et goûts de l'individu soit, par exemple : l'intelligence, le degré et la forme de culture, le jugement, la mémoire, les goûts : pour les arts, le sport, etc.

Ces qualités ont leur origine dans celles du contenu psychique mais elles en diffèrent car elles ont subi l'influence de l'éducation et du milieu.

Ces qualités se complètent et s'opposent.

Mais leur diversité ne suffit pas pour expliquer la grande variété des formes des personnalités. Il y a un élément affectif qui donne couleur à l'ensemble.

En effet, ces qualités sont orientées, dirigées.

Cette notion de direction n'est pas différente de ce qu'on appelle le caractère.

Les « signes formels » ou structure du caractère.

DUPRÉ définit ainsi le caractère : « C'est l'ensemble des tendances affectives qui règle les réactions de l'individu aux conditions du milieu extérieur. »

Le terme, bien employé, de caractère, signifie toujours une façon de réagir, et implique un élément passionnel ou affectif.

On dit de quelqu'un qu'il a un caractère doux ou violent, affectueux ou sec, gai ou triste, soumis ou autoritaire, souple ou obstiné, bienveillant ou malveillant, etc.

L'adjectif du caractère indique la coutume du comportement avec autrui.

Ce comportement est commandé par le tempérament qui n'est en somme que la teinte affective de la personnalité.

La teinte affective déterminant la structure ou caractère comprend trois éléments pour KLAGES et JASPERS :

- la réagibilité,
- l'humeur prédominante,
- les propriétés formelles de la volonté.

La réagibilité.

Les qualités de la personnalité s'opposent et se complètent.

Dans le contenu psychique, les qualités se groupaient et s'opposaient aussi. Celles qui ont prédominé sont conscientes. Le milieu et l'éducation renforcent les unes, inhibent les autres. Mais chaque événement met en jeu des tendances parfois très diverses. La violence de leur opposition et la prédominance de certaines sont ce que l'on peut appeler la réagibilité.

La réagibilité d'un individu est à peu près constante : c'est une constante individuelle.

Mais par réagibilité, KLAGES entend aussi la *rapidité* avec laquelle sont exécutés les sentiments, la durée des états affectifs.

L'humeur prédominante.

Peut varier depuis l'humeur mélancolique jusqu'à l'humeur euphorique. La prédominance ou la durée des alternances de l'humeur sont des éléments importants de la structure du caractère.

Les propriétés formelles de la volonté ou les aptitudes à l'effort.

L'énergie de la volonté ou sa faiblesse commande tous les éléments du caractère et par cela même de la personnalité tout entière.

C'est en effet les qualités de la volonté qui donnent la forme de la personnalité. Un manque de volonté entraîne une personnalité diminuée, peu active et influençable. Une volonté stable forte, peut se manifester de deux façons : l'une active, l'autre passive.

Les qualités actives de la volonté entraînent l'activité, la spontanéité des actes, l'initiative.

Les qualités passives seront la persévérance, la patience, la force de résistance, l'obstination, l'entêtement.

DEUX TYPES DE CARACTÈRE

La réagibilité, l'humeur prédominante et les propriétés formelles de la volonté forment les éléments de la personnalité.

Dans les cas extrêmes, en présence d'un même fait, dans une même situation psychologique, l'un pourra se dérober et l'autre lutter.

L'étude de la réagibilité permet de distinguer deux types de caractères.

Le premier est caractérisé par une sensibilité excessive, une humeur plutôt chagrine et une volonté un peu faible, que nous nommerons :

L'Imaginatif

Imaginatif parce qu'il est sensible. *La réagibilité est extrême.* Sensibilité et imagination se commandent l'une l'autre; pour sentir ce qu'autrui vous communique, il faut de l'imagination. Les hommes sont souvent insensibles, voire même cruels parce qu'ils n'imaginent pas. La plupart peuvent voir souffrir et tuer les animaux qui nous sont les plus éloignés dans l'échelle zoologique des êtres, parce qu'ils ne sentent pas, n'imaginent pas leur souffrance.

Beaucoup ne compatissent avec autrui que parce qu'ils ont eux-mêmes éprouvé la même douleur. Il en est de même pour la joie, la joie d'autrui émeut dans la mesure où elle rappelle une joie déjà éprouvée.

Le sentiment de la nature lui aussi est souvent d'autant plus vif que le sujet a plus d'imagination. A un paysage admiré s'attache souvent une signification : pour les uns c'est la richesse de la terre, pour d'autres la toute-puissance de Dieu, pour d'autres encore la transformation incessante de la matière, etc., etc... Une toile, un objet d'art ne sont souvent beaux que par la signification des formes. Une plate copie de la nature n'émeut pas; mais si l'artiste au contraire a pu accrocher à l'apparence une pensée, cette œuvre devient belle et précieuse, et cela ne peut se faire que grâce à l'imagination.

Sans mêler l'abstrait au concret, un peintre peut ne faire appel qu'à sa sensibilité, qu'à ses sens, mais c'est en amplifiant ses perceptions de la couleur qu'il arrive à faire revivre pour nous un paysage.

La sensibilité est donc intimement mêlée et s'identifie souvent à l'imagination. Mais l'homme ordinaire sensible et imaginatif ne peut pas toujours se contenter du spectacle de la vie quotidienne, souvent aussi, par défense, il

ne le veut point et c'est alors qu'il se réfugie dans *le rêve*. Ceci est encore plus accusé chez l'adolescent, qui subit les contraintes sociales et paternelles; aussi étudier le caractère imaginaire revient à étudier les rêveries.

Ces rêveries sont une source de joie. L'imaginaire n'a que des rêves heureux. Mais *l'humeur des imaginatifs* est changeante, car elle oscille entre la joie intérieure et la douloureuse réalité; plus d'émotions entraînent plus de joies, mais aussi plus de heurts; la volonté qui implique un choix restreint et permanent exclut l'accès de quantités d'émotions; celui qui veut, se ferme devant les incitations du monde, et ne peut avoir une sensibilité afférente; il ne peut essayer de comprendre des points de vue différents du sien, il ne laisse point son imagination s'écarter de lui; *les propriétés formelles de la volonté sont, elles aussi, peu accusées.*

Aussi la sensibilité, l'imagination et une volonté un peu faible forment-elles un grand nombre de caractères que nous appellerons les imaginatifs.

Les rêveries.

Ces rêveries sont fréquentes chez tous les adolescents; mais plus encore chez ceux du type Imaginaire.

Ceux-là, dès l'enfance, cultivaient la fiction. Beaucoup se complaisaient d'abord dans les *Robinsonnades* : histoires imaginées au coucher en attendant le sommeil, moment où l'enfant ne peut plus être dérangé. D'après les statistiques de Charlotte BÜHLER, les robinsonnades apparaissent à 10, 11 ans pour disparaître à 15 ou 16 ans, âge auquel elles sont remplacées par les rêveries amoureuses; autrefois leurs scènes étaient souvent empruntées à Robinson Crusoë, maintenant, elles prennent au scoutisme ses accessoires; en outre des automobiles, des avions, des bateaux puissants et rapides contribuent souvent à animer la fic-

tion. Le rôle principal est naturellement tenu par l'auteur; c'est celui d'un héros, d'un chef; sa vaillance l'entraîne en des aventures et de multiples voyages dont il se tire à merveille. Selon les goûts et les connaissances du sujet, les lieux imaginés sont différents. Très souvent l'enfant adopte une même rêverie pendant quelque temps et l'enjolive de soir en soir.

Dans les robinsonnades de la grande enfance l'érotisme n'est pas exclu et souvent un partenaire de l'autre sexe est témoin et admire les prouesses. Mais dès l'âge de 16 ans et parfois toute la vie, chez les grands imaginatifs, des rêveries amoureuses bercent et occupent les moments d'inactivité.

C'est souvent au lit en attendant le sommeil, plus rarement au cours de la journée lors d'un moment de loisir, que l'adolescent s'accorde le droit de rêver.

Le point de départ de la rêverie est parfois donné par les incidents de la journée, mais plus souvent l'adolescent reprend un thème qui lui est cher et qu'il enjolive de soir en soir.

Le cadre et les accessoires tiennent une place essentielle, à eux seuls ils font varier la fiction, car les personnages ne changent guère et le jeu consiste à les faire vivre dans des conditions différentes.

Ambition et *Amour* sont les deux grands mobiles de ces rêveries. Dans l'un et l'autre thème, le sujet triomphe et est admiré. Seuls quelques esprits chagrins, voire même un peu masochistes, imaginent des situations pénibles et s'y complaisent. En général, si les scènes évoquées sont tristes, elles ne sont là que pour rendre ensuite plus éclatants la réussite et le mérite du sujet. Les thèmes de ces rêveries s'enchevêtrent souvent, non seulement les thèmes de grandeur aux thèmes érotiques, mais aussi aux thèmes pu-

rement imaginatifs, comme ceux concernant les voyages ou les inventions.

Un passage de Toivo PEKANEN, dans son livre autobiographique : *A l'ombre, de l'Usine*, nous montre bien le mécanisme de ces rêveries. « Il est couché, les yeux fermés et il
« pense à toutes les choses qui peuvent se passer dans le
« monde, il pense même à des choses plus grandes encore.
« Il ose penser à n'importe quoi. Maintenant, il n'a ni faim
« ni froid. La mère circule, douce, dans la pièce, et son
« ombre passe, déformée sur les murs gris, mais Samuel
« n'est pas ici. Il n'est plus ce balayeur d'usine dont tout le
« monde se moque. Il est le héros heureux de contes qu'il
« a lus. Il voyage en des villes merveilleuses. Il s'assoit
« dans des conseils de guerre et à la table des rois. Il suit
« les explorateurs dans des déserts et sur les glaces polaires... Mais Samuel longtemps, veille, rêve éveillé et il
« ne s'aperçoit même pas que le sommeil lui vient. » (P. 55, Ed. Stock, 1942.)

« Occupé pendant la journée à l'usine, le balai ou le pot
« de graisse à la main, il songeait à l'avenir. Quand il sentait dans son dos les regards compatissants des hommes,
« la méchanceté des gamins ou l'insolence des jeunes gens,
« il s'enfuyait dans le monde secret de ses pensées. Là, il
« avait beaucoup de connaissances, Napoléon lui-même
« pouvait venir converser avec lui. Qu'avait-il alors à se
« soucier de ces gens-là? Qu'étaient-ils à côté de lui?
« Avaient-ils seulement de pareilles connaissances? Savaient-ils même qui était Napoléon? Avaient-ils même
« des pensées? Pouvaient-ils voir, en leur imagination,
« quel air avaient Honolulu ou Las Palmas? Samuel fixait
« d'un regard provocant : [Savez-vous? leur demandait-il
« par la pensée.] » (P. 50.)

LYAUTÉ dans ses notes de jeunesse parues à la N. R. F.

le 1^{er} février 1941, évoque les jouissances infinies, les rêves de savoir, les visions de foi et de doute, d'orgueil et d'humilité... (p. 258) qu'il éprouva à l'âge de 18 et 19 ans. A Saint-Cyr, le 26 mai 1875, il écrit dans son journal : « Je vis en moi-même, je me suffis, je m'admire et quand je m'éloigne des autres c'est avec la satisfaction de me retrouver; je m'aime, je me suppose dans toutes les positions possibles et *je vis ainsi d'une vie mystique imaginaire et fictive dont je suis le personnage principal*, où tout se rapporte à moi, où je brille de toutes les façons, des plus comme des moins sérieuses; je me vois brillant intellectuellement, brillant par mes accessoires, par ce que je possède, par ce qui m'entoure, tout comme brillant pour les plus nobles et les plus belles causes, j'ai soif de toutes les satisfactions d'âme, de pensée, de vanité... Il me semble qu'on ne m'apprécie pas et que je dépasse tout ce qui m'entoure. » (P. 266.)

Ces rêveries, quel qu'en soit le thème, sont des phénomènes de compensation. L'adolescent trouve dans le rêve ce que la vie ne lui apporte pas. Trouve-t-il sa vie mesquine et monotone? Souffre-t-il d'être toujours subordonné et contrôlé? Se sent-il seul et mal aimé? Le rêve lui apportera la richesse, la fantaisie, la puissance, l'admiration et l'amour.

Dans *ces rêveries amoureuses*, comme dans l'érotomanie l'être aimé qui est de grande beauté, est souvent de conditions bien supérieures à l'intéressé, et est inaccessible au premier abord; mais plus ou moins lentement ils s'aperçoit de l'attention dont il est l'objet et est conquis. Pourtant les obstacles à cette conquête étaient innombrables et de toutes natures!

Le visage évoqué est souvent un visage réel et entrevu; Julien GREEN, dans *L'autre Sommeil*, confession d'un jeune

homme de 17 à 20 ans, écrit : « Rien ne me ravissait alors comme de m'abandonner à des rêveries sensuelles qui m'entraînaient dans un monde extraordinaire. Le souvenir d'un visage aperçu dans la rue formait le point de départ d'une aventure fictive, mais délicieuse. »

Souvent il construit un personnage à l'aide de photographies ou simplement de descriptions. Les photographies des stars que l'on trouve dans la chambre des adolescents, soit qu'elles soient exposées ou cachées en quelque endroit secret, servent presque toujours de support à des rêveries. Les êtres que ces photographies suggèrent sont beaux et vainqueurs; quel que soit le thème de la rêverie, ces êtres jugés exceptionnels accordent toujours leur attention et souvent leurs faveurs au sujet qui les évoque.

Ces personnages, qu'ils soient acteurs de cinéma ou autres célébrités, peuvent donner de précieuses indications sur les aspirations des adolescents. Actrices, champions, musiciens ou poètes peuvent concrétiser l'admiration pour la beauté, la force ou l'art.

On peut distinguer *les rêveries constituées d'une succession d'images récréatives* et *les rêveries organisées en roman* que le sujet construit peu à peu ou esquisse en un moment. Les êtres surtout imaginatifs pourront se récréer par le simple jeu des images, ceux qui se rapprochent plus du type rationaliste éprouveront plus le besoin de construire une trame romanesque.

CHATEAUBRIAND et Alain FOURNIER semblent s'être récréés surtout d'images. Dans les *Mémoires d'Outre-tombe* (Ed. Garnier, T. I, p. 149), CHATEAUBRIAND écrit à propos de sa dix-septième année : « L'ardeur de mon imagination, ma timidité, ma solitude, firent qu'au lieu de me jeter au dehors je me repliais sur moi-même... Il serait trop long de raconter les beaux voyages que je faisais avec ma fleur

d'amour; comment, main en main, nous visitons les ruines célèbres, Venise, Rome, Athènes, Jérusalem, Memphis, Carthage, etc... »

Alain FOURNIER rêve devant une reproduction de tableau qu'il garde dans sa case et qu'il contemple pendant les longues heures d'études du jeudi.

« Profil de Beata Béatrix. Regard immensément bleu comme les madones de Botticelli, immensément loin et hautain comme les femmes de Dante Gabrièle, immensément confiant et faible et bleu comme la *Vie* de Watts, vous avez sombré dans les fleurs de l'Été comme ces grands corps de Watts dans des draperies. Vous êtes tout l'art, la littérature et pourtant toute la vie. Oh! votre âme frêle d'ancien satin et pourtant, derrière elle, la vie sur le sable et la pelouse, ardente, devant les châteaux, ou dans la cour de la maison de ma grand'mère qui met des pots d'héliotropes sur le petit mur, ou autour de la table noire des paysans qui se nourrissent de pommes de terre, de travail et de vieilles histoires; car votre âme est simple, ancienne et vraie comme la mienne. Votre âme donne aux Rosetti et aux Watts ce grand air délicieux qui fait le bonheur écrasé de mes après-midi de jeudi, la tête dans ma case à les regarder. O taille mince! Votre grand manteau marron, comme je ne le reverrai jamais! Comme jamais je ne mettrai ma tête et mon cœur dans un de ses plis, mon cœur où il y a tous les horizons, les cris des chemins de fer et des coqs dans les basses-cours des châteaux, comme jamais je ne pleurerai doucement dedans, une après-midi que nous seront rentrés, après des visites. » (P. 293, T. I.)

L'André Walter, de Gœt, rêve et désire une femme idéale qui ait « une âme aimante, aimée, semblable à lui pour être compris et de si loin que rien ne puisse le séparer d'elle. » (21 avril.)

Les rêveries romancées, sont peut-être les plus fréquentes. Elles sont très variées, mais certains thèmes se retrouvent fréquemment et sont des variantes de l'idylle qui naît d'une situation exceptionnelle, les circonstances : voyage, guerre, révolution, accident, suppriment parfois des obstacles que la société oppose à la satisfaction de désirs érotiques et ce sont donc elles que l'adolescent chaste imaginera avec le plus de plaisir.

Un des héros de STENDHAL, dans son impatience amoureuse, imaginait qu'un naufrage le jetait seul avec sa bien-aimée sur une île déserte. Et pour STENDHAL, ce thème est si fréquent, qu'il n'a point voulu se donner la peine de le développer.

Le thème de Paul et Virginie, de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, est celui d'une rêverie d'adolescent; la présence constante de l'être aimé, sa pureté, son absence de raillerie, sa compréhension constante et enfin le dénouement malheureux sont des éléments fréquents des rêveries de l'adolescent.

Un autre thème imaginé est celui de l'amour malheureux, le Werther, de GÖTTE, en est le meilleur exemple. (*George Sand.*)

George SAND considère le Werther de GÖTTE comme le type même de la rêverie de l'adolescent. Elle écrit : « Werther, voyons, est une médaille frappée de l'imagination de dix-huit ans; on ne la veut voir changée ni pour être éclaircie, ni pour être dorée, on la porte sur son cœur avec superstition. »

Il semble bien que Charlotte et Gœthe n'eurent guère plus entre eux que des conversations; mais le rôle de l'imagination n'en fut peut-être que plus grand. Pourtant Gœthe avait déjà vingt-trois ans quand il écrivit la première ver-

sion de *Werther* ; il est vrai que le jeune Goethe sortait à peine de l'université. Ses études l'avaient peut-être tenu assez éloigné de la vie et c'est ce qui, peut-être, explique le nombre de ses émerveillements et la découverte du charme des scènes les plus simples.

Le rôle constant du héros, ses états d'âme minutieusement décrits, des digressions philosophiques situent nettement les lettres de *Werther* à la fin de l'adolescence.

En outre, la mort du héros et la description minutieuse du drame est un des thèmes fréquemment imaginés par les adolescents. Dans ce drame, tout est prévu, tout décrit : le douloureux pressentiment de la belle, l'arme donnée par elle, le corps baignant dans le sang ; tout y est agencé pour que le souvenir du héros ou du drame se perpétue : la foule accourt et la consternation est générale. *Werther* meurt lorsqu'il a revu tout le monde et à midi ! il a goûté toute l'amertume de son geste. Sa mort le grandit encore, il sera éternellement pleuré et « on craignit pour la vie de Lolotte ».

Ce drame imaginé offre un contraste un peu confus avec la réalité : Goethe partit et continua à échanger des lettres amicales avec le mari de Charlotte.

L'histoire de *Werther* fut une fiction. A partir de sentiments réels mais passagers, le jeune Goethe imagina une histoire d'amour. Les sentiments y sont simples et sans mélange comme dans une fiction, car ils n'ont pas été ternis et modelés par la vie. Les sentiments violents aboutissent au drame et ainsi restent purs et exclusifs. Le drame, considéré si souvent par les enfants et les adolescents comme le seul dénouement possible, termine la fiction. Le goût de la mise en scène y est très net. *Werther* souffre, mais il se regarde souffrir, comme c'est souvent le cas à cet âge.

René, de CHATEAUBRIAND est aussi une rêverie-type de celles que construit l'adolescent.

Ces rêveries amoureuses sont assez proches du *sentiment poétique*, souvent plus vif entre 16 et 20 ans que par la suite. GIDE, dans *André Walter*, en donne avec amertume, mais avec combien de délicatesse, l'explication : « ... ou de la chair qui se déguise; on la trouve partout l'impure! elle se revêt spécieusement. »

Certes, quand on songe à ce qui fait la poésie..., quelle poussée de désirs! et les nerfs si vibrants au charme des couleurs à cause d'un peu de fluide épars dans l'être; ... Ah! quelle prose! quelle sage prose au fond de tout cela... O l'inconscience du poète! aveuglement! croire à la muse inspiratrice quand c'est la puberté qui l'inquiète; puis se promener par les nuits claires avec l'illusion qu'on chante à l'idéal..., et quand le vers ne vient pas, donner cours au flot de poésie qui l'opprime dans d'amoureux ébats entre les bras d'une courtisane. » Les *Cahiers*, d'André WALTER, et même la *Porte Etroite*, concernent des adolescents; dans ces deux livres autobiographiques on retrouve ce même amour inquiet, compliqué, qui désire et fuit en même temps ses conséquences naturelles : aspect particulier que peuvent revêtir certains amours.

Dans ce chapitre consacré à la rêverie, nous avons traité aussi de l'érotisme de l'adolescent, en raison de la fréquence de la chasteté avant l'âge de 20 ans, mais il convient de signaler que certains adolescents précoces ne se contentent pas de rêveries; on signale même le réalisme et le manque de scrupule particulier à cet âge. *Le diable au corps*, de Raymond RADIGUET (Grasset), en est un exemple. Ce roman fut écrit par un jeune homme de 20 ans qui n'écrivit plus guère par la suite. Ce roman peint bien les

tyranniques désirs sexuels du jeune mâle; dont l'assouvissement n'est pas une simple fin, mais aussi le moyen de s'affirmer et de s'émanciper.

Certains sujets ont dès l'enfance le goût de la fiction et se délassent, le soir de préférence, à imaginer mille et une aventures. Ce sont surtout les imaginatifs. Mais entre 15 et 20 ans, âge auquel l'imagination et les désirs sont vifs, l'adolescent cherche volontiers dans la rêverie ce que la vie ne lui apporte pas encore.

Ambition et Amour sont les deux grands animateurs de ces rêveries; le plus souvent ils s'intriguent et sont responsables des thèmes choisis. On les rencontre rarement l'un dans l'autre.

Le plaisir né de ces rêveries est de nature très différente.

Les uns, surtout jouisseurs, cherchent à satisfaire leurs appétits : puissance, sensualité.

D'autres, plus délicats et imaginatifs, ont besoin d'excitation intellectuelle et se distraient par un déroulement d'images, et ajoutent ainsi à leur vie un peu plus d'agrément et de beauté.

Un très petit nombre aspire à faire une œuvre et rêve à celle-ci; c'est la rêverie qui n'est pas toujours effectivement créatrice.

Mais tous, *par compensation*, recherchent la rêverie, car elle leur apporte ce que la vie leur refuse, grâce à elle ils peuvent un moment se croire tels qu'ils le désirent. Par elle ils sont riches, puissants, admirés et aimés.

Alain FOURNIER répond assez bien au type Imaginatif et nous avons relevé dans sa correspondance, les observations qu'il a faites sur lui-même.

L'Imaginatif

Jacques RIVIÈRE analyse la personnalité de son ami et lui écrit : « Ta formule était à peu près celle-ci : « Tu est quelqu'un qui *sente* la vie telle qu'elle se présente. » « J'ajoute : « Et qui refuse d'intervenir pour organiser ses sensations... »

« *Paysan* t'exprime de façon très compréhensive, comme « *métaphysicien* m'exprime.

« *Paysan* signifie d'abord la passion des choses naturelles et des gestes spontanés. Il signifie aussi ton amour de la beauté fragmentaire, aussi dispersée que les traits confus et merveilleux du visage de la campagne, — par opposition à la concentration et à l'unité des villes. Il signifie enfin la sensualité à la fois délicate et forte, parce que « primitive. » (P. 226, T. I.)

Il aime Barrès pour sa sensibilité et Maeterlinck pour son mystère, mais il préfère les poètes. « Ce que j'ai cherché tout de suite, avec passion, chez Laforgue, et ce que j'ai trouvé, ce sont, par instants, comment dire ? des vers, des bribes de phrase qui étaient l'expression parfaite et poignante de quelque chose. Une vision. Une impression sentie qui m'allait droit au cœur, en retrouver une autre à moi. » (P. 245-246, T. I.)

Il dit d'une romance : « Je l'aime parce que encore un peu, cette romance, parce qu'il y a toute une catégorie d'émotions passées qu'elle seule peut me rappeler. » (P. 242, T. I.)

Ce qu'il cherche aussi c'est *l'illusion de la beauté* et non la beauté en soi. « Et je trouve que ce qui est difficile, c'est beaucoup plus de se donner partout l'illusion complète de

la beauté, ou plus généralement, « l'illusion », que de déchirer le voile. » (P. 238, T. I.)

Alors que Jacques RIVIÈRE, le rationaliste, prenait plaisir à généraliser, à abstraire et à classer. Alain FOURNIER au contraire attache de l'importance à la réalité sensible.

Le premier prise beaucoup plus son intelligence, le second : sa sensibilité.

L'un et l'autre s'affrontent et s'opposent dans chacune de leurs lettres.

A. FOURNIER a horreur de la généralisation, de la classification, de la théorie en général. Il sent beaucoup plus vivement que RIVIÈRE ce que la vie chaque jour lui apporte; il se contente de sentir sans chercher à s'analyser et à se situer par rapport aux choses.

Il écrit : « Je ris, quand tu me dis : maintenant, fais pour toi le petit travail que je viens de m'imposer, voluptueusement, pour moi-même. Ah! non, par exemple! Moi, monsieur, je ne fais pas de théorie; et je serais bien embarrassé de savoir où me classer. » (P. 239, T. I.) « Pour toi (écrit A. FOURNIER à J. Rivière) : vacances de Noël — clarification de tels et tels points, évolution de telle théorie, Fournier — repoussoir de telles idées. En gros, très en gros. Pour moi : c'est des soirs de vie fiévreuse où nous allions dans la froidure et sous le ciel noir, puis lumineux, électrique, en nous jetant l'un à l'autre des mots, des idées, des théories de nous, pour nous assurer de notre double présence et de notre amitié, et seulement pour cela. Je n'ai eu de joie des idées que tu trouvais, que parce qu'elles te faisaient plaisir, ou que, de leur point de vue, elles me permettaient de dire des choses; autrement je n'aurais pas su dire... » (P. 240, T. I de *Correspondance*, J. RIVIÈRE et A. FOURNIER. Ed. Gallimard, éd. originale.)

Il veut exprimer ce qu'il sent, et de sorte que, seule de-

meure l'émotion, dans le souvenir. « ... Un de mes idéals serait, s'il est formulable, d'aller droit au cœur de quiconque sans éveiller aucune idée de littérature (c'est-à-dire de formule, de pas senti ou d'au-dessus de la vie). » (P. 281, T. I.)

Il veut « faire des vers, des vers, des pièces et des romans, faire de l'art, crier la vie à en mourir ! » (P. 259, T. I.) Et que ce soit « un perpétuel va-et-vient insensible du rêve à la réalité ». Il rêve de « romans sans personnages, où les personnages ne sont que le flux et le reflux de la vie et ses rencontres ». (P. 296, T. I.) Il veut peindre la vie : « ... lentement, longuement et silencieusement, je devrais chercher en moi des mots brefs et légers qui disent le passé ou la vie. » (P. 253, T. I.)

Il oublie ce qu'il est et n'a aucune idée arrêtée; dans une page de carnet, il écrit : « Ne rien, même au fond, mépriser; s'y fondre, s'y confondre, s'y mêler, y conformer sa pensée, y perdre sa pensée. Et la perdre ailleurs, le lendemain; il n'y a d'atroce dans la vie que notre, nos façons de voir, quand nous y tenons. » (P. 296, T. I.)

Il veut goûter à chaque instant l'aspect changeant de chaque chose. Mais il aime aussi les fictions et les rêves. Un mot, une impression suffit à commander le déroulement d'images qui l'enchantent. Tout enfant, il parlait à sa sœur de « Pays sans nom », « c'était le monde mystérieux dont il avait rêvé toute son enfance, c'était ce paradis sur terre, il ne savait trop où, qu'il avait vu, auquel il se voulait fidèle toute sa vie, dont il n'admettait pas qu'on pût avouer l'air de suspecter ou de révéler. Le Pays sans nom, c'était à ce moment, dans son esprit, non pas le germe, mais la fleur trop épanouie, impossible à force d'extension et de fragilité, dans ce qui plus tard, dans ce grand Maulnes,

devait s'appeler *Le Domaine Mystérieux* ». (*A. Fournier*, par J. RIVIÈRE, N. R. F., 1^{er} février 1923.)

A plusieurs reprises, au cours de correspondances, on saisit une image de ses rêveries; préparant l'Ecole Normale il évoquait à l'étude le profil de Beata Béatrix : « Ce grand air délicieux qui fait le bonheur écrasé de mes après-midi du jeudi, la tête dans ma case à la regarder. O taille mince ! Votre grand manteau marron, comme je ne le reverrai jamais ! Comme jamais je ne mettrai ma tête et mon cœur dans un de ses plis, mon cœur où il y a tous les horizons, les cris des chemins de fer et des coqs de basses-cours des châteaux, comme jamais je ne pleurerai doucement dedans, une après-midi que nous serons rentrés, après les visites. » (P. 293, T. I.) Son imagination faisait sans doute revoir en de multiples aventures ce beau visage. Parfois il a du mal à créer son personnage et il écrit : « J'aurais voulu te parler de la grande tristesse qu'il y a à perdre une belle image. Je la retrouverai quand ? O mes efforts de mémoire, les soirs ! Yeux de madone de Botticelli, de Londres ; ailleurs, un peu le sourire, un peu la bouche, un peu la chevelure, comment, se rappeler ? Ce rêve merveilleux et mélancolique et presque réel : des rangées de femmes jeunes, belles qui passent. L'une a un chapeau comme elle, et l'autre son air penché et l'autre le « marron clair » de sa robe et l'autre le bleu de ses yeux, et pas une, pas une, aussi loin que je regarde, aussi longtemps qu'elles passent, n'est elle. » (P. 253-254, T. I.)

Mais si ces fictions tenaient une grande place dans son monde intérieur, elles, elles ne l'empêchaient pas de goûter et de rechercher la société ; elles ne nuisaient pas à son activité, car à la rêverie, il préférerait encore la vie.

Le Méthodique

Le second type de caractère est « le Méthodique ».

Celui-ci est caractérisé par de la volonté, une sensibilité émoussée, et une façon particulière de réagir.

Alors que l'imaginatif se laissait dominer par ses impressions, le méthodique veut les gouverner, les ordonner; *sa réagibilité est agressive vis-à-vis du milieu ambiant et le pousse à agir.*

Il vit selon des principes choisis et organise tout à partir de ceux-ci. Le sentiment de la nature même est ramené dans l'orbe des principes. Les impressions nouvelles doivent concourir à un but, sinon elles sont rejetées comme inintéressantes. La sensibilité n'est permise que dans certains domaines. L'imprévu, la fantaisie sont absolument exclus. Il ne lâche jamais la bride à son imagination et se montre peu sensible.

Il a un besoin constant d'ordre et de logique.

Devant la grandeur de sa tâche, il choisit de bonne heure, des formules, des maximes qui lui permettront de pallier au désordre que la vie crée.

Quelles que soient ses aspirations : désintéressées, ambitieuses ou pratiques, il a toujours recours à une formule, à une maxime ou à une méthode.

Alors que l'Imaginatif était volontiers passif envers la vie, le Méthodique est actif et souvent homme d'action.

L'humeur prédominante du rationaliste sera sensiblement égale, et plutôt optimiste; écartant avec soin toutes les émotions qui pourraient troubler sa conception de l'existence.

Cette attitude demande *des propriétés formelles de la volonté assez accusées*; mais cette volonté est à certains

égards sans mérite car elle est due à l'insensibilité; c'est presque sans combat intérieur que le rationaliste accorde sa conduite avec ses principes et à son idéal. Le combat, s'il existe, le pousse à l'action ou simplement à considérer le monde avec les lunettes de ses principes.

Jacques Rivière répond assez bien au type « Méthodique » et nous avons relevé dans sa correspondance les observations qu'il a faites sur lui-même.

Le Rationaliste

Jacques RIVIÈRE s'est lui-même traité de Rationaliste. (*Correspondance*, J. RIVIÈRE et Alain FOURNIER, Gallimard, éd. originale, T. I, p. 345.)

Car il constatait avec joie, puis avec une certaine irritation, qu'il voulait que la moindre de ses pensées soit orientée selon la logique ou selon un principe directeur.

Il aime abstraire et généraliser. (P. 223, T. I.) Les choses et les êtres ne prennent *réalité* que lorsque, *ordonnés*, ils ont pris *un sens*. Il lui faut sans cesse abstraire, généraliser pour *pouvoir classer*. « ... preuve de ma passion pour la généralisation, c'est que je cherche toujours à classer, à mettre un ordre, par conséquent à abstraire, afin de me donner ces vues d'ensemble, qui me sont les plus délicieuses. » (P. 224, T. I.)

Il aime les philosophes ou les écrivains dont les œuvres sont construites selon un plan et une méthode rigoureuse. C'est pourquoi il parle « de la beauté d'une métaphysique comme celle d'Aristote... » et écrit : « ... c'est pourquoi il y a longtemps déjà (en rhétorique, il a maintenant 18 ans) je m'étais mis à lire Malebranche, parce que j'avais lu dans *Sainte-Beuve* que son système avait l'admirable structure

d'un monument antique. C'est pourquoi tout à l'heure je tressaillais de joie (au sens propre) en face de l'ingéniosité merveilleuse de Bergson. C'est pourquoi j'aurais tendance à goûter l'emphase, qui n'est que la généralité intempestive de mots employés, si je n'avais aussi le sentiment du ridicule de tout geste trop noble devant la vie. » (P. 221, T. I.)

Ce goût de l'ordre régit *sa vie intérieure*. Il cherche une formule, une maxime qui lui permette d'avoir une unité psychique harmonieuse. Mais il est trop intelligent et trop observateur aussi pour en choisir une; aucune ne le satisfait car elles sont toutes trop étroites et incompatibles avec la réalité. Mais si l'être intime ne peut être composé et harmonieux, il importe d'en donner l'illusion. En septembre 1905, à l'âge de 18 ans, il voulait écrire un article sur « le choix d'une attitude » ou « la composition du maintien » ? « Je voulais, écrit-il, y raconter les hésitations d'un jeune homme sur l'attitude à choisir dans la vie quotidienne, sur le masque de soi à présenter aux indifférents... » (T. I, p. 90.)

Mais aucun choix définitif n'est possible. « Je sens avec une vivacité extrême combien toutes pensées dont je me délecte ont de contradictions, combien d'assertions opposées sont possibles. » « Ce qu'elle (la formule) est insuffisante à exprimer, savoir ma conscience secrète de l'incertitude universelle. » « Croire qu'il faut que tout en moi soit compatible serait un aveuglement disgracieux. » (T. I, p. 225.)

Mais le désir de logique et d'ordre ne subsiste pas moins et devient alors, par raison, une esthétique mentale; il écrit : « Quand je groupe toute mon âme autour d'une formule, je ne veux pas désigner une réalité mais seulement organiser une beauté. »

Pour obéir à cette esthétique il s'analyse sans cesse et s'en irrite. « L'analyse perpétuelle dont je me dévore l'âme atteint le plus souvent à la débiliter. » (P. 228, T. I.) « Je me comprends trop pour ne pas toujours m'affaiblir... mon rationalisme m'encombre de calculs mesquins et de réticences dont je souffre beaucoup, je voudrais tant faire un geste libre une bonne fois, un peu comme un héros de Kipling. » (P. 345, T. I.)

Il a le goût de belles constructions intellectuelles et espère pouvoir lui-même en ériger une. Par une analyse perpétuelle de lui-même, il espère trouver enfin la voie qui lui permettra le mieux d'accéder à la gloire, et il écrit, à propos de ces analyses intimes, de ce qui l'émeut : « Toutes mes tentatives ont été, vont et iront à réaliser enfin cette unité de tout mon moi autour d'un fort désir. Naturellement je ne sais de quelle espèce il sera. Amour ou... (je te dis tout) gloire?... Ce que je sais c'est que la musique, cette grande remueuse de l'inconscient, me sert pour l'instant à m'émouvoir par des ébauches de grands désirs. » (T. I, p. 229.)

Mais la musique qui l'émeut si fortement et qui s'adresse, dit-il, à l'inconscient, il veut l'ordonner et veut écrire « une philosophie musicale. » (T. I, p. 38.)

Et c'est là, dans le domaine des sensations, que J. RIVIÈRE se heurte le plus avec A. FOURNIER, son ami. J. RIVIÈRE ne manque pas de sensibilité, de sensualité, mais il redoute d'être ému sans contrôle; il lui faut sans cesse s'analyser, se surveiller, afin que ses émotions cadrent avec la formule qu'il a choisie. Il se sent étroitement bridé par son besoin d'analyse, il voudrait faire une fois un beau et grand geste virtuel, mais il ne le peut pas, sa sensibilité est maintenue par sa volonté.

La Personnalité est faite des qualités innées ou « contenu psychique » modifiées par les influences extérieures.

Dans la personnalité définitive, on peut distinguer, selon JASPERS, les qualités et les signes formels : la réagibilité, l'humeur prédominante et les propriétés formelles de la volonté.

Ces trois signes formels du caractère permettent de distinguer deux types de caractère : l'Imaginatif et le Rationaliste.

L'Imaginatif est caractérisé par une grande sensibilité, une volonté un peu faible et un penchant marqué pour la rêverie. Dès l'enfance l'Imaginatif cultivait la fiction, il se complaisait alors dans les « Robinsonnades », plus tard, ses rêveries ont pour thème la puissance et l'amour. Elles sont constituées par des images successives ou organisées en roman dont le *Werther* de GËTHE et *René* de CHATEAUBRIAND, sont des exemples. Elles ont toutes pour but plus ou moins caché de compenser la réalité. En dehors de la rêverie, l'Imaginatif a une attitude volontiers contemplative.

Le Méthodique est caractérisé par son amour de la logique et de l'ordre. Il est peu sensible, ce qui ne cadre pas avec sa conception de la vie; doué d'une grande volonté, il a constamment présent devant lui le but à poursuivre et est volontiers homme d'action.

A ces deux types de caractère correspondent Alain FOURNIER et Jacques RIVIÈRE que nous avons pris comme exemples.

DEUX DÉLIRES DE LA DÉMENCE PRÉCOCE

LES DÉLIRES IMAGINATIFS

Les délires imaginatifs comprennent :

- 1° Les délires de DUPRÉ et LOGRE, qui accompagnent une constitution mythomaniaque.
- 2° Les délires de rêverie, décrits par G. HEUYER.

Nous avons négligé les premiers car ils réalisent des délires moins purs et permettent moins bien d'étudier la démence précoce.

Définition du délire de rêverie :

- 1° Un délire imaginatif, mégalomane et érotique, de contenu incohérent ou absurde, sans affaiblissement psychique.
- 2° Une rêverie qui, d'abord consciente et volontaire, joue à titre de compensation d'une réalité pénible et finit par devenir un syndrome délirant.

OBSERVATION

(Service du Professeur LAIGNEL-LAVASTINE)

G..., âgé de 22 ans, d'origine russe, fut complètement élevé en France. Il s'exprime bien et vous répond fort civilement, même parfois un peu précieusement.

Sa stature plutôt vigoureuse contraste pourtant avec une pilosité d'éphèbe et un léger empâtement des masses musculaires. Pourtant l'examen des testicules comme l'examen physique général ne révèle rien d'anormal, mais l'interrogatoire révèle un apragmatisme sexuel absolu.

Sa mère ne nous apprend aucun antécédent familial intéressant; seul un oncle est mort de tuberculose, personne de la famille n'a eu de troubles mentaux.

G... naquit normalement et eut, semble-t-il, un développement physique et mental tout à fait normal jusqu'à l'âge de 18 ans.

Il fit des études assez bonnes et régulières au collège des jésuites à Alençon. Pensionnaire et assez occupé le jour, il aimait à imaginer des histoires le soir en attendant le sommeil; « les thèmes en étaient variés », nous dit-il, « et beaucoup plus logiques » que ceux qu'il brode ou qu'il subit actuellement. Après avoir passé son deuxième baccalauréat, il commence à 19 ans une licence de chimie. Mais c'est alors qu'un fléchissement intellectuel fut le premier signe de sa maladie.

Sans manquer de courage au travail, nous dit sa mère, il n'arrivait pas à tout apprendre; pourtant, dans la rue, à table, il ne pensait qu'à cela et on l'entendait prononcer des formules chimiques; peu après, il ne put continuer à suivre les cours.

Interrogé sur le début de sa maladie, G... le situe à 20 ans, et nous confie : « Quelqu'un lisait dans ma pensée, c'était un personnage insignifiant, mais son indiscrétion me gênait, il répétait ce que je pensais et je ne pouvais plus imaginer à mon gré ce qui me faisait plaisir, comme j'en avais l'habitude. »

D. : « Qu'imaginiez-vous ainsi ? » R. : « Je voyais des jardins ou des fleurs agrandies s'ouvraient, des orchidées, des

chrysanthèmes... Christ dans la corolle, dans la fleur, je pénétrais aussi dans la fleur, je me sentais parfumé... Léonard de Vinci... Bournazel... Pétain. » Et ainsi des rêveries où il se voyait grand artiste, courageux cavalier et grand stratège l'occupaient. Mais il n'était plus aussi maître de sa pensée et des influences étrangères le gênaient.

« Plus tard, j'entendis pour la première fois la voix d'un petit enfant qui entrait à l'étage supérieur, c'est à la suite de cela qu'on me fit entrer à Bichat. J'avais aussi l'impression de correspondre avec des petites sœurs des pauvres. J'entendais un cheval galoper dans une prairie et je voyais la Sainte Cène: »

A Bichat, le 25 novembre 1939, il avait alors 20 ans, le Docteur S. l'envoie à Sainte-Anne en ces termes : « Présente des phénomènes d'agitation et de confusion mentale... ce malade a été traité par deux injections de cardiazol (sans crise), injection de T.A.B. dont les dernières de 2 cm³ et 2 1/2. Le début de l'affection remonte à 6 mois. »

Le 9 décembre 1939, le Docteur POR'CHER signe le certificat suivant : « Présente un syndrome démentiel précoce d'allure paranoïde. Illusions et hallucinations visuelles. Actuellement traité à l'insuline. »

Actuellement, en mai 1941, il est traité par l'insuline et le cardiazol. Il emploie, dit-il, ses jours de repos à étudier des traités de géométrie et d'astronomie; mais, en fait, les figures de ces livres ne sont que prétextes à rêveries.

Ces rêveries sont mêlées à des éléments d'automatisme mental et occupent toute son activité intellectuelle. Elles le rendent heureux et il vous confie que la nourriture grossière de l'asile est, grâce à son imagination, remplacée par des mets délicieux et qu' *« Il vit ainsi une autre vie »*.

« Tout ce que je pense se réalise, même lorsque je pense à une formule d'algèbre, je la vois écrite sur le mur; lors-

que je pense à ma mère, je sens sa présence occulte; il en est de même pour mon saint patron Théodore. Mais j'ai peur de penser à une sottise, car elle se réalise aussi. J'ai peur de l'illogisme et de la plaisanterie; il me semble que ce n'est pas moi qui réalise ma pensée, qui image ma pensée, mais quelqu'un d'autre.» Il ne peut préciser davantage mais soupçonne une influence divine, car la Sainte Trinité de la rue Daru lui apparaît souvent, ainsi que la Petite Sœur Thérèse quand il est anxieux; Léon XII n'est pas non plus étranger à cette influence.

Le plus souvent, il pense ou il imagine volontairement, puis sa pensée se déroule indépendamment de lui : « ainsi l'aide-t-on à enjoliver sa rêverie », « ainsi on m'empêche d'être triste ». « Je sens quelqu'un qui me souffle mon intelligence; je suis distrait et rêveur naturellement. Mais sous cette influence mon intelligence est quintuplée. Pour m'aider à travailler on me donne du caviar et j'ai ainsi nettement l'impression de dîner... On m'a montré un plan, une esquisse d'un château et je vois des personnages et j'arrive à prendre leur place, je vis ainsi une autre vie. Une fois la nuit, j'étais éveillé, j'ai vu des personnages, ils essayaient de faire un roman, je suis allé ainsi dans un château, je voyais des gens qui passaient à travers le mur, mais j'y passais aussi et tout en ayant l'impression d'être vivant. On m'a offert à dîner, du sanglier, du champagne et une chambre. J'ai vu des camarades de collège, des enfants de chœur, Dupleriez et d'autres. Je les ai vus d'abord à l'office puis avec Monseigneur P..., et ils ont joué *Blancheneige*. Quand j'ai été fatigué, tout a disparu. » « La nuit, je ne vois jamais l'obscurité, il y a une tache blanche : la statue de saint Michel Archange, j'aplatis cette image sur mes yeux, je la chasse et alors que vois une lumière merveilleuse; j'ai peur de perdre cette lumière et j'ai peur d'avoir

un pensée illogique qui se réaliserait à ce moment-là ; c'est une crainte irraisonnée, une décharge d'adrénaline. » Mais si on lui demande si ce château, cette statue de saint Michel Archange peuvent être vus par d'autres que lui, il répond avec hésitation : « Non, c'est pour moi. » Mais il ajoute : « Tout ce que je vois est toujours un symbole, je pourrais voir le ciel, mais je fais trop attention aux choses terrestres. Mais toutes ces images sont plus souples que la réalité, plus fantaisistes. » Ainsi passe le meilleur de ses journées et de ses nuits ; pourtant il dit étudier la géométrie et l'astronomie et il a à son chevet en effet plusieurs traités. Il prétend même pouvoir, comme Pascal, ajouter quelques théorèmes.

Il répond correctement aux textes de BINET et SIMON, concernant les notions demandées au certificat d'études. Mais les épreuves de jugement sont moins satisfaisantes et décèlent un esprit un peu inadapté, voire même elliptique. Lorsqu'on lui demande de montrer la sottise de cette petite histoire : un monsieur écrit à son ami une lettre et ajoute à la fin : si cette lettre ne te parvient pas, avertis-moi tout de suite afin que je me plaigne à la poste, il répond : « C'est bête... je ne vois pas, peut-être non après tout, cela peut se faire d'une façon spirituelle. » Ou encore, lorsqu'on lui dit : « J'ai sauté par-dessus mon ombre », il répond : « Ce n'est pas extraordinaire, saint Raphaël pourrait le faire », ce qui prouve qu'il saisit tout de même l'absurde du propos.

Un reste de bon sens ou ses connaissances arithmétiques lui permettent de répondre correctement lorsqu'on lui conte qu'un boulanger perdait sur chaque petit pain, mais qu'il se rattrapait sur la quantité.

Les épreuves d'imagination sont inégales quand on lui demande de faire une phrase avec « porte » et « frayeur », il répond : « La porte n'est pas frayeur » ; avec « champ »

et « soleil » : « le soleil dore les champs de blés » ; avec « bonté » et « larme » : « les petites sœurs des pauvres changent les larmes en bonté ».

L'affectivité n'est pas touchée, il aime beaucoup ses parents et surtout sa mère ; il souhaite d'être souvent avec cette dernière car elle a une bonne influence sur lui. « Maman est très logique et elle m'empêche de perdre contact avec la terre. » Il n'a montré jusqu'ici aucune hostilité contre qui que ce soit, il a toujours été doux et aimable.

M. G... présente donc un automatisme mental avec des éléments visuels, auditifs, cénesthésiques, ainsi que des phénomènes de prise et d'écho de la pensée avec dédoublement de la personnalité. Les thèmes sont surtout imaginatifs et mystiques. Les tests montrent un sujet encore adapté mais dont les fonctions supérieures sont déjà lésées. La conscience de l'état morbide est assez poussée.

Il semble donc qu'un tel malade répond bien à la définition donnée par M. HEUYER du délire de rêverie, car ce délire est imaginatif, de contenu incohérent ou absurde, mais sans grand affaiblissement psychique. La rêverie est encore partiellement consciente et volontaire, bien qu'enrichie par l'automatisme mental. Elle est le plus souvent agréable et lui permet de compenser la pénible réalité.

L'automatisme mental de ce malade est peu accusé car il est au stade de début ; les éléments visuels se distinguent mal, de la représentation imaginative ; les images sont plus floues et plus fantaisistes, dit-il. Les cris, les paroles, les bruits étaient peu distincts et lointains, actuellement il n'entend rien. L'élément cénesthésique est seulement représenté par la présence occulte de saint Théodore, de sa mère, de son ange gardien.

Autrefois, il rêvait simplement mais les phénomènes d'automatisme mental aidant, il a beaucoup plus l'impression de

vivre une autre vie maintenant qu'auparavant. Initialement, il consent à la rêverie, mais est bientôt entraîné et parfois effrayé par elle, car il a une certaine conscience de son état morbide.

M, G... peut donc, dans une certaine mesure, montrer le passage de la rêverie à l'onirisme ou mentisme.

Mais son goût pour la rêverie est toujours le même; il se dispose et accueille d'abord avec plaisir les scènes imaginatives qui se déroulent en lui et devant lui; elles sont récréatives et lui permettent de supporter les inconvénients de son existence.

D'autre part, on retrouve chez lui la même curiosité de l'adolescent et le goût de s'instruire dans les sciences les plus diverses, il reste tenté d'avoir des connaissances universelles.

Son dédoublement de la personnalité peut aussi être comparé à l'image idéal qui habite si souvent l'esprit de l'adolescent.

A l'âge de 22 ans, G... montre les mêmes tendances imaginatives, mais hypertrophiées par la maladie. Son délire garde l'empreinte de la période psychologique pendant laquelle a débuté sa maladie. Aucune évolution intellectuelle n'ayant pu se faire depuis; G... a toujours été un grand imaginaire, un grand rêveur et son délire est commandé par son contenu psychique.

DÉLIRE DE RATIONALISME MORBIDE

DE CLÉRAMBAULT sous le nom de délire dogmatique et ROGUES DE FURSAC avec MINKOWSKI sous le nom de rationalisme morbide, ont décrit un même groupe de délire à base de logique que l'on rencontre chez les déments précoces.

Ces malades, épris de logique, veulent conformer le monde et leur conduite aux principes qu'ils ont choisis. La moindre de leurs pensées, l'acte le plus insignifiant est passé au crible des principes choisis. Ceux-ci sont appliqués avec une extrême rigueur : il ne peut y avoir de compromis. Tout acte de la vie est envisagé du point de vue de l'antithèse rationnelle du oui ou du non, ou plutôt du bien ou du mal, ou du permis et du défendu, ou de l'utile et du nuisible.

Ces principes sont appliqués à tous les domaines et des principes justes en eux-mêmes aboutissent à des conséquences monstrueuses en raison de leur généralisation.

Ils refusent le secours de l'expérience et ne tiennent pas compte des nécessités de la vie; la base du raisonnement est juste, mais celui-ci se déroulant selon un mode linéaire et négligeant les obstacles, aboutit à une absurdité et pourtant chaque élément du raisonnement est relié au précédent avec une impeccable logique.

Il n'est pas de domaine intellectuel ou pratique où une telle tendance à rationaliser ne puisse s'exercer.

Les problèmes philosophiques et religieux les plus hermétiques sont résolus par ces malades, ils démontrent l'existence de Dieu, connaissent les origines de l'homme, la genèse de la vie ou le mécanisme du cerveau (Ob. I).

Les sciences abstraites, les mathématiques surtout sont fréquemment choisies comme champ d'étude; certains malades prétendent avoir réussi la quadrature du cercle; d'autres ont inventé le mouvement perpétuel, réussi à obtenir une génération spontanée ou ont les plans d'un moteur à eau. Ils ont réalisé des inventions les plus merveilleuses, un peu à la façon de l'œuf de Colomb, ou du nœud Gorgien, à cela près qu'ils ne sont pas venus à bout, dans les condi-

tions posées, du problème ou que leur invention reste à l'état de projet.

Certaines inventions ne sont pas dépourvues d'ingéniosité, mais pèchent toujours par le côté pratique. Un malade de l'Infirmierie spéciale de la Préfecture de Police avait imaginé un système de régulation de la circulation parisienne : il voulait placer dans les rues de Paris des rails en verre creux dans lesquels circuleraient des séries de quatre taches lumineuses correspondant aux quatre roues d'une automobile; les rails seraient jalonnés ainsi régulièrement. Le conducteur, plaçant ses quatre roues sur quatre taches, réglerait sa vitesse sur celle des points lumineux qui sont devant lui, il ne devrait en aucun cas quitter la place qui lui serait ainsi assignée; selon les heures du jour et l'encombrement, les taches se déplaceraient plus ou moins vite, leur vitesse serait réglée par des conducteurs de secteur. Le dispositif serait tel qu'aux croisements les séries de quatre taches ne pourraient jamais se rencontrer, d'où suppression absolue des accidents d'auto. Il avait fait un plan extrêmement compliqué avec des aiguillages très nombreux pour la place de la Concorde; mais pour aller dans certaines directions il fallait faire plusieurs fois le tour de l'Obélisque et il avait transformé ainsi cette place en un véritable labyrinthe. Mais selon lui, jamais un seul accident ne pouvait se produire, les piétons pouvaient traverser les rues sans attendre, ils n'avaient qu'à passer entre deux séries de taches lumineuses.

D'une part, ce malade n'avait pas prévu que le conducteur pouvait sciemment ou non, quitter ses taches lumineuses et par conséquent se trouver dans le lieu de croisement, source considérable d'accidents. D'autre part, il proposait ce système de régulation de la circulation dont les avantages paraissent problématiques et qui nécessite des travaux

énormes, alors que les dispositifs lumineux aux carrefours avaient fait leurs preuves.

La politique, elle aussi inspire de nombreuses théories, plus ou moins démarquées d'ailleurs de théories existantes. Ce sont, naturellement, les doctrines des partis extrémistes qui font le plus d'adeptes. Ces théories politiques prennent aussi la forme de philanthropie (Obs. II).

Sont aussi nombreuses les théories inspirées par les soucis d'*hygiène* (Obs. III). Ces malades s'imposent un emploi du temps minutieusement réglé, dont chaque occupation est faite uniquement pour satisfaire aux règles d'hygiène. Ce n'est pas en vue d'améliorer leur rendement social qu'ils observent ces règles de physique, souvent draconiennes, mais uniquement pour être d'accord avec leurs convictions. Ces règles bonnes en elles-mêmes quand elles sont observées avec mesure, deviennent rapidement absurdes et même nuisibles entre leurs mains.

Le rationalisme morbide pur, tel que l'a décrit ROGUES DE FURSAC, ne comporte pas d'affaiblissement intellectuel ni d'automatisme mental, mais il existe de nombreux délires de démence précoce qui comportent ces deux éléments et dans lesquels on retrouve des tendances très voisines des tendances rationalistes.

Ainsi la croyance délirante en une *mission* se rapproche beaucoup des délires rationalistes philanthropiques ou politiques (Obs. I); on y retrouve le même esprit de système, le même goût du plan. Mais la raison n'inspire plus à elle seule les actes et les pensées, une voix intérieure ou extérieure commande ou conseille.

OBSERVATION I

Raymond est un homme de 41 ans, à la chevelure longue, tombant sur ses épaules et à la mise fort négligée par ailleurs. Il a le teint pâle et le visage fatigué de ceux qui ne dorment plus. Il nous dit spontanément être épuisé par une « maladie infernale » et « être presque dément ».

Il a été conduit à l'Infirmierie spéciale après être allé au Commissariat de police. Il voulait qu'on l'aide à sauver une personne qui ne pouvait se réveiller.

Il nous dit : « Depuis l'âge de 22 ans je suis atteint d'hystérie. Il se plaint de *paralyse de la pensée* : « J'ai des
« arrêts de marché entre ma volonté, je ne peux me repré-
« senter un objet comme je le veux, le contraire se pro-
« duit. 70 % de mes processus mentaux sont soumis à ce
« mode de penser, tous ces phénomènes sont hystériques :
« si je désire être raide comme une planche, on m'impo-
« sera un mouvement. Ma maladie agit sur ma pensée
« active et passive; je ne peux pas me représenter un
« visage ou un paysage, je ne peux souvent pas parler à
« quelqu'un quand je le désire. J'ai des phénomènes de
« marche : mes vêtements sont couverts d'excréments,
« pendant deux heures je ne peux les retirer, je les sens
« un peu mais je les vois surtout.

« Depuis mon plus jeune âge j'avais des affinités intel-
« lectuelles : je voulais devenir un savant, mais mes pa-
« rents ne pouvant me faire donner plus d'instruction que
« que le C.E., j'ai travaillé seul, je lisais.

« Dès l'âge de 20 ans j'étais un véritable savant, ayant
« fait une œuvre philosophique générale jamais atteinte
« jusque-là, *j'ai continué une œuvre littéralement géante*.

« doublée d'une œuvre morale et qui fait de moi un savant
« d'une importance très grande sur le globe. *Mais ma ma-*
« *ladie paralyse la réalisation.*

« Mon œuvre comprend trois parties concernant la Psy-
« chologie, la Biologie et la Philosophie. Elle a pour but
« la connaissance absolue combinatique (comme celle de
« Leibniz) du cerveau, on démontre le mécanisme de
« l'homme.

« L'œuvre psychologique comprend :

- « 1° Déterminisme mathématique des fonctions et tendan-
« ces de l'homme;
- « 2° Mécanisme placé sous l'organe des tendances qui
« exécute les phénomènes voulus;
- « 3° Annexes auxiliaires de cet organisme.

« L'œuvre Biologique étudie l'ontogénie, le mécanisme
« de l'origine des êtres vivants.

« L'œuvre Philosophique étudie la nature de la cons-
« science selon SPENCER et LE DANTEC, la joie et la douleur.

« Je décris la forme fondamentale de la réalité dont l'as-
« pect objectif ne serait qu'une autre face du problème
« de l'infini et de l'éternité.

« J'étudie le déterminisme et discute de l'existence de
« Dieu, étant donné l'autorité intellectuelle que j'ai dans
« le monde, je ne veux pas donner ma conclusion sur
« l'existence ou l'inexistence de Dieu.

« Quelle démence! je ne me rappelle plus quelle doit
« être la conduite de l'humanité dans la vie future pour
« obtenir le bonheur et la félicité.

« Mon œuvre est comparable à une religion et ferait
« de moi un homme encore plus important que je ne suis.

« Mais comment se fait-il que souffrant d'une paralysie
« de la pensée, j'ai pu accomplir cette œuvre? Mais les

« œuvres sont parfois bonnes malgré les maladies mentales !

« Je n'aime que la bonté et la beauté, et pour me contrarier *la maladie me transforme le visage*. Ma marche, mon visage deviennent repoussants, les gens ne peuvent plus ainsi me donner leur véritable accueil. Les aspects extérieurs de mon individu sont pervertis par les troubles. Je ne vis qu'avec l'amour du ciel, de l'infini, de la beauté, contrarié d'une façon atroce par les laideurs. »

Il a pour se protéger des formules magiques : « Denis vingt-sept proditifs suscité », les lettres ξ et β ont un grand pouvoir. La lettre ξ a un pouvoir maléfique, elle agit à la façon « d'une toile de domination qui ferait faire jusqu'à des meurtres ». La lettre β , au contraire, a une bonne influence. Le nombre 3.274 est un « symbole » qu'il lui faut parfois répéter inlassablement. S'il était horloger, nous dit-il, il aurait « une montre pleine de coton, d'épluchures de crevettes qui empêchent tous phénomènes d'idéation » et qui suffirait à le protéger. Il n'y a guère qu'un an qu'il a besoin et qu'il a découvert ces formules.

Depuis un an aussi, Raymond souffre de phénomènes cénesthésiques. Il se plaint « d'un ravagement des artères et des poumons, et nous dit : non seulement tous les éléments de ma vie psychique sont atteints, mais aussi tout mon corps.

« Depuis un an, j'ai de la télépathie. On lit dans ma pensée, mais je reçois aussi des messages. Il y a quatre ans, j'ai remarqué une enfant remarquablement belle, elle avait 10 ans. J'ai eu pour elle une sorte d'admiration mystique. Puis, l'année dernière, j'ai eu peur que la télépathie provoque des attaques contre elle, j'ai eu peur qu'elle soit fascinée. » La mère, sur ces entrefaites, est devenue sa voisine. « L'adoration mystique » qu'il

avait pour la fille fut remplacée par une « amitié intellectuelle allant jusqu'à l'amitié amoureuse » pour la mère. Il communiquait avec la mère et la fille, il a pu ainsi les prévenir de la « conjuration » de faire attention « aux troubles du E.H. ». Il leur transmettait ses messages : « le monde est au plus mal ». Ces messages étaient faits d'une petite voix très faible, « plastique et sans relief », dit-il. Il a aussi des représentations télépathiques visuelles et colorées; il dit voir des couleurs éclatantes qu'il n'a jamais vues nulle part autour de lui.

C'est au sujet de cet enfant qu'il a reçu le message qu'elle était en grand danger, qu'elle ne pouvait se réveiller et c'est pour elle qu'il a été faire la démarche au Commissariat qui a décidé de son envoi à l'Infirmierie spéciale.

L'examen physique ne révèle rien de pathologique, mais permet mieux d'apprécier l'état général qui est assez médiocre.

La mère du malade qui le soigne et le surveille un peu nous apprend qu'il a été normal jusqu'à l'âge de 18 ans. Après une bonne scolarité il a quitté l'école à 13 ans, ayant son certificat d'études. De 13 à 18 ans, il a travaillé dans deux maisons comme commis. Puis, peu à peu, son activité diminua, il rêvassait, lisait fébrilement pendant des nuits entières et couvrait des cahiers entiers de notes et de dessins. A l'âge de 20 ans, elle le conduisit à la consultation de Sainte-Anne, où il fut examiné par Pierre JANET et MINKOWSKI.

Le Docteur JANET ayant conseillé de le laisser libre, il a pu vivre ainsi avec sa mère qui travaillait et ne pouvait exercer sur lui une bien grande surveillance, pendant vingt ans. Il était incapable de travailler, mais il rendait à sa mère des petits services en faisant les courses et le mé-

nage. Il passait de longues heures à la Bibliothèque municipale et c'est là qu'il a acquis un petit bagage littéraire.

Depuis un an son activité ménagère était moins bonne, il devenait de plus en plus négligent. On le trouvait écoutant, marmottant dans un coin ou dans l'escalier. Il s'absentait pendant des journées entières et devenait taciturne.

Sa démarche auprès du Commisariat fut la seule de ce genre qu'il fit.

En résumé, dans cette observation on trouve *des idées d'influence et un rationalisme morbide*.

Ces idées d'influence sont constituées surtout par des éléments fins de l'automatisme mental : « paralysie de la pensée, inhibition, télépathie » ; les phénomènes d'influence agissant sur la sensibilité, sont peu accusés : petite voix faible, couleurs (mais sans forme), quelques mauvaises odeurs, seules les transformations du visage sont nettes et définies.

Comme dans tous les délires d'influence, on distingue deux influences : l'une protectrice, l'autre ennemie et les armes sont des objets, des mots, des lettres, des nombres.

Les éléments sensitifs de ce délire sont peu intenses et c'est ce qui permet sans doute la conscience relative de l'état morbide.

Notre malade a une conscience partielle de son état, il sait qu'il est malade; il appelle même son mal : hystérie. Ce sont surtout les phénomènes de barrage qu'il appelle ainsi; pour lui, la télépathie n'est pas une maladie mais un don, et c'est pourquoi il n'a qu'une conscience partielle de son état.

Cette observation est aussi un cas de rationalisme morbide. Les problèmes psychologiques, biologiques et philo-

sophiques les plus ardues, Raymond prétend en avoir trouvé la solution définitive.

Mais en fait il ne peut que nous énoncer les problèmes auxquels il s'est attaqué, jamais il ne nous en a donné une solution. Si on lui en réclame, il prétend ne vouloir livrer son œuvre qu'en entier : soit « 25.000 pages » environ, dit-il.

S'il ne nous donne que le plan de son ouvrage, c'est que celui-ci n'est qu'un « souvenir ». La période pendant laquelle il a cru créer, est terminée depuis fort longtemps. Il nous a récité rapidement le plan de son œuvre, mais il s'est écrié au moment de nous donner quelques détails sur le chapitre philosophique et moral : « Quelle démence ! je ne me rappelle plus quelle doit être la conduite de l'humanité dans la vie future pour qu'elle obtienne le bonheur et la félicité. » C'est surtout dans sa vingtième année, nous dit sa mère, qu'il a beaucoup écrit.

Sa prétendue œuvre lui sert à justifier maintenant la haute idée qu'il a de lui-même et lui permet de trouver naturels les hommages qu'on lui transmet par télépathie. Il est considéré comme un « demi-héros ». Son œuvre n'est pas en gestation, mais un fantôme, il l'admire sans la comprendre, elle le dépasse. En parlant d'elle, il vous demande : « Comment se fait-il que souffrant d'une paralysie de la pensée j'ai pu accomplir cette œuvre ? » Par ses aveux et par sa mère nous avons la preuve que son œuvre date de fort longtemps. D'ailleurs, les délires rationalistes et les délires dogmatiques sont caractéristiques des délires de l'adolescence ; on ne les voit se développer qu'entre 17 et 25 ans, notre observation se conforme à la règle.

Nous noterons aussi comme preuve de maladie de l'adolescence l'idéalisme de notre malade. Ses spéculations sont désintéressées, il n'est épris que de beauté ; il chérit en son

cœur le beau visage d'une petite fille; cet amour ressemble à celui des adolescents qui s'éprennent d'une femme inaccessible ou d'un visage entrevu. D'ailleurs, cet amour tout contemplatif, n'est pas singulier chez notre malade qui a toujours eu un apragmatisme sexuel.

Même en l'absence de renseignements familiaux, en examinant Raymond on pouvait situer aux alentours de la vingtième année le début de sa maladie et retrouver son mode évolutif.

Le rationalisme et les éléments fins de l'automatisme mental font situer le début de la maladie vers la vingtième année; les éléments plus grossiers de l'automatisme mental indiquent une nouvelle poussée évolutive après vingt-cinq ans. Cette nouvelle poussée, en l'occurrence, fut minime mais suffit à décider de l'internement. C'est parce que cette seconde poussée morbide est survenue sur une démence précoce fixée, que l'on peut si aisément retrouver les vestiges des constructions délirantes de la première période.

Même si le délire dogmatique de Raymond était moins complet, un seul de ses éléments permettrait à lui seul d'affirmer que ce malade est souffrant depuis son adolescence. Un élément de rationalisme morbide décèle l'âge de l'affection à cinq ans près comme un seul tronçon de colonne permet de reconstituer et de dater un temple.

OBSERVATION II

Aline ..., âgée de 27 ans, est envoyée à l'Infirmierie spéciale en raison des nombreuses plaintes, tant écrites que verbales, qu'elle a faites au Procureur de la République et au Commissariat de police.

Aline se présente à nous très correctement et nous demande, d'un langage châtié, d'un ton hautain et sourdement agressif, la raison de sa venue dans le service. Ce ton contraste avec ses vêtements sordides, son visage et ses mains crasseuses. Le sommet de son crâne est complètement épilé, ce qui achève de donner à toute sa personne un aspect bizarre.

Elle proteste posément et élude avec habileté les questions ayant trait à sa grande activité épistolaire, se targue d'un certificat d'intégrité mentale délivré par un médecin connu et se prétend un être agissant « avec raison et volonté ». Elle accuse sa mère de vouloir la faire interner ainsi que sa sœur. Elle poursuit un long procès afin de faire lever l'interdiction dont elle a été frappée, et pour cela écrit des lettres souvent injurieuses à des juges, des avocats, des ministres; lettres correctement rédigées, écrites d'une main ferme et assez élégante, mais dans lesquelles on constate de gros troubles du jugement.

Elle impute son arrestation à sa mère pour laquelle elle n'a jamais eu d'affection, qu'elle a souvent battue et qu'elle accuse maintenant de captation d'héritage.

Elle proteste véhémentement contre cette ingérence maternelle, et pour prouver l'intégrité de ses facultés intellectuelles, montre le volumineux index de la bibliothèque d'un ministre mort tragiquement, et qu'elle semble avoir fait réellement.

Interrogée sur ses moyens de subsistances et occupations, elle répond tantôt avec mauvaise grâce, tantôt avec feu sur son activité patriotique et réformatrice.

Elle est fondatrice et présidente « de l'Union Nationale des Chômeurs », elle distribue des tracts libellés ainsi :

Statut de l'Union Nationale des Chômeurs

Appel à tous les chômeurs français pour former l'armée pacifique du travail qui ramènera la prospérité en France et maintiendra la paix du monde.

PROGRAMME :

1° Aide au Patronat par l'emploi des chômeurs travaillant à un taux réduit payé par l'Etat;

Maintien des lois sociales de 1936 pour les autres salariés;

2° Expulsion des étrangers venus en France depuis 10 ans.

Comment ramener la paix. — Suit un long paragraphe lyrique exposant son programme.

Méthode. — Les chômeurs travailleraient pour le prix de leur allocation pour les patrons qui seraient ainsi aidés, d'où production moins onéreuse.

« Ceci doit supprimer le chômage, mais il est dit que la dissolution de l'Union Nationale des Chômeurs serait prononcée immédiatement si le nombre de ses membres n'augmentait pas (*sic!*) pendant une période de huit jours. »

Un autre tract est intitulé :

*Union Nationale pour une Paix définitive en Europe
après la guerre de 1939.*

et comprend 5 paragraphes vigoureusement antigermaniques et suivis d'un couplet dédié aux soldats français.

Ces projets grandioses et philanthropiques contrastent avec la misère où elle tient volontairement sa sœur, pour laquelle elle a même une affection hors nature. Elles vivent toutes deux seules à Paris, dans une chambre d'hôtel, payée par la mère. Elle séquestre sa sœur, démente précoce, catatonique et gâteuse. Elle l'abandonne ainsi seule pendant

plusieurs jours et refuse de laisser entrer qui que ce soit dans leur chambre.

Au cours de l'examen, Aline s'avère une très grande malade malgré une défense habile dans ses silences et ses sautes d'idées. L'affaiblissement intellectuel est pourtant grand, surtout en ce qui concerne le jugement, ses programmes de réforme montrent son indigence intellectuelle en désaccord avec ses études.

Au point de vue physique, on ne constate pas de signes nerveux pathologiques ni viscéraux. Mais on remarque les iris dyschromiques en frange, le corps thyroïdien peu gros, une glossite exfoliatrice et une cyanose des mains; les règles sont ponctuelles.

En compulsant son volumineux dossier, on apprend : qu'à l'âge de 18 ans, en 1930, sa famille fut obligée de lui faire interrompre la préparation du Concours de Sèvres, car elle se montrait fatiguée et surtout distraite.

A Pau, puis à Lausanne, en 1931, les troubles persistèrent.

En 1932, à 20 ans, elle fut internée à Sainte-Anne pour un état catatonique qui cédait transitoirement à une excitation motrice; verbale. Déjà, à cette époque, elle écrivait de nombreuses lettres, avait des préoccupations de réforme sociale et des revendications de paranoïaque avec automatisme mental.

En avril 1933, elle quitte l'Asile, rentre chez elle; en août, elle est psychanalysée en Suisse, puis retourne à Paris. En 1934, elle est de nouveau internée à Sainte-Anne et présente le même état que deux ans auparavant; en avril 1935, elle quitte l'Asile avec le diagnostic : anomalie de caractère. Pendant les années suivantes et jusqu'en 1940, elle mène une vie très anormale mais sans esclandres; mais les très nombreuses lettres au Procureur de la République, au

Commissaire de police et à des personnalités connues finissent par entraîner sa mise à l'Infirmierie spéciale.

Le 20 mai 1940, le Docteur HEUYER l'interne de nouveau avec ce certificat :

Démence précoce. Affaiblissement psychique discordant. Longue évolution à manifestations polymorphes. Début par un syndrome catatonique. Puis troubles de caractère. Actuellement idées de grandeur et de persécution; création de « l'Union Nationale des Chômeurs » dont elle est la seule adhérente. Propagande partiellement utilitaire. Plaintes contre un avocat qu'elle accuse de diffamation, contre sa famille qui veut la faire interner, et contre tous ceux qui l'ont fait interner antérieurement. Subexcitation par intervalles. Poèmes. Dissociation profonde, malgré l'apparente lenteur d'idéation. Bizarreries. Délires des actes. Négligence de la tenue. Malpropreté sordide. Fugues de Nantes à Rennes à pied et en auto-stop. Distribution de tracts stéréotypés. Fond de passivité malgré une attitude apparemment revendicatrice et processive. Misère et isolement.

Vivacité des réflexes tendineux. Alopécie en calotte, avec arrachage volontaire des cheveux. Glossite exfoliatrice. Gros corps thyroïde.

Deux internements antérieurs : 1932-1933 et 1934-1935.

Aline, âgée de 27 ans, ne présente pas de signes d'automatisme mental, comme on serait tenté de le supposer, étant donné son âge. Ce sont ses manifestes et ses procès qui l'ont amenée à l'Asile. Ses idées de grandeur et de persécution sont les mobiles de ses actes répréhensibles.

Les seuls éléments particuliers du délire sont les projets de réformes sociale et politique. Si Aline a conservé assez bien ses facultés intellectuelles et peut être considérée comme une forme de démence précoce fixée, ses projets de réforme sont influencés par son état morbide. Ses projets

ne sont pas complètement absurdes, mais ils sont sûrement incomplets. Elle ne tient pas compte des difficultés de réalisation; pour elle, la chose lui semble très simple; l'article de dissolution de l'Union est en contradiction avec le but proposé.

Si l'on admet que la maladie touchant le cerveau rend impossible le développement ultérieur de celui-ci, on peut rapprocher cette observation des statistiques de CHARLOTTE BÜHLER concernant les groupement politiques d'adolescents.

16 et 18 ans sont les âges auxquels on observe un gros décalage de la majorité du groupe pour le groupe, vers le groupe pour l'idée : avant 16 ans, les enfants attachent plus de prix au groupe lui-même qu'à l'idée qui a présidé sa formation; après 16 ans, au contraire, s'ils se groupent c'est pour l'idée non plus pour le groupe. A cet âge, on fait plus volontiers qu'à un autre partie d'une association aux buts humanitaires.

L'on peut se demander si la seule particularité du délire d'Aline n'est pas due à l'âge auquel la démence précoce s'est manifestée pour la première fois.

OBSERVATION - III

Manuscrit d'un polytechnicien âgé de 20 ans.

14 novembre 1925.

« Jusqu'ici, mes études ont à peu près marché, mais j'ai le grave tort de beaucoup trop me préoccuper de ma santé; de m'analyser avec plus d'attention que j'étudie. Le plus petit écart à l'hygiène me trouble fort et je dépense beau-

coup d'attention à me convaincre que cela n'a pas dû beaucoup me nuire. Cela tient évidemment à un manque de confiance en mon physique.

« J'ai de la mémoire et apprends facilement, une maturité d'esprit qui m'évite de grands efforts. Je dois travailler presque toute la journée. Depuis douze jours que je suis rentré, je suis arrivé à travailler régulièrement. Seulement, voilà, je ne fais que le minimum par crainte du surmenage... je voudrais sortir le premier de l'Ecole Polytechnique... cette année d'admission il y aurait avantage à faire un grand effort et à rentrer par la grande porte : 1° au point de vue formation; 2° au point de vue des aléas d'examens à éviter. Mais il vaudrait mieux rentrer dernier et tout frais qu'usé.

« Jusqu'ici je ne me suis jamais senti fatigué, cependant j'ai de petits troubles... (insomnies, dyspepsie, céphalées). Je m'imagine que mes maladies passées m'ont abîmé et je me demande avec angoisse si je suis encore capable de l'effort très intense de la sortie de Polytechnique. »

14 mars 1926.

« Mon essai de travail a échoué malgré mon désir et ma volonté... Il faut d'abord admettre que je suis bien doué pour les Sciences et capable d'acquérir une autorité... Mes goûts sont fortement orientés dans ce genre d'études. L'Ecole Polytechnique étant incontestablement supérieure, mon choix s'est porté exclusivement sur elle. Mes capacités m'ont même autorisé à prendre pour but de devenir bachelier. La puissance de travail, la mémoire et la volonté sont aussi utiles que l'intelligence pendant ces deux années d'un travail d'une *intensité formidable*...

« D'ailleurs, depuis trois ans que je souffre, j'étais persuadé que cela serait ma faiblesse de santé et non un manque de dispositions pour les mathématiques qui pourrait

me faire échouer au concours de Polytechnique. Il en a résulté que ma santé, depuis deux ans, est ma préoccupation principale et presque exclusive : *du matin jusqu'au soir, je règle tous mes actes sur l'hygiène; d'où la manie des piqûres, des régimes, etc...*

« Les trois premiers jours : travail moyen avec inquiétude quand je souffre de l'estomac et maux de tête; les jours suivants perte du sommeil, maux de tête plus violents m'empêchant de travailler, je continue d'aller au collège, quoique ne faisant rien; puis huit jours après l'essai, je suis obligé de partir à cause de la discipline... Si vous voulez connaître mon caractère, sachez que je ne suis ni un amorphe, ni un juteur poseur et que je n'ai pas d'instincts mercantiles, et qu'un peu plus jeune j'étais extrêmement ardent. »

18 septembre 1926.

Ecrit à sa mère d'Evian. Lui demande de l'entretenir encore pendant 4 ans, disant : « Je trouve que tu ne sens pas assez que je suis un as capable de faire des travaux et des découvertes scientifiques plus tard »... « je voudrais que tu sentes que si tu ne m'entretenais pas encore de longues années, cela serait la mort pour moi ». « ...Aussi quand tu m'écris que « tu consens » à ce que je fasse de longues études, le mot est très déplacé : c'est ta volonté qu'il faut. »

De mois en mois, le doute en lui-même qui n'était que la conscience de son état morbide, s'atténue. Il est tout d'abord très content de sa maturité d'esprit et de ses aptitudes à l'étude, puis dit qu'il est un sujet bien doué et capable d'acquérir une autorité, et enfin il est « un as capable de faire des travaux ou des découvertes scientifiques plus tard ».

Ces quelques lignes nous ont été communiquées par le Docteur HEYER; elles ont été écrites par un dément pré-

cocce de 20 ans, qui fut interné deux mois après la dernière lettre (18 sept. 1926) citée plus haut; depuis, il n'a pas quitté l'Asile.

Cette observation, quoique incomplète, nous a paru intéressante, car elle est un exemple des *soucis d'hygiène* qui tourmentent certains déments précoces de 18-20 ans.

Il avoue régler tous ses actes sur l'hygiène, se faire faire de nombreuses piqûres et s'imposer des régimes.

Les emplois du temps et les régimes sont, en effet, deux caractéristiques de ces malades.

Les emplois du temps sont souvent minutieusement réglés; les heures consacrées au sport, au sommeil, aux repas sont soigneusement choisies en vertu du principe choisi. Mais il n'est souvent tenu aucun compte de l'entourage. Souvent les exercices sont pratiqués d'une façon inconsidérée ou d'une manière à leur ôter toute action bienfaisante : j'ai vu un dément précoce de 19 ans qui, sous prétexte d'hygiène, marchait quatre ou cinq heures de suite en rond dans sa chambre alors que rien, pas même un automatisme mental, ne l'empêchait de le faire à l'air libre.

Un autre, toutes les heures maniait des haltères mais refusait de porter le sac à provisions de sa mère.

L'abus des régimes se rencontre aussi fréquemment. Au nom des vitamines, un certain malade refusait tous les aliments tant soit peu cuits.

Un autre, au contraire, ne consentait à manger que des nouilles.

Ces malades veulent observer strictement le régime qu'ils ont choisi, en dépit des saisons et des conditions familiales.

RESSEMBLANCES ET DIFFERENCES DE CES DELIRES AVEC LES TENDANCES NORMALES DE L'ADOLESCENT

Les observations que nous avons choisies concernent toutes les démences précoces ayant débuté pendant l'adolescence.

Nous nous sommes attaché à montrer, après chaque observation de Délire de Rêverie et de Rationalisme morbide, les similitudes entre la Psychologie de l'adolescent et celle de nos malades.

— Nous avons trouvé dans notre observation de Délire de Rêverie : d'une part, des traits de caractère propres à l'adolescence : une curiosité et un désir de connaissance universelle — et d'autre part, la déformation du type Imaginatif; notre malade comme l'adolescent normal, prenait du moins au début, plaisir à son mentisme; des rêveries flattaient sa sensibilité et lui permettaient de compenser une réalité plus ou moins pénible.

— Nos observations de rationalisme morbide montrent la même ressemblance — les malades gardent des vestiges de leur mentalité d'adolescent : le désir de connaissance universelle (Obs. I) — notre malade II croit qu'elle a une mission à remplir et se croit capable d'influencer, d'une façon décisive, la destinée de son pays; le malade III est si préoccupé de lui-même et de règles d'hygiène qu'il oublie les dures nécessités qui s'imposent à sa famille. Enfin, tous sont épris de logique; ils recherchent les systèmes philosophiques ou sociaux, les règles, qui leur permettent d'échafauder une conception logique du monde.

Délire de Rêverie.

Si on compare ce Délire de Rêverie avec la mentalité de l'adolescent imaginatif, on constate que les thèmes de rêverie sont les mêmes : le désir de puissance et l'amour, animent ces deux imaginations.

Les unes comme les autres peuvent être constituées par une succession d'images récréatives ou d'images organisées en roman avec une fiction poursuivie de jour en jour. C'est souvent le soir que l'adolescent comme le malade (au début) se livre à son jeu préféré. Mais chez l'adolescent normal, jamais la rêverie n'empiète sur la réalité, jamais il n'éprouve le besoin de jouer des scènes de sa fiction. Le malade atteint de délire de rêverie, s'il peut garder fort longtemps sa rêverie intérieure, éprouvera, à un moment donné, le besoin de transposer sa fiction dans la réalité.

C'est ainsi que le malade, dont l'observation a été publiée par G. HEUYER et AJURIAGUERRA dans la revue médico-psychologique, a été amené peu à peu à écrire des lettres, puis à tenter un voyage pour retrouver la Reine des Atlantes; le roman de Pierre Benoit : *Antinéa*, était à l'origine de sa fiction et avait fourni les éléments de sa rêverie.

Les rêveries de l'adolescent comme les rêveries pathologiques sont souvent peu cohérentes et tiennent peu compte des possibilités du sujet; elles n'ont également que peu de rapports avec la réalité. Quelle que soit leur nature, elles jouent un rôle de compensation à une réalité pénible.

Rationalisme morbide.

Si on compare les tendances rationalistes de l'adolescent normal avec le rationalisme morbide, on leur trouve de nombreux traits communs.

A l'état normal, comme en pathologie, chez l'un comme chez l'autre, un but, un idéal, *un principe, domine les pensées et les actes.*

Le principe a été admis, il y a eu adhésion définitive de tout l'être. Tout l'être s'est orienté selon ce principe. C'est la même adhésion totale que celle que l'adolescent éprouve devant une théorie qui lui plaît. Le monde s'organise à l'infini, selon le principe directeur. Mais l'adolescent normal, s'il est d'une sincérité absolue, sur le moment, varie et subit beaucoup d'adhésions totales qui lui semblent chaque fois définitives. La vie, la curiosité l'entraînent de l'une à l'autre, et lui enseignent l'écart qui existe entre la théorie et la pratique.

Le dément précoce ne peut plus, sous l'influence de la vie, se transformer; il changera sans doute, mais selon son mode évolutif interne; il a perdu contact avec ses semblables; il a perdu tout esprit critique. Les objections, les démentis, les obstacles à l'application de sa théorie ne le gênent point, il la poursuivra tant qu'il en aura la force, et surtout la cohésion d'esprit nécessaire.

Le rationaliste comme le malade aime à abstraire et à généraliser. Mais si le méthodique généralise, cherche des principes, des règles, c'est parce qu'il sent les immenses possibilités que la vie lui offre chaque jour et qui peuvent l'entraîner loin du but qu'il se propose, il classe les faits afin de mieux agir.

Le rationaliste morbide, lui aussi, agit ainsi et dans le même but.

Mais il n'y a aucune proportion entre les dons et les travaux qu'il choisit. Il n'y a plus de proportion entre l'intelligence et l'idéal. Il s'estime d'une manière incorrigible, malgré ses échecs, au-dessus de sa propre valeur et est incapable de se critiquer lui-même. C'est ce que BLEUER a

appelé *l'inintelligence de proportion* « *Verhältnisblödsinn* ».

Il agit et pense comme le pire des sectaires; pour lui il n'y a que deux solutions possibles : avec intransigeance il répond oui ou non aux faits déconcertants qui nous environnent, selon qu'ils sont en accord ou en désaccord avec le principe qu'il a choisi; les verdicts succèdent aux verdicts et le but proposé n'est jamais atteint, car à aucun moment il n'est tenu compte de la réalité.

L'être normal, bien qu'il se soit choisi volontairement une règle de conduite, souffre des limites imposées, est souvent perplexe et ne sait quelle attitude adopter. Jamais aucun doute, ni aucune hésitation n'effleure le rationaliste morbide.

Enfin une sensibilité et une affectivité diminuée écartent encore le rationaliste morbide de son modèle normal.

Rogues DE FURAC, dans son très bel article de l'Encéphale (1923), démontre la différence essentielle entre le raisonnement normal et celui de ces malades pourtant si imbus de logique; il réside essentiellement dans l'autisme du démenti précoce. Ces malades ont un égoïsme actif, ils rapportent tout à eux, ignore l'ambiance, ont perdu le sentiment d'harmonie avec la vie et à cause de cela ont perdu la notion de limite. Dans leurs décisions, ils ne tiennent pas compte de tous les facteurs irrationnels qui interviennent à chaque instant de la vie mais ne considèrent qu'eux et les principes qu'ils ont choisis.

ELEMENTS DETERMINANT LE DELIRE DANS LA DEMENCE PRECOCE

LE DELIRE DEPEND DE L'INTENSITE
DE L'AGRESSION MORBIDE
ET DE LA FORCE DE RESISTANCE DU SUJET

M: LAIGNEL-LAVASTINE, dans une très belle conférence faite au Palais de la Découverte, a exposé sa conception du délire. Il considère deux parties dans la psychiatrie : la pathologie et la tératologie ; la pathologie comprend les perturbations liées aux causes morbides : toxiques infectieuses ; la tératologie groupe toutes les tares héréditaires et fœtales. Si l'agression morbide est massive et brutale, les manifestations liées au terrain passeront inaperçues ; si, au contraire, elle est légère, elle entraînera un tableau où les caractères de l'individu subsisteront, et M. LAIGNEL-LAVASTINE ajoute : « Selon les rapports réciproques de l'intensité de l'agression et de la force de la résistance de l'individu, vous pourrez ainsi graduer une série de types morbides dans lesquels la constellation étiologique sera tantôt à prédominance de la cause morbifique, tantôt à prédominance du terrain. » Il fait dépendre le coefficient réactionnel individuel de trois facteurs : la constitution, manière dont l'individu apparaît au point de vue de la forme, le tempérament, et le caractère. Or, au point de vue physique, l'adolescent n'a pas encore atteint sa morphologie définitive. Au point de vue mental, il

en est de même. Nous nous sommes attaché à montrer dans notre chapitre consacré à la psychologie de l'adolescent, la diversité, la variabilité de l'adolescent, et ses étapes psychologiques vers l'unité intérieure qui est en somme sa morphologie psychique définitive.

On conçoit que la Démence Précoce ne puisse donner des délires aussi bien organisés que la psychose hallucinatoire chronique ou la folie raisonnée, puisqu'elle survient sur un mens encore malléable et incomplet. Toutefois, dans le cas de Délire de Rêverie et de Délire de Rationalisme morbide, l'agression est légère, elle n'entraîne pas d'affaiblissement intellectuel et permet aux tendances antérieures de subsister. Ainsi observe-t-on un type morbide voisin du type psychologique normal.

LE DELIRE DEPEND DU CONTENU PSYCHIQUE ET DE LA PERSONNALITE ACQUISE DU SUJET

Il faut un minimum de don pour construire un délire, et l'on conçoit aisément que plus le sujet est cultivé et a de personnalité, plus son délire a de chance d'être riche et intéressant. Prenons, comme exemple, les délires de la psychose hallucinatoire chronique où il n'y a point d'affaiblissement intellectuel. On voit des malades peu intelligents avoir un automatisme mental très complet et pourtant présenter des interprétations très pauvres; les beaux délires de la persécution ont toujours lieu chez des êtres intelligents qui ont cherché avec tous les moyens intellectuels dont ils disposent la cause de leurs maux. Un être simple

énonce ses hallucinations auditives, visuelles, olfactives, cénesthésiques, mais ne les intègre pas toutes en une *conception délirante personnelle*, il attribue ses maux aux boucs émissaires du moment : diable, curé, francs-maçons, juifs, mafia, sans trop savoir pourquoi.

Dans la démence précoce dont l'affaiblissement intellectuel est parfois le premier signe, la richesse du délire est conditionnée par le niveau intellectuel. Un instituteur aura plus de chance de faire un beau délire qu'un manoeuvre. Bien plus, des éléments délirants importants ne se rencontrent que chez des êtres intelligents; les éléments fins de l'automatisme mental, prise, écho, devinement de la pensée, dédoublement de la personnalité, nécessitent pour apparaître un certain niveau intellectuel.

C'est d'ailleurs une constatation d'ordre général et qui intéresse la psychiatrie tout entière. Dans les hôpitaux psychiatriques, les salles de femmes sont plus recherchées par les aliénistes que les salles d'hommes, parce qu'on y rencontre plus de variétés, la clientèle asilaire masculine étant d'un niveau intellectuel nettement inférieur à celui de la clientèle féminine (COURBON).

IMPORTANCE DU FACTEUR AGE DANS LA GENESE DU DELIRE ET CONCLUSION PRATIQUE

Le délire étant si étroitement dépendant des facultés intellectuelles, il doit dépendre aussi de l'âge auquel survient la psychose; l'âge étant un puissant modificateur de la personnalité.

En effet, en psychiatrie infantile, il est exceptionnel de rencontrer un délire.

Avant 10 ans, la paralysie générale et la psychose périodique n'en donnent point; et toutes les encéphalites, quelle qu'en soit l'origine, n'entraînent que des arriérations mentales d'autant plus grandes que le sujet a été frappé plus jeune. Entre 10 et 15 ans, les symptômes psychiatriques consistent surtout en troubles du caractère; or, à ces âges où la personnalité n'est pas encore formée, et où il n'y a que des traits de caractère, on n'observe pas de délire.

Les formes de démence précoce caractéristiques de l'adolescence, le rationalisme morbide et le délire de rêverie, présentent des délires mal organisés; la troisième forme clinique de démence précoce, le délire d'influence, est d'autant plus riche en idées délirantes que le malade s'éloigne de ses 18 ans.

Et la forme clinique dans laquelle on rencontre le délire les mieux organisés et les plus fréquents est précisément la psychose que l'on ne rencontre que chez l'adulte : la psychose hallucinatoire chronique. Il n'est donc pas téméraire d'avancer que la personnalité conditionne le délire et que celui-ci sera différent selon l'âge auquel a débuté la maladie; celle-ci rendant impossible toute évolution ultérieure du cerveau. Personnalité et âge ont d'ailleurs été reconnus comme des facteurs importants en psychiatrie par de nombreux auteurs et en particulier JASPERS a consacré à ce sujet deux longs chapitres dans sa psycho-pathologie.

Le facteur « personnalité et âge » est si important en ce qui concerne la démence précoce que M. LAIGNEL-LAVASTINE, dans sa chaire de clinique à Sainte-Anne, y a consacré, cette année, plusieurs très belles leçons. Il a insisté sur la nécessité de ne pas oublier les manifestations psychologiques propres à l'adolescent dans le diagnostic à porter sur

les troubles du comportement des sujets âgés de 15 à 20 ans.

En effet, la réaction d'opposition, l'incertitude qui naît du manque d'unité intérieure, et toutes les attitudes singulières que l'adolescent empruntent par besoin de s'affirmer et par désir d'originalité, sont voisines de celles du dément précoce. Pour peu qu'un gauche vienne compléter le tableau, le médecin peut craindre un début de démence précoce.

LES DELIRES DE REVERIE
ET DE RATIONALISME MORBIDE
PEUVENT-ILS ETRE EXPLIQUES
PAR LE CONTENU PSYCHIQUE
ET L'AGE DU SUJET?

On peut supposer que l'agression morbide crée des anomalies et des monstruosité du caractère en sapant ou en amplifiant les tendances antérieures.

En pathologie vertébrale, on a démontré que la tuberculose se développait au niveau de la vertèbre en croissance; un mal de Pott est cervical, dorsal ou lombaire, selon l'âge auquel survient le sujet atteint. L'organe en croissance, étant en remaniement, est nécessairement moins résistant. Cette notion, adaptée au développement du cerveau, permet peut-être de considérer les Délires de Réverie et de Rationalisme Morbide en fonction de l'évolution de la personnalité; ils n'apparaissent qu'entre 15 et 20 ans, âge auquel précisément l'imagination se transforme et où l'esprit de logique se développe.

D'autre part, toute évolution ultérieure du cerveau n'étant plus possible après l'assaut morbide, si celui-ci est léger, le psychisme fixé au stade de l'adolescence permet d'être retrouvé.

Aussi, avons-nous pu tirer de ce travail, en nous appuyant sur des observations cliniques, une conséquence pratique :

Un élément de délire de rêverie ou de rationalisme morbide, observé chez un malade ayant dépassé l'adolescence, permet de situer le début de la démence précoce entre 16 et 22 ans.

CONCLUSIONS

— *La mentalité de l'adolescent* se caractérise au point de vue intellectuel par une curiosité très vive, par une remarquable souplesse d'esprit que nous avons appelée plasticité et par un goût très vif pour les idées générales et les constructions imaginatives.

La découverte des valeurs spirituelles et le besoin d'absolu caractérise son sens moral.

Son affectivité se manifeste par une réaction d'opposition envers ses parents et la société, réaction qui contraste avec ses amitiés très vives et son besoin de confiance.

Si les aspects d'un même adolescent peuvent être fort divers, différents de ce qu'il est au moment même et différents de ce qu'il sera, c'est que son désir d'originalité et sa plasticité sont nécessités par les étapes de son unité intérieure.

L'adolescence apparaît comme une période d'acquisitions multiples, souvent désordonnées, qui se termine quand l'unité intérieure est achevée. Si, pour une raison affective, celle-ci tarde, c'est alors que des périodes d'incertitude, voire de dépression, peuvent survenir. Si une atteinte morbide survient sur ce *mens* encore malléable, on conçoit qu'elle ne puisse donner lieu à une construction délirante très organisée.

— Toutefois, parmi les tendances de l'adolescence, on peut en distinguer deux qui orientent à elles seules toute

la vie psychique et qui sont inhérentes au caractère inné. Elles permettent de distinguer deux types d'adolescent : L'Imaginatif ou Sensible et le Méthodique épris de logique.

Nos observations de Délire de Rêverie et de Rationalisme morbide concernent toutes des déments précoces, malades depuis l'adolescence. On peut retrouver chez eux des traits de caractère propres à l'adolescent et la déformation du type imagitatif ou méthodique.

L'autisme et la perte du sentiment d'harmonie avec la vie différencie essentiellement les constructions imaginatives ou raisonnées de ces malades avec celles de l'adolescent.

L'âge et le contenu psychique sont les facteurs déterminants de la forme du délire. -

En pratique, lorsque l'analyse d'un délire, même ancien, permet de relever un élément de rêverie ou de rationalisme, on peut affirmer que le début de l'affection remonte à l'adolescence.

Vu :

Le Président,

LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu :

Le Doyen,

BAUDOUIN.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Gilbert GIDEL.

BIBLIOGRAPHIE

- BALVET (P.). — Le sentiment de dépersonnalisation dans les délires de structure paranoïde. (*Thèse*, Paris, 1936.)
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — *Paul et Virginie*.
- BINET et SIMON. — Articles de l'*Année psychologique*, 1910.
- BLONDEL. — *La conscience morbide*. (Alcan, 1928.)
— La personnalité in *Traité de Dumas*, t. II, pp. 522-574. (Alcan, 1924.)
- BOGAERT (Van). — Sur la pathologie de l'image de soi. Etude anatomique. (*An. Méd. Psych.*, 1934, II.)
- BONAPARTE (Marie). — Psychologie de la puberté. (*Soc. de Sexologie*, avril 1935.)
- BOREL (A.) et ROBIN (Gilbert). — *Les rêveurs éveillés*. (Gallimard, 1925.)
- BOURGET (Paul). — *La Maison de Saint-Cloud*.
- BUHLER (Charlotte). — Kindheit und Jugend. (Iéna, 1922.)
- CAPGRAS, ROUARD, DÉROMBIES (M^{re}). — Délire imaginatif. Hystérie ou schizophrénie. (*An. Méd. Psych.*, t. II, 1935, p. 73.)
- CLAPARÈDE. — Psychologie de l'enfant et Pédagogie expérimentale. (Genève, 1916.)
- CLAUDE et LAFORGUE. — Sur la schizophrénie et la constitution bipolaire du type schizoïde. (*Evol. psychiatrique*, 1925.)
- COVET et LAFORGUE. — Les arriérations affectives. La Schizonoïa. (*Evolution psychiatrique*, 1925.)
- BENJAMIN CONSTANT. — *Adolphe*.
- COTARD. — *Etudes sur les maladies cérébrales et mentales*. (1891.)
- COTARD (Fils). — Du rôle du sentiment d'automatisme de la genèse de certains états délirants. (*Journal de Psychologie*, 1909, p. 135.)
- COURBON. — Adultisme mental et les états de maturité précoce de la personnalité. (*An. Méd. Psych.*, avril 1929.)
- COURBON et STORA (R.). — Parapragsmatisme social et rêverie de compensation. (*An. Méd. Psych.*, t. I, p. 590.)
- DEBESSE (M.). — *Comment étudier les adolescents*. (Alcan, 1937.)
— *Essai sur la crise d'originalité juvénile*. (Alcan, 1936.)

- DELACROIX (H.). — *Les grandes formes de la vie mentale*. (Alcan, 1934.)
- DELMOND (J.) et ANGLADE (L.). — Gigantisme, terreurs nocturnes et délire d'imagination. (*Soc. Méd. Psych.*, séance du 12 mars 1936, p. 385.)
- DUGAS. — *Les maladies de la mémoire et de l'imagination*. (Vrin, 1932.)
- *L'imagination*, 1 vol., 1903.
- DUGAS et MONTIER. — La dépersonnalisation (1911).
- La dépersonnalisation et la perception extérieure. (*Journ. de psychol.*, 1910, p. 481.)
- Dépersonnalisation et émotion. (*Revue philosophique*, 1910, II, p. 441.)
- DUHAMEL. — *Possession du Monde*.
- *La Chronique des Pasquier*.
- DUPAIN et BOUGER. — Délire d'espérance chez une débile interprétante. (*Soc. Clin. Méd. ment.*, 17 mai 1921.)
- DUPOUY et MONTASSUT. — Un cas de syndrome des sosies. (*An. Méd. psych.*, nov. 1924.)
- DUPRÉ. — *La mythomanie*, 1905.
- *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, 1 vol., 1925.
- EDERT (Jean). — *Les délires imaginatifs envisagés plus spécialement dans les états de désagrégation psychique*, 1936.
- FAIRET. — *Des maladies mentales et des asiles d'aliénés*, 1864. p. 680.
- FÉRÉ. — *Pathologie des émotions*.
- FRETIGNY. — L'autisme mythomane. (*Thèse Paris*, 1936.)
- GIDE. — *André Walter*.
- *La Porte Étroite*.
- GIONO. — *Le Bout de la Route*.
- GOETHE. — *Werther*.
- GREEN (Julien). — *Le visionnaire*.
- *L'autre sommeil*.
- HESNARD et LAFORGUE. — Contribution à la psychologie des états dits schizophréniques. (*Encéphale*, 1924.)
- HEUYER (G.) et AJURIAGERRA. — Délire romanesque de l'adolescence. (*Ann. Méd. Psych.*, 1935, t. I, p. 647.)
- HEUYER (G.) et BOREL (J.). — Délire de rêverie. (*Revue Méd. franç.*, XV, n° 4, avril 1934, p. 355.)
- HEUYER (G.) et LE GUILLANT. — L'affaiblissement intellectuel au début de la démence précoce. (*Journal de Psychologie*, nos 7, 8, 1932, p. 535.)

- HEUYER et SERIN (M^{me}). — Les formes arrêtées ou fixées de la démence précoce, (*An. Méd. Psych.*, fév. 1932.)
- JACOBSEN (J.-P.). — *Entre la vie et le rêve.*
- JANET. — *L'évolution psychologique de la personnalité*, 1929.
- JASPERS (K.). — *Psychopathologie générale*, traduit par Kastler et Mendousse. (Alcan, 1928.)
- JOÛON (Hubert). — Contribution à l'étude des déséquilibrés graves de caractère chez les adolescents. (*Thèse*, Paris.)
- KLEIN (F.). — Maladies mentales expérimentales et traitement des maladies mentales. (*Editions Médicales*, 1937.)
- KRAEPELIN. — *Psychiatrie*. (8^e édition.)
- LAIGNEL-LAVASTINE. — La folie, ses causes, ses limites, ses possibilités de guérison. (Conférence faite le 30 mars 1941 au Palais de la Découverte.)
- Automatisation mentale et organicité. (*Presse Médicale*, 30 mai, p. 675.)
- Délire polyhallucinatoire et imaginatif chez une débile hypomaniaque avec goître. (*Journ. Psych.*, n° 6; 1921, p. 512.)
- LAIGNEL-LAVASTINE. — Leçons et présentations de malades faites à Saint-Anne du 28 janvier au 22 mars 1942.
- L'âme de l'adolescent.
- L'âme de l'adolescente.
- Crises d'originalité juvénile.
- Diagnostic, pronostic et traitement des démesures juvéniles.
- LAIGNEL-LAVASTINE, HEUYER (G.). — Délire d'imagination et réaction méningée. (*Encéphale*, mai 1920, p. 330.)
- LAIGNEL-LAVASTINE, KAHN. — Psychose de compensation chez une schizoïde. (*An. Méd. Psych.*, février 1926, p. 159.)
- LAIGNEL-LAVASTINE et MIGNOT (H.). — Délire interprétatif et imaginatif à début cenesthésique et à extension religieuse chez une malformée. *An. Méd. Psych.*, 1939, t. II, p. 428.)
- LAIGNEL-LAVASTINE. — *Leçons cliniques*, 1942 (inédictes).
- LAUGER. — Puberté normale. (*Médecine scolaire*, décembre 1926.)
- LECONTE-LORSIGNOL (S.). — Evolution des troubles de l'intelligence et du caractère à la puberté. (*Thèse Paris*, 1938.)
- LEMAITRE. — *La vie mentale de l'adolescent.*
- LEROY. — Délire d'imagination. Evasion de la réalité pour se créer une nouvelle personnalité chimérique. Discussion de la sincérité. (*Bull. Soc. clin. méd. mentale*, 1923, p. 94.)
- LYAUTEY (Maréchal). — Notes de jeunesse. (*N. R. F.*, 1^{er} fév. 1941, p. 257.)

- MAGE DE LEPINAY. — Troubles mentaux de la puberté chez la femme.
(*Revue de Gyn., d'Obstétrique et Péd.*, avril 1910.)
- MARITAIN (Jacques). — *Ernest Psychari*.
- MARRO. — Psychologie de la puberté. (Congrès d'Amsterdam, 1907.)
- MARTIN DU GARD. — *Les Thibault*.
- MASSELOIN. — *La démence précoce*, 1904.
- MENDOUSSE. — *L'âme de l'adolescent* (Alcan).
— *L'âme de l'adolescente* (Alcan).
- MIGNARD (Maurice). — *L'unité psychique et les troubles mentaux* (Alcan).
— Psychologie des délires. (Coll. Sergent. *Psych.*, p. 230.)
- MIGNARD et MONTASSUT. — Délire de compensation. (*Encéphale*, décembre 1924.)
- MINKOWKA. — *Troubles essentiels de la schizophrénie dans leurs rapports avec les données de la psychologie et de la biologie moderne*.
- MINKOWSKI. — *La schizophrénie*. (Payot, 1927.)
— *Le temps vécu*. (D'Artrey, 1933.)
— Contribution à l'étude du syndrome d'automatisme mental. (*An. Méd. Psych.*, 1927, I, p. 104.)
- MONTASSUT. — Les compensations imaginatives. (*Evolution Psych.*, 1934, fasc. IV, p. 19.)
- NATHAN (M.). — Schizoidie, imagination et mythomanie. (*An. Méd. Psych.*, 1926, p. 140, t. I.)
- OESTERREICH. — Le sentiment d'étrangeté et la dépersonnalisation de la psychasthénie. (*An. in Année psych.* 1908 p. 462.)
- PASCAL (S.). — *La démence précoce*, 1911.
- PEKANEN (Toivo). — *A l'ombre de l'Usine*. (Stock.)
- PIAGET. — *Le langage et la pensée chez l'enfant*. (Delachaux.)
— *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*. (Alcan.)
— *La représentation du monde chez l'enfant*. (Alcan.)
— *La causalité physique chez l'enfant*. (Alcan.)
— *Le jugement moral chez l'enfant*. (Alcan.)
- PORCHER (Yves). — Discussion à propos du rapport sur la constitution.
— Comptes rendus du Congrès de méd. aliéniste et neurol. de France et des pays de langue française. (Limoges, 1932, p. 143.)
- PSICHARI (E.). — *Le voyage du centurion*.
— *Vincent*.
- PSICHARI (H.). — *E. Psychari, mon frère*.
- RADIGUET. — *Le diable au corps*.
— *Le bal du comte d'Orgel*.

- RIBOT. — *Les maladies de la personnalité*. (Alcan.)
- RIVIÈRE (Isabelle). — *Alain Fournier*.
- RIVIÈRE (Jacques) et CLAUDEL (Paul). — *Correspondances*, 1907-1914. (Plon, 1^{re} édition.)
- RIVIÈRE (Jacques) et FOURNIER (Alain). — *Correspondances*. (2 vol., 1905-1914, Gallimard, 1^{re} édition.)
- ROGUES DE FURSAC et MINKOWSKI. — Le rationalisme morbide. (*Encéphale*, av. 1923.)
- Contribution à l'étude de la pensée et de l'attitude autiste. (*Le Rationalisme Morbide*, avril 1923, p. 15.)
- ROMAIN (Jules). — *Les Hommes de bonne volonté*.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques). — *Les Confessions*.
— *Emile*.
- SOLLIER et COURBON. — De l'imagination au délire de rêve. (*Journal de Psychologie*, 1923, p. 832.)
- STANLEY-HALL. — *Adolescence*.
- STENDHAL. — *Journal*.
- SWEDENBORG. — Par Martin Lamm. (Stock.)
- TAINE. — *De l'intelligence*, t. II, pp. 465-474. (Hachette.)
- TOULOUSE et SCHIFF. — Syndrome de jeu et activité mentale de jeu. (*Soc. clin. méd. ment.*, 27 avril 1925.)
- TRAMER. — Rapport chronologique entre puberté physique et puberté psychique. (*Journ. de Psych. infantile*, 1^{er} juin 1935.)
- VERMEYERS. — La mythomanie de jeu. (Commentaires Congrès de Genève, Lausanne, 1921, p. 247.)
- VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Soir d'été*.
— *Axaël*.
- VOISIN. — Les psychoses de la puberté. (Rapport au Congrès de Médecine de 1890.)
- VUILLEMET (P.). — La pensée et les signes autres que ceux de la langue. (*Thèse Doct. es lettres Paris*, 1940.)
- WALLON. — *Les origines du caractère chez l'enfant*. (Boivin.)
- ZICHERS. — Psychoses de la puberté. (Congrès de Paris, 1900.)
- ZY. — Brèves remarques historiques sur les rapports des états psychopathiques avec le rêve et les états intermédiaires au sommeil et à la veille. (*An. Méd. Psych.*, juin 1934.)

TABLE DES MATIERES

<i>Introduction</i>	13
<i>Hébélogie</i>	17
<i>Généralités sur la Psychologie de l'adolescent</i>	27
A. Intelligence	27
Valeurs morales	35
Affectivité	41
B. Accès à la Maturité et Inquiétude	56
Exemples : Jacques RIVIÈRE; Ernest PSICHARI.	
— Troubles de la personnalité au début de démence précoce : 1 obs. personnelle ...	67
<i>La Personnalité</i>	76
<i>Deux types d'adolescents</i>	80
Imaginatif ou Affectif. Ex. : Alain FOURNIER.	
Méthodique ou Logique. Ex. : Jacques RIVIÈRE.	
<i>Deux délires de la Démence Précoce</i>	101
Les Délires Imaginatifs : 1 obs. personnelle	101
Les Délires de Rationalisme morbide : 3 observ. personnelles	107
Ressemblances et Différences de ces Délires avec les tendances normales de l'adolescent	126
<i>Eléments déterminants le délire dans la démence pré- coce</i>	130
<i>Conclusions</i>	137
<i>Bibliographie</i>	139

